N° 43. AVRIL 1923.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Sainte Catherine de Sienne

La formation spirituelle et la préparation à son rôle apostolique dans l'Église

Transportons-nous par la pensée dans la seconde moitié du XIV^e^ siècle, c'est-à-dire en pleine Renaissance, et dans cette partie très civilisée de l'Italie au nord-ouest de Rome, appelée la Toscane. De ce centre, jetons un regard rapide sur l'horizon historique. Le Pape est là-bas en Avignon, car la captivité de Babylone dure depuis cinquante ans, depuis le début du siècle. Le peuple italien, malgré de multiples apparences contraires, demeure profondément attaché au Pape et désire passionnément son retour à Rome. Les villes qui nous entourent, Florence, Pise, Sienne, sont en lutte constante les unes avec les autres. La rivalité de Sienne et de Florence, s'il fallait la conter en détails, serait une très longue histoire. Dans chaque cité, les principales familles, les Guelfes, les Gibelins se livrent une guerre sanglante, au couteau. D'ailleurs la guerre est partout et elle est endémique. Les répressions sont atroces. Du vivant de Catherine de Sienne à Cesena, quatre-vingt mille habitants sont massacrés, les

maisons sont brûlées. La révolution soulève à époques fixes le peuple des villes et fait éruption, le parti vainqueur se venge par le fer et par le feu. Cet état de guerre qui dure depuis plus d'un siècle a fortifié, a exaspéré les passions. Les historiens s'accordent à affirmer qu'on trouve à cette époque, en Italie, les hommes les plus énergiques que la terre ait portés. C'est que les caractères trempés longuement dans le feu et le sang sont souvent extraordinairement forts. Catherine de Sienne sera la sainte la plus caractéristique de cet âge, de ce milieu : dans sa doctrine le sang et le feu tiendront une place capitale. Elle sera douée d'une énergie héroïque surnaturalisée par la grâce. A aucun mystique ne pourront plus justement être appliquées, dans le sens qu'on leur donne couramment, les célèbres paroles : *violenti rapiunt illud.*

Catherine naquit à Sienne l'an 1347, dans la rue étroite et montante *dei teintori.* Ses parents, quoique appartenant au peuple, à la plèbe, jouissaient d'une large aisance; ils possédaient une ferme dans les environs. Ils étaient teinturiers, c'est-à-dire qu'ils préparaient les couleurs pour la teinture des lainages. Le père, Jacopo Benincasa, était un chrétien, non pas précisément dévot, mais très croyant, très honnête, estimant plutôt les vertus morales et sociales que l'idéalisme mystique. Sa qualité dominante, qui ne laisse pas d'étonner dans ce milieu populaire et italien, était la possession de soi, le calme. Il était naturellement patient, il joignait à cette qualité la vertu surnaturelle de la charité. Il ne permit jamais qu'on médît d'un ennemi de la famille qui travaillait à la ruiner. Jacopo, quoiqu'on l'ait insinué, n'était pas faible et niais. Il était longanime, débonnaire, un peu lent à prendre une décision, il laissait volontiers agir sa femme dans le ménage; mais dans une affaire d'importance, lorsqu'il jugeait le moment venu de trancher une question, il parlait sagement, avec fermeté, et tous

s'inclinaient. On savait que Jacopo ne reviendrait pas sur sa décision. Y avait-il en ce Benincasa quelques traits hérités d'un lointain ancêtre, d'un modeste *paterfamilias* romain ? On pourrait se le demander.

Son épouse, Monna Lapa, était au contraire un type accompli de la femme du peuple italienne au XIV^e^ siècle, vive, impétueuse, prompte aux cris, aux larmes, aux colères; d'ailleurs excellente mère, possédant un cœur d'or, adorant ses enfants. Elle était douée d'un tempérament extrêmement vigoureux et d'un sang généreux. Elle apportait au foyer et à son mari un nouveau bébé tous les ans, elle en engendra vingt-cinq, vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Apparemment, dans la maison, c'était Lapa qui, ayant le verbe prompt et haut, menait toutes choses ; Jacopo supportait qu'elle prît mille initiatives de détail. En réalité, Monna Lapa, comme toutes les âmes impétueuses, se laissait assez facilement gouverner, il suffisait d'attendre que la bourrasque fût passée. Ne confondons pas violence et volonté. Nous ne voyons pas quelle impulsion décisive Lapa imprima à la famille; son mari, ses fils et surtout sa fille Catherine firent d'elle à peu près tout ce qu'ils voulurent.

Catherine était la vingt-troisième enfant de sa mère; elle vint au monde accompagnée d'une sœur jumelle nommée Jeanne, qui mourut quelques jours après. Monna Lapa, en vertu de sa fécondité même, n'avait pu nourrir ses enfants, elle allaita Catherine. C'est pourquoi celle-ci fut et demeura toujours la préférée. Elle était d'ailleurs une petite fille ravissante, par sa gentillesse, sa docilité, sa piété. Les voisins se la disputaient, de sorte qu'elle vivait beaucoup hors de la maison ; elle était si sage qu'on lui avait donné le nom d'une des trois grâces, *Euphrosyna*. Bref, la petite Benincasa était une de ces fillettes si raisonnables, si pré-

coces, qu'elles n'inspirent qu'une crainte, qu'une terreur, celle d'une mort prochaine et prématurée.

Ayant six ans, Catherine revenait de la maison de sa sœur Bonaventura avec son frère Stephano un peu plus âgé ; ils descendaient la rue de la Valle Piatta. Tout à coup, Catherine vit apparaître dans le ciel, « au-dessus du pignon de l'église des Frères Prêcheurs, Notre-Seigneur Jésus-Christ sur un trône impérial, revêtu des habits pontificaux, portant la tiare ; autour de lui se tenaient les chefs des apôtres, Pierre et Paul et l'évangéliste Jean. Comme elle contemplait cette merveille, Jésus, lui souriant avec amour, la bénit du signe de la Croix. Ravie, en extase, la petite fille d'ordinaire timide demeurait debout au milieu de la rue parmi les passants et les bêtes de somme. Son frère Étienne, s'étant aperçu de son absence, revint vers elle, l'appela à cris redoublés. Et comme elle ne répondait toujours pas, il la saisit par le bras et la secoua. Revenue à elle-même, Catherine dit à son frère : « Si tu avais vu, tu ne m'aurais pas distraite de cette vision. »

Il s'agit ici d'une extase ; Catherine était demeurée les mains jointes, les yeux fixés au ciel, comme une statue de vierge sainte oubliée au milieu de la rue. Que signifie la vision ? Sans trop en presser le symbolisme, deux indications principales s'en dégagent. Tout d'abord, l'apparition est très précisément localisée au-dessus du chevet de l'église des Dominicains. D'autre part, Notre-Seigneur Jésus-Christ assis sur un trône en habits pontificaux, le front couronné de la tiare, se présente évidemment en tant que chef de l'Église universelle. Le présage est transparent : la petite Catherine se consacrera à Jésus-Christ, chef de l'Église universelle, par l'intermédiaire de l'Ordre des Prêcheurs.

Mais avant qu'elle ne soit capable d'entreprendre sa mission apostolique, une longue et complexe préparation

est nécessaire. Quoique les divisions soient toujours quelque peu arbitraires, il semble que cette préparation de Catherine de Sienne se distingue elle-même en trois phases. De six à seize ans, c'est-à-dire jusqu'à l'admission dans le tiers-ordre de saint Dominique, sa vie spirituelle est principalement ascétique, la Sainte franchit la voie purgative ; depuis sa prise d'habit jusqu'au début de sa vie active, c'est-à-dire de seize à vingt et un ans, Catherine dans la solitude est initiée aux secrets de la vie illuminative; enfin, après le mariage spirituel, commence l'existence unitive à la fois mystique et active : durant quatre années environ, de vingt et un ans à vingt-cinq ans, la Sainte sera immédiatement préparée à sa grande mission apostolique. Nous allons parcourir à vol d'oiseau ces trois étapes, en sacrifiant bien des faits même très importants, mais non absolument nécessaires à l'intelligence du sujet.

I

Sainte Catherine jeune fille. Vie ascétique.

Le B. Raymond de Capoue, le biographe incontestablement le plus autorisé de notre Sainte, affirme que Catherine, après la vision capitale de la sixième année, fut complètement transformée : « L'enfant devint plus sérieuse, d'une gravité de mœurs étonnante, digne des personnes âgées, car le feu de l'amour divin avait embrasé son cœur (1). » Dès l'âge de six ans, à l'aurore même de la vie

(1) Puisque nous emprunterons presque toute la matière de cette étude à la *Légende* du B. Raymond, nous ne pouvons nous abstenir de présenter quelques remarques sur la valeur de cet auteur. M. Fawtier, dans son essai sur *Sainte Catherine de Sienne*, s'est proposé comme tâche principale de ruiner en grande partie la portée historique de la *Légende majeure* du B. Raymond. Le P. Mandonnet

raisonnable, nous entrons donc de plain-pied dans la vie ascétique et mystique. Car durant l'année qui suit, Catherine s'exerce à imiter autant que possible, par le jeûne, l'abstinence, le silence, la solitude, la vie des Pères du désert. Rien de fort étonnant en cela, sainte Thérèse vers le même âge en agit de même, et nous savons, de reste, que l'ascétisme des anachorètes et des cénobites est à la base et à l'origine de la vie mystique. Mais le mode de connaissance que la petite fille a acquise de la vie ascétique redevient mystérieux. La Sainte, en effet, affirme le B. Raymond, « avait connu sans enseignement humain et sans lecture préalable, par la seule infusion de l'Esprit-Saint, la vie, les mœurs de saints Pères d'Égypte, les faits et gestes de plusieurs saints et principalement du B. Domi-

n'a pas eu de peine à établir d'une manière péremptoire l'inanité des critiques formulées par M. Fawtier (voir *Année dominicaine*, nos de janvier, février 1923). M. Fawtier nous propose d'accepter cette hypothèse : que Raymond de Capoue aurait rajeuni Catherine de Sienne de dix années pour lui attribuer l'âge du Christ. Catherine serait donc morte à quarante-trois ans. Et tous les témoins encore vivants auraient admis cette réduction de dix années. Les Franciscains, que M. Fawtier déclare ennemis des Dominicains, n'auraient pas crié au scandale. Et le B. Raymond, maître général des Prêcheurs, aurait pu être assez malhonnête et effronté menteur pour soutenir et publier ce faux. L'une des causes de la méprise et des méprises commises par M. Fawtier est une connaissance insuffisante de l'hagiographie au moyen-âge. La répétition dans son ouvrage des expressions : « il est curieux, il est étonnant... », est si fréquente qu'elle finit par lasser. Mais cet étonnement, cette curiosité est souvent celle d'un savant novice en la matière traitée. Si M. Fawtier avait été initié à l'hagiographie, il n'aurait pas estimé curieux que Raymond de Capoue ne nous donne que l'âge de Catherine à sa mort, il n'aurait pas estimé curieux ou étonnant que la *Légende* de sainte Catherine contienne peu de dates ; s'il avait su parfaitement la procédure suivie dans la canonisation des saints, il n'aurait même pas songé à s'étonner que dans le procès tous fussent d'accord pour exalter Catherine, que les témoins n'aient pas dit tout ce qu'ils savaient ; il n'aurait pas estimé « mystère insondable » le silence de tel personnage compétent. Ah ! si les légendes, procès de canonisation de saint Dominique, de saint Thomas d'Aquin, étaient aussi instructifs que ceux de sainte Cathe-

nique, et elle s'était attachée avec tant d'ardeur à les imiter qu'elle ne pouvait plus songer à uutre chose ». Faut-il entendre que toute cette connaissance, avec toutes ses données, a été infuse? Non, sans doute. Nous savons qu'au foyer paternel avait été recueilli un orphelin, parent par alliance, beau-frère d'une sœur de Catherine, appelé Tommaso della Fonte; alors âgé d'environ seize ans, il se préparait, en étudiant quelque peu, car il était fort en retard (1), à entrer dans le couvent voisin des Dominicains. Tommaso lisait la *Légende dorée* du dominicain Jacques de Voragine, la vie de saint Dominique par

rine ! Et, à propos d'un saint aussi célèbre que Thomas d'Aquin, comment M. Fawtier a-t-il pu laisser passer cette trop forte coquille, ce véritable coquillage : « *la vie de saint Thomas d'Aquin par Thierry d'Apolda* » ? (p. 124). En fait la *Légende majeure* ou biographie de sainte Catherine par Raymond de Capoue demeure une des meilleures de l'époque. Si on la compare à la *Légende* de saint Dominique par le B. Jourdain, à la *Légende* de saint Thomas d'Aquin par G. de Tocco, on constatera que le progrès est immense. Le B. Raymond est un esprit prudent et un humaniste. « Il cite ses sources, a reconnu M. Fawtier, avec une honnêteté à laquelle il faut rendre hommage ». A la fin du XIV^e^ et au début du XV^e^ siècle une telle précaution est exceptionnelle. Naturellement l'œuvre du B. Raymond jugée d'après nos méthodes modernes est encore bien défectueuse, mais pour l'apprécier à sa juste valeur il faut la situer à sa place dans l'évolution hagiographique. M. J. Luchaire a eu raison de « mettre hors pair cette œuvre édifiante », et M. Joergensen a écrit très justement : « Le savant dominicain était un travailleur consciencieux ». Quoique nous n'acceptions pas en général les conclusions de M. Fawtier, nous reconnaîtrons volontiers que son *Essai* nous apporte maintes précisions, maints renseignements précieux, et qu'il nous montre la nécessité de contrôler, de réduire quelquefois les assertions de B. Raymond.

(1) Le B. Raymond et le dominicain Thomas Caffarini nous assurent que Tommaso della Fonte demeura toujours assez ignorant. Caffarini écrit qu'il était : « *rozzo d'ingegno* ». Cette ignorance se conçoit si l'on tient compte de ces faits que, orphelin vers l'âge de douze ans, lors de la peste de 1349, Tommaso della Fonte avait été éduqué à la teinturerie. « *Frater Thomas de Fonte senensis et aliqualiter ipsi virgini attinens vel affinis... quasi nutritus fuit in domo genitoris dictae virginis.* » *Suppl.* P. III, Tr. VII, ch. 1.

Thierry d'Apolda. Il racontait les traits qui l'avaient frappé; c'est ainsi que Catherine fut vaguement renseignée sur les Pères du désert et saint Dominique. Mais grâce à une inspiration géniale et divine, elle saisit parfaitement toute l'économie, la raison d'être, la fin, la méthode à suivre dans la vie ascétique. Le mode de la connaissance fut chez elle infus.

Elle ne songeait plus, a-t-elle dit, qu'à imiter les Pères du désert, elle y pensait toujours. Elle se privait en partie de manger et de boire. Elle faisait disparaître avec une véritable prestidigitation les aliments gras, soit en les passant à son frère Stephano, soit en les précipitant sous la table pour le chat. Le jeûne et l'abstinence ne lui suffisant pas, elle résolut de déserter le foyer paternel et de chercher refuge en quelque grotte de la contrée environnante, dans le désert. Elle se munit d'un seul pain et, partant par la maison de sa sœur Bonaventure afin de tromper sa famille, elle passa la porte de la ville et vint s'abriter dans la grotte d'une vallée voisine. Elle se mit à prier, il lui sembla être élevée de terre jusqu'à la voûte du rocher. Vers le soir elle s'inquiéta, comprit que ce serait mal de ne pas revenir à la maison. Elle se troubla, ignorant le chemin, pria Dieu de la ramener. Quelques instants plus tard elle se trouva inconsciemment rentrée comme une colombe au nid familial et personne ne remarqua son absence. Notons, chez la petite Catherine, cette ardeur de désir, cette énergie active qui passe bien vite de la conception à l'exécution.

Dans la vie de saint Dominique, un trait saillant avait frappé l'imagination ardente de Catherine. Le patriarche des Prêcheurs, chaque nuit, dans un coin du cloître à peine éclairé par la lumière blafarde de la veilleuse, se flagellait les épaules au moyen d'une discipline de fer à trois branches, et le sang coulait et jaillissait jusque sur les murail-

les. Catherine entrevit tout le tableau. La flagellation, les macérations sanglantes étaient une tradition et, pour ainsi dire, une invention dominicaine. Nous ne les trouvons pas chez les Pères du désert, chez saint Bernard. Saint François d'Assise au chapitre célèbre de la Portioncule avait fait rassembler cilices et disciplines pour les livrer aux flammes. Les Frères Prêcheurs, au contraire, s'infligeaient de sanglantes flagellations. Le B. Henri Suso à cette époque même, au début du XIV^e^ siècle, donnait l'exemple des plus héroïques pénitences (1). Il n'est pas étonnant que sainte Catherine de Sienne, toute dominicaine dès ses premières années, ait suivi la tradition de famille. Elle réussit à se procurer ou à se confectionner une discipline et elle se retirait dans les lieux les plus secrets de la maison pour se flageller. Cette ardeur de désir que nous avons constatée la porta à se gagner des adeptes, quelques compagnes l'imitèrent, elle se trouvait ainsi à la tête d'un petit cénacle de flagellantes.

Catherine avait voué une tendre dévotion à la très sainte Vierge. Très petite, elle récitait un *Ave Maria* à chaque marche de l'escalier qu'elle montait. Elle songea à demeurer toujours vierge comme Marie. D'autre part quel fiancé plus digne d'envie et d'amour que ce Jésus qu'elle avait contemplé dans sa vision et qui lui avait souri si amoureusement, « *amorosissime subridens* »! Après avoir longuement prié et réfléchi, elle se retira donc seule dans une chambre de la maison. Là, en présence d'une statuette ou image de Marie, elle la supplia de lui donner son fils comme époux, elle promit à voix haute qu'elle n'en accepterait jamais d'autre et demeurerait vierge jusqu'à la mort. Elle prononça ainsi dans sa septième année ses vœux perpétuels, *ses fiançailles*.

(1) Voir Renée Zeller, *Le B. Henri Suso*.

Durant son enfance et jusqu'à ce qu'elle devînt jeune fille, elle continua ses pénitences. Elle avait conçu, d'autre part, une affection si ardente pour saint Dominique et ses fils les Frères Prêcheurs, qu'elle songeait à devenir elle-même un Prêcheur. Sainte Euphrosyne, dont on lui avait donné gratuitement le nom, s'était déguisée en religieux : pourquoi ne le pourrait-elle ? Ce dessein de pouvoir prêcher, convertir les âmes en vrai fils de saint Dominique, l'obsédait, lui hantait l'esprit et le cœur. A cette époque, le fils adoptif de la maison était devenu le fr. Tommaso della Fonte ; il avait sans doute, après une année de noviciat, prononcé ses vœux. Toute la famille Benincasa ayant assisté à la cérémonie, Catherine avait été profondément et surnaturellement impressionnée. De là son dessein imaginaire de devenir aussi Prêcheur. Ce qu'on pourrait appeler le mirage n'est pas mauvais dans une vie sainte, pourvu qu'il soit orienté vers Dieu ; il aide à faire parcourir bien du chemin, à traverser les déserts, les vallées, les collines, à marcher de l'avant. Saint Dominique eut toujours devant ses regards le mirage d'une mission lointaine chez les Cumans. Catherine de Sienne très jeune désirait devenir dominicain (1).

*
* *

Elle atteignit ainsi la douzième année, date décisive au moyen-âge, en Italie et à Sienne, chez les jeunes filles. Elles étaient dès lors considérées comme nubiles. Elles relevaient leurs cheveux, demeuraient recluses à la maison, ne sortaient qu'accompagnées par un frère, une sœur, chape-

(1) Le B. Raymond écrit : « *Non permisit Deus ad opus cogitationem ejus deduci, nec executioni totaliter demandari, quamvis in mente ipsius diu steterit cogitatio illa...* Dieu ne permit pas que la pensée fût complètement exécutée, quoique cette pensée demeura longtemps en son imagination, en sa cogitative. » Cap. 1.

ronnées par une personne plus âgée. Ces mœurs méridionales étaient, on le voit, quelque peu orientales. Mais il n'était nullement question de se voiler; bien au contraire, il fallait paraître belle. Et l'art de se farder, de se poudrer, de se teindre la chevelure, de s'attifer, était poussé fort loin en Toscane à l'époque de la Renaissance. Monna Lapa, qui déjà songeait à quelque beau parti pour sa fille, commença de l'engager à faire toilette, « lui apprenant à embellir sa chevelure, à se coiffer avec art, à éviter tout ce qui pourrait ternir son visage et son cou, la sollicitant en un mot à tout ce qui concerne le culte de la beauté féminine ». Catherine était douée d'une belle chevelure, et Monna Lapa prétendait lui apprendre les moyens de la teindre, de la rendre blonde et dorée. Or, la jeune fille s'obstinait à ne pas comprendre, à ne faire aucun progrès en cet art. Lapa se fâchait, criait et n'obtenait rien.

Ce n'était point par la force qu'on pouvait influencer Catherine, mais bien plutôt par la douceur, l'amitié, la tendresse. Catherine aimait tendrement une sœur plus âgée, Bonaventura, mariée depuis plusieurs années. Lapa s'adressa à Bonaventura et la pria de convertir ou plutôt en quelque sorte de séduire Catherine en lui persuadant de se parer. Par ses exemples, par ses entretiens, par ses câlineries, l'aînée amena peu à peu la cadette à la coquetterie. Quelle tentation pour une jeune fille que la coquetterie! n'est-elle pas instinctive dans le beau sexe, presque irrésistible ? Les fillettes de douze ou treize ans ne se laissent-elles pas prendre au miroir comme les alouettes? Catherine de Sienne, malgré les grâces reçues, ses pénitences, sa dévotion, mit le pied sur ce terrain de la coquetterie, brillant, poli comme une glace. Et peu à peu elle glissa vers la tiédeur. Elle se relâcha, dans l'ordre de la spiritualité, dans la mesure exacte où elle progressait vers la mondanité. Nous savons que cette période de relâchement

dura environ trois ans (1). Il faut considérer, à la décharge de Catherine, qu'elle était bien jeune pour résister aux ordres impérieux de sa mère, aux sollicitations tentatrices de sa sœur préférée. De plus, elle n'était plus soutenue par personne. Fr. Tommaso della Fonte à cette époque était profès, se consacrait à l'étude, ne sortait pas du noviciat. Catherine n'entendait plus réciter au foyer les légendes des Pères du désert et des saints. Le B. Raymond de Capoue a d'ailleurs soin de nous avertir : que jamais elle ne renonça à son vœu de virginité, que jamais elle ne songea à plaire aux prétendants. Elle se faisait belle pour la beauté, pour elle-même, pour sa sœur, pour sa mère. Lorsque les apprentis de son père pénétraient dans la salle du rez-de-chaussée où elle travaillait, Catherine, comme une colombe effarouchée, s'envolait littéralement jusqu'au second étage. Lapa rapportait qu'alors elle gravissait les escaliers avec une telle vélocité, qu'elle semblait portée par le souffle de l'Esprit.

Le B. Raymond, au sujet du relâchement de Catherine,

(1) Les dates extrêmes de ce relâchement sont nettement déterminées par deux faits : 1° l'entrée dans l'âge nubile, à douze ans : « *Postquam haec virgo dedicata Deo nubilos annos attigerat, duodecimum videlicet annum aetatis suae vel circa* » (B. Raymond, c. II, 41) ; 2° la mort de Bonaventure, sœur de Catherine, dont la sépulture est fixée par le nécrologe des dominicains au 10 août 1362. Cette dernière date suppose évidemment la naissance de Catherine en 1347. M. Fawtier a bien vu que ce fait s'opposait « au vieillissement (de dix années) de notre Sainte ». Mais pour éluder la difficulté il s'est demandé s'il ne serait pas possible de reporter ce retour de coquetterie plus tard, alors que Catherine était tertiaire. Raymond, écrit-il, nous dit : « qu'elle en eut regret jusqu'à la fin de ses jours, et l'intensité de ce regret serait une forte présomption en faveur d'un accès sérieux de mondanité » (*Op. c.*, p. 149). Remarquons que Raymond ne parle pas d'un « *retour* » de coquetterie, mais d'un premier relâchement, unique, occasionné très précisément par l'âge nubile. Ce relâchement a duré environ trois ans, il est plus que suffisant pour avoir provoqué chez Catherine, extrêmement humble, des regrets amers. De plus, le culte de la beauté tel qu'il est présenté ici : soin de la chevelure, du cou, n'est pas compatible avec la coiffe de Catherine tertiaire.

émet cette réflexion : que Dieu enfouit quelquefois durant un certain temps la vigne élue afin que, poussant des racines plus profondes, elle s'élève ensuite aussi haut que les cèdres du Liban. On ne saurait trop remarquer combien il est avantageux pour une sainte d'avoir entrevu dès la jeunesse la fragilité toujours surprenante de son sexe. Elle en sera plus humble. Nous considérerons aussi ce relâchement de Catherine entre douze et quinze ans comme une détente, permise par la Providence afin que la jeune fille pût se développer et atteindre une parfaite croissance. On se demande ce qui se serait produit si Catherine à douze ans s'était livrée prématurément à des jeûnes excessifs. Parvenue à l'âge de quinze ans, elle était exceptionnellement robuste et l'une des plus fortes filles de Sienne. Elle pesait à cette époque, affirmait Lapa, deux fois plus qu'à vingt-cinq ans et elle pouvait monter la charge d'un âne du rez-de-chaussée au grenier (1). Ces faits se passaient avant que la jeune fille ne se livrât aux grandes pénitences.

(1) Nous ne voudrions pas multiplier les citations. Mais M. Fawtier a attaché une importance particulière à ce dernier trait, celui-ci suffisant, selon lui, à jeter le discrédit sur les témoignages de Lapa et l'autorité de Raymond de Capoue : « D'ailleurs que valaient ces récits faits à Raymond ? Quand on voit Monna Lapa, la mère de la Sainte, raconter le plus sérieusement du monde que Catherine étant petite fille portait la charge d'un âne ou d'un cheval sur ses épaules jusqu'au dernier étage de la maison, et quand on constate que la *Légende Majeure* enregistre gravement ce racontar, j'allais écrire cette « galéjade », on est en droit de se demander quel fonds on peut faire sur un tel texte ». *Op. c.*, p. 128. En note : « Ceux qui ont vu sur les routes toscanes les petits bourricots et leurs charges apprécieront l'imagination de Lapa. » Après avoir reconnu qu'il y a dans le récit de l'exagération lorsque l'on nous parle de la charge, *jumenti*, d'une bête de somme, cheval, mulet, nous pouvons nous inscrire en faux contre l'allégation de M. Fawtier ; une jeune fille de *quinze ans, et c'est le cas ici*, forte et robuste, peut monter au grenier la charge moyenne d'un bourricot.

*
* *

Au début d'août 1362, la sœur de Catherine, Bonaventura, celle-là même qui l'incitait le plus à la coquetterie, mourut en couches, presque subitement. C'est une terrible leçon que la mort, pour une jeune fille de quinze ans, surtout lorsqu'elle frappe une sœur aimée en pleine santé. Catherine regarda ce malheur comme un châtiment de la justice divine. Elle reprit aussitôt ses oraisons et ses pénitences, s'efforçant d'obtenir de Jésus que Bonaventura fût délivrée des flammes du purgatoire ; elle affirma plus tard avoir obtenu assez rapidement sa délivrance. Depuis lors Catherine, se considérant toujours comme une grande pécheresse, voua une dévotion très ardente à sainte Madeleine et la choisit comme patronne et protectrice.

Monna Lapa ne tarda pas à s'apercevoir du changement, de la conversion survenue dans les manières et l'existence de sa fille. Elle n'avait pas renoncé au projet de la marier. Mais depuis la mort de Bonaventura la jeune fille refusait obstinément tous les partis et ne consentait plus à se parer, à se teindre la chevelure. Toute la famille se fâchait, car Catherine entrait dans sa seizième année, elle était belle et forte, mûre à souhait pour le mariage. Lapa, sachant bien qu'on n'obtenait rien de son indomptable fille par la manière forte, songea à recourir au moyen qui avait si bien réussi il y avait trois ans. Bonaventura, hélas ! n'étant plus là, elle résolut de faire intervenir le dominicain Tommaso della Fonte. Car le frère Tommaso, ayant été ordonné prêtre depuis peu, pouvait donc désormais franchir plus aisément la clôture du couvent et fréquenter la famille Benincasa ; *erat nimis eis domesticus et amicus*. Il écouta les doléances de Lapa et se prêta volontiers à user, auprès de la jeune fille rebelle au mariage, de son influence, qui était grande.

Le jeune Père dominicain se ménagea donc quelques entretiens intimes avec Catherine, Lapa les favorisant. Or, dès qu'il eut appris que la jeune fille avait émis le vœu de virginité et qu'elle se destinait depuis son enfance au Seigneur, il reconnut la conduite de la grâce, l'inspiration surnaturelle. En conséquence, il n'hésita pas à soutenir Catherine et à lui donner un conseil radical (1). Elle avait trop aimé sa chevelure, il fallait la couper, ainsi démontrerait-elle aux siens sa décision irréductible de ne jamais se marier. Le jeune dominicain était, on le voit, peu sensible, plutôt rude, « rozzo d'ingegno », selon l'expression de Caffarini. Il était inexpérimenté et ne savait pas encore qu'une jeune fille tient à sa chevelure blonde autant qu'un beau vieillard à sa barbe blanche. Au simple point de vue humaniste, esthétique, mondain, le conseil eût pu sembler barbare.

Mais Catherine de Sienne avait l'âme généreuse, héroïque. Et quel plus touchant témoignage d'affection, quel plus digne holocauste pouvait-elle offrir à Jésus son fiancé, que cette chevelure dorée, cette magnifique chevelure de Madeleine qu'elle avait trop aimée? Elle vint donc, dans le secret de sa chambre, s'agenouiller devant le crucifix et l'image de la Vierge, où, à sept ans, elle avait prononcé ses vœux. Elle dénoua sa chevelure et, comme elle se sentait attendrie, elle réagit avec une sainte colère. Saisissant les cheveux à pleines mains, elle les fit tomber sous d'impitoyables coups de ciseaux. Quand le sacrifice fut consommé, elle rassembla les longues nattes et, les étendant

(1) Il n'est nullement dit ni indiqué dans le texte du B. Raymond que Tommaso della Fonte fut dès lors le confesseur de Catherine. Les *Miracoli* le disent, mais ce sont eux qu'on pourrait à la rigueur comparer « à ces merveilleux récits d'attaques, qui, pendant la guerre, étaient colportés à l'arrière ». Ils furent en effet écrits à Florence par un anonyme insuffisamment renseigné.

sur ses bras, les offrit à la sainte Vierge et à Jésus, implorant la grâce de la persévérance.

Quand l'heure du repas approcha, Catherine, se couvrant la tête d'un voile qui lui moulait le front et tombait sur les épaules, descendit au rez-de-chaussée, à la cuisine. Lapa lui demanda aussitôt ce que signifiait ce nouveau mode de coiffure. La jeune fille balbutia et garda le silence. Lapa, d'un geste brusque, saisit le voile, l'arracha et poussa un cri de mère blessée au cœur. Tous, l'ayant entendu, accoururent. On voulut voir. Les cheveux, maladroitement taillés au ras du crâne, se dressaient sur le front, Catherine était laide. Une effroyable clameur d'indignation éclata au foyer des Benincasa. Elle était folle, enragée, quelle tête! Mais elle ne perdrait rien pour attendre. Les cheveux repousseraient malgré elle et, « dût son cœur se briser, elle accepterait un homme pour époux : *et si cor tuum creparet, oportebit ut capias virum* ».

Cette scène était passagère et ne dura pas plus longtemps qu'un violent orage; mais Catherine n'échappa point pour autant à de longues et pénibles représailles. Puisqu'elle ne prétendait pas être dame, elle deviendrait en quelque sorte esclave. La servante de la maison fut congédiée, et Catherine la remplaça. On la traita, surtout dès les premières semaines, avec un manque d'égards injurieux. D'autre part elle fut privée de sa chambrette et dut se tenir constamment à la cuisine ou à l'arrière-cuisine. Ainsi, plus de solitude, plus d'égards, plus de marques d'affection. Mais l'on se trompait bien si l'on estimait que la fiancée de Jésus serait amenée à résipiscence par cette injuste persécution domestique. Capable des initiatives les plus hardies et les plus absolues, Catherine allait faire preuve d'une résistance passive inlassable, l'indice le plus certain d'un caractère fort.

Elle aimait assez Jésus, la Vierge et les Saints pour

supporter la privation des marques familiales d'affection. Elle usa de pieux stratagèmes. Elle s'imagina servir en son père, Jésus, en sa mère, Marie, en ses frères, les disciples et apôtres. Elle se constitua la plus complaisante, la plus empressée, la plus laborieuse des servantes. Elle manquait de solitude, mais elle gardait le silence, tenait son cœur uni à Dieu. Ainsi Catherine se ménagea en son âme cette cellule intérieure, sorte de sanctuaire intime où la pensée veille sans jamais s'éteindre devant l'autel de l'amour dans lequel réside Jésus. Quelques mois de cette existence dévouée, édifiante, convainquit le père Jacopo, la mère Lapa, les frères et sœurs que Catherine était vraiment inspirée de Dieu. Sans trop oser le proclamer à haute voix, on s'avouait à l'oreille : « Elle nous a vaincus. »

Ayant été privée de sa chambre, elle avait choisi celle de son frère Stephano. Elle y faisait pénitence le jour durant son absence et oraison la nuit pendant son sommeil. Son père Jacopo la surprit alors qu'elle priait, il la contempla par la porte entrebâillée; elle avait les joues enflammées, les yeux en extase, la figure comme nimbée par un rayonnement lumineux. Jacopo crut voir l'Esprit-Saint sous forme de colombe. Catherine se rendit bientôt compte que l'opposition de sa famille faiblissait chaque jour. Un coup de bélier, et tout s'effondrerait. Elle était aussi hardie que patiente. Elle résolut de livrer l'assaut décisif. Tous étant réunis à la table de famille, elle s'avança et déclara : « Vous voulez me marier, mais vous savez que j'ai horreur du mariage. Je ne vous l'avais pas déclaré jusque maintenant parce que j'étais trop jeune : j'ai fait vœu de virginité, je n'accepterai jamais d'autre maître que Notre-Seigneur; il vous serait plus facile de faire fondre des pierres que de me changer le cœur. Laissez-moi vivre selon ma vocation. Si vous voulez bien que je demeure servante ici, je le ferai volontiers; si vous préférez me

faire partir, Notre-Seigneur me protégera. » La famille étant déjà virtuellement vaincue, personne n'eut plus la force de récriminer. Le père, Jacopo, qui se reprochait depuis quelque temps d'avoir trop longtemps laissé persécuter Catherine, ne fut pas pris au dépourvu. Il répondit à sa fille que désormais elle pourrait suivre en conscience sa vocation, et, s'adressant aux siens, il défendit avec calme et fermeté que personne à l'avenir ne tentât de la molester. Tout le monde se tut. Monna Lapa, très expansive et qui, lorsqu'elle ne pouvait se fâcher, ne s'abstenait pas de pleurer, se retira dans la chambre voisine. On l'entendit sangloter. Les sœurs, les frères, le père lui-même, étaient fort émus. Catherine se sentit touchée au cœur par cette tristesse de la famille. Il lui eût suffi d'un mot pour consoler sa mère; mais elle devait avant tout obéir à sa vocation. Elle se remit au travail, et bientôt la vie dans la maison reprit son cours normal. C'est une loi inéluctable et une suite fatale de la concupiscence qu'une jeune vierge ne peut être fidèle à une très haute vocation qu'en luttant avec énergie et patience contre les siens, contre la société qui l'entoure. Cette loi est bien dure, mais elle est permise par la Providence pour discerner entre les vocations imaginaires et les vocations véritables ou surnaturelles.

*
* *

Depuis que Catherine avait repris ses oraisons ferventes, ses pénitences d'autrefois, les grands desseins, les grandes pensées, en un mot le mirage était revenu hanter son imagination et exalter toutes les facultés de son âme. Cependant, étant plus âgée et plus judicieuse, elle avait abandonné le projet fantastique de revêtir les habits masculins et de devenir Frère Prêcheur. Elle désirait seulement, d'un immense désir, être reçue Sœur tertiaire de la

pénitence de Saint-Dominique, autrement dit *mantellata*. Elle priait, surtout le soir, avec une extrême ferveur pour l'accomplissement de ce désir qui l'enfiévrait. Une nuit durant son sommeil, elle aperçut en songe les principaux fondateurs d'Ordres, elle reconnut immédiatement parmi eux, au lis blanc qu'il portait en la main, saint Dominique. Elle s'avança vers lui, mais le patriarche des Prêcheurs vint lui-même à sa rencontre, la consola et lui dit : « Ma très douce fille, ne crains aucune épreuve, car tu revêtiras l'habit de mon Ordre. »

En attendant l'accomplissement de cette promesse, Catherine inaugura une existence nouvelle, ascétique, plus solitaire, toute faite d'abstinences et de pénitences exceptionnelles. Elle obtint l'autorisation d'aménager en forme de cellule une sorte de réduit, de débarras, situé au-dessous de la cuisine, éclairé par une sorte de lucarne et donnant de plain-pied dans la ruelle qui passait derrière la maison. Elle y installa un lit, formé seulement de quelques planches; ce fut tout son mobilier; elle s'y étendait la nuit sans ôter ses vêtements, elle s'y asseyait le jour pour lire et méditer. Jusqu'alors, quoiqu'elle en acceptât rarement, elle ne s'était pas encore privée absolument de viande; elle y renonça complètement. Plus que jamais elle mouilla son vin et finit par ne plus prendre que de l'eau. Elle tenta de porter une très grosse et dure chemise de crin, un cilice comme les Pères du désert, mais, très soucieuse de la netteté de son corps, elle le remplaça par une chaîne de fer dont elle se ceignit si étroitement la taille que les mailles armées de pointes pénétrèrent dans la chair. Elle s'exerça également à veiller le soir et jusque très avant dans la nuit. Elle gardait un silence presque absolu.

Mais elle s'était proposé également d'imiter tout particulièrement saint Dominique. C'est pourquoi trois fois

par jour elle s'infligea la discipline avec la chaîne de fer, la première pour son salut, la seconde pour les vivants, la troisième pour les morts. Ces flagellations duraient environ une heure. Elle frappait avec une ardeur qui s'échauffait progressivement, un zèle si terrible, que le sang — c'est elle-même qui l'avoua à son confesseur — ruisselait sur ses épaules et coulait jusque par terre. Elle prétendait « rendre au Christ sang pour sang ». C'est pourquoi elle se saignait littéralement, *phlebotomabat*. Le sol, les murailles mêmes de sa cellule, étaient teints, aspergés de sang. Sa mère, un jour, la surprit au plus fort de cet exercice, alors que Catherine, les épaules nues, la chaîne de fer maniée à deux mains, se martyrisait. Monna Lapa, à la vue du sang, poussa un cri de terreur, se sauva affolée, appelant au secours. Dans son désespoir, croyant déjà sa fille morte, elle s'arrachait les cheveux, se déchirait les joues avec les ongles. Les voisins accouraient. Catherine, rhabillée hâtivement, eut beaucoup de peine à rassurer sa mère.

Monna Lapa, qui était une instinctive, et ne pouvait toujours pas se résigner à ne pas marier Catherine sa fille, imagina un dernier moyen de la distraire de sa vocation. Elle l'emmena aux bains de Vignone. Catherine, prétextant son vœu de virginité et une répugnance insurmontable à s'exhiber publiquement, même devant d'autres femmes, obtint l'autorisation de se baigner seule. A cette époque, elle était obsédée par une soif inextinguible de souffrances. N'ayant pu depuis plusieurs jours payer au Christ l'impôt du sang, elle imagina, à la manière des martyrs, de se soumettre à l'épreuve du feu. Les sources de Vignone étaient thermales. S'étant plongée dans la piscine, Catherine s'approcha des bouches d'eau chaude, elle s'avança les bras en avant, présenta sa poitrine, ses épaules, puis se roula littéralement dans le liquide fumant. Le B. Ray

mond lui demandant comment elle avait pu supporter ce supplice du feu, elle répondit : « Je songeais aux flammes de l'enfer et du purgatoire, et la souffrance me paraissait suave. » A l'hôtel, Catherine partageait la chambre et le lit de sa mère. Monna Lapa s'aperçut que sa fille avait la poitrine rouge, pourpre, couverte de cloques. Déplorant avec un étonnement douloureux cet accident, la très naïve, la simplicissime Lapa, *simplicissima*, fit observer à sa fille que si elle s'était ébouillantée et brûlée, c'est parce qu'elle s'était trop approchée du jet d'eau chaude. Catherine répondit que telle était sans doute la cause de ses brûlures. La mère comprit et désespéra dès lors de détourner sa fille de ses pratiques ascétiques. Elle la laissa donc suivre désormais sa vocation, mais « sans jamais se retenir d'en murmurer, de rechigner ».

Quand Monna Lapa et sa fille revinrent à Sienne, la petite vérole régnait dans la cité. Catherine reprit sa vie dans son réduit. Les meurtrissures, consécutives aux brûlures occasionnées par le bain thermal, n'étaient pas cicatrisées, des plaies ouvertes s'offraient à la maladie contagieuse. Catherine prit la fièvre. En son tempérament exceptionnel, toutes les affections atteignaient rapidement une extrême virulence. Son corps se couvrit de pustules. La fièvre la plus ardente ne la quitta plus. Les médecins désespérèrent. Les voisins disaient : Catarina Benincasa va mourir. Lapa s'abandonna alors à la plus amère désolation. Catherine lui assura que personne n'entendait rien à son mal et que si les tertiaires dominicaines de la pénitence, les Mantellatæ, consentaient à lui promettre l'habit, elle ne tarderait pas à guérir. Lapa avait déjà demandé aux Sœurs de recevoir Catherine parmi elles, mais celles-ci avaient refusé, sous prétexte que la jeune fille était trop jeune et trop jolie. Lapa, fort heureuse, n'avait pas insisté et avait rapporté le refus à sa fille. Mais cette fois, elle se

rendit chez la prieure avec le ferme propos d'obtenir l'autorisation. Elle supplia, pleura, en véritable italienne, ne se déconcerta devant aucun refus. Les Sœurs, émues de pitié devant le désespoir de Monna Lapa, se laissèrent entraîner par elle jusqu'au logis. Elle leur montra le visage tuméfié de sa fille en leur disant : « Tenez, la voilà, voyez si elle est trop jolie! » La prieure et les trois Sœurs qui l'accompagnaient furent édifiées à ce sujet et plus encore par la ferveur, la résignation, la foi de la jeune fille. Elles s'engagèrent à lui donner l'habit dominicain dès qu'elle serait guérie.

La joie, l'allégresse éprouvée par Catherine à cette heureuse nouvelle, furent telles que la fièvre tomba. Elle se laissa soigner par Lapa et bientôt entra en pleine convalescence. Elle se rétablit complètement. Le visage demeura seulement jauni, percé de mille pertuis, et comme vermoulu par la petite vérole. Quelques semaines plus tard, dans l'église de Santo Domenico in Camporeggi, Catherine Benincasa, en présence de quelques Frères Prêcheurs et de toutes les Mantellatæ rassemblées, recevait la robe blanche, le manteau noir, la ceinture de cuir, le voile blanc. Elle fut inscrite sur le registre et agrégée au Tiers Ordre de la pénitence des Dominicains. Elle n'avait pas dix-sept ans. Elle avait moins obtenu cet habit qu'elle ne l'avait conquis, conquis par le sang et par le feu.

II

Sainte Catherine religieuse dominicaine. Vie illuminative.

« Voici que tu es religieuse, se dit Catherine, il ne faut plus vivre comme auparavant. La vie du monde est passée. » On se demandera en quoi la fiancée du Seigneur

pouvait encore renoncer au monde et se convertir à une existence nouvelle. Mais jusqu'alors Catherine avait encore participé à la vie de famille. Désormais elle mena une vie de recluse, ne paraissant même plus aux repas. Elle garda un silence absolu, ne parlant plus que pour se confesser. Elle accrut son abstinence, commença à ne plus prendre que du pain et des herbes crues, comme les anachorètes. Elle s'exerça à ne plus dormir qu'une heure ou deux chaque nuit. De toutes les privations, c'était celle du sommeil, avouait-elle, qui lui avait le plus coûté.

Dans le domaine de l'ascétisme, de la voie purgative, Catherine de Sienne, peu de temps après avoir reçu l'habit, avait atteint les limites du possible. Mais la fiancée de Jésus avait encore beaucoup à apprendre, à progresser dans les voies illuminative et unitive. Désormais avec la religieuse dominicaine nous pénétrons proprement dans la voie illuminative.

Dès que Catherine mena sa vie de recluse, les visions devinrent plus fréquentes et pour ainsi dire constantes. Elle était journellement visitée par sainte Marie-Madeleine, les apôtres Jean et Paul, par saint Dominique. Mais le plus souvent c'était Notre-Seigneur lui-même qui lui apparaissait et lui enseignait les principes et les règles de la vie spirituelle. Le *Dialogue* qu'elle dicta quelques années plus tard n'est qu'une fidèle reproduction de ces entretiens mystiques entre Jésus et son épouse. Le divin Maître poussait la condescendance jusqu'à lui apprendre à réciter parfaitement l'office ou le bréviaire en psalmodiant avec elle. Les années qui suivirent la prise d'habit, de seize à vingt ans, peuvent être considérées comme un noviciat divin durant lequel Jésus fut le directeur de Catherine. « Soyez bien certain, affirmait la Sainte au B. Raymond dans une de ses confessions, que tout ce que je sais des voies spirituelles, je l'ai appris de mon Seigneur et Maître, l'Époux

infiniment doux de mon âme. Ou il m'inspirait, ou bien il m'apparaissait, me parlant comme je vous parle. »

Dès les débuts, Catherine, défiante d'elle-même et des illusions du démon, craignit d'être abusée. Elle souhaita posséder des moyens de discernement lui permettant de distinguer les visions surnaturelles des illusions possibles et toujours redoutables. Notre-Seigneur lui enseigna donc « les voies du salut », c'est-à-dire les principes directeurs de sa vie mystique. Voici en résumé les plus essentiels :

Première règle de discernement pour toutes les faveurs spirituelles : toute inspiration, révélation, impression surnaturelle, débute d'ordinaire par une certaine appréhension, mais bientôt se continue par une paix, une satisfaction, une joie durable et profonde. Au contraire, l'inspiration ou la consolation qui provient de la concupiscence ou du démon, après avoir causé d'abord un certain allégement, une grande suavité, un vif plaisir, s'achève par l'ennui, le trouble, le dégoût. Ce dégoût n'étant autre que le sentiment du vide, du néant, le goût de cendre.

Cette première règle cependant n'est pas absolue et doit être complétée par cette seconde règle de discernement : le mauvais esprit porte l'âme à faire des retours sur elle-même, à s'admirer, en deux mots à la vanité et à l'orgueil ; au contraire, l'esprit de vérité porte l'âme à s'oublier totalement pour ne plus considérer que la gloire de Dieu et le bien du prochain.

Ces règles, Jésus l'avait révélé à Catherine, sont fondées sur des principes essentiels dont le premier est le néant de la créature et l'être de Dieu. Le divin Maître lui avait enseigné : « Sais-tu qui tu es et qui je suis ? Je suis Celui qui suis, et tu es celle qui n'est pas. »

D'où enfin le grand principe de conduite morale et mystique : l'oubli de soi et l'abandon à la volonté de Dieu par l'intermédiaire, par « le pont » de Jésus crucifié. « Ma

fille, lui avait dit Jésus, pense à moi, et je penserai à toi. »

Nous venons de nommer Jésus crucifié. La grande dévotion de Catherine de Sienne fut le mémorial du sacrifice de la Croix, du sang répandu au Calvaire, la Messe et la communion fréquente, presque quotidienne. Après la réception de l'Eucharistie elle entrait régulièrement dans des extases prolongées. Elle n'avait pas encore, nous devons en croire là-dessus le B. Raymond, de directeur proprement dit. Elle se confessait selon les circonstances à tel ou tel religieux. Or ces confesseurs lui étaient très contraires et peu judicieux : *indiscretissimi*. Ils prétendaient, comme il arrive d'ordinaire, la ramener aux voies communes, la contraindre à avancer par la route plate qui chemine au fond de la vallée. Leurs injonctions étaient pour la Sainte « un martyre ». D'autre part, les Frères chargés du soin de l'église la traitaient comme une exaltée, une folle. Plus d'une fois, comme la fille de Benincasa était encore en extase au moment où l'on fermait les portes de l'église, ils la saisirent par les épaules et les pieds et la transportèrent sur le parvis de l'église; elle demeurait là exposée au soleil, gardée par quelques-unes de ses compagnes. Jamais elle ne murmurait.

Ces épreuves étaient extérieures, la Sainte devait en traverser d'autres plus intimes. Les tentations les plus étonnantes, les plus extraordinairement violentes et obsédantes, ne se présentent pas d'ordinaire dans la voie purgative, mais dans la voie illuminative. Les envies de blasphémer, de nier Dieu, de haïr tous les hommes, d'épuiser toutes les coupes de la volupté, sont fréquentes dans la vie proprement contemplative. Catherine de Sienne, déjà sainte, et qui, comme toutes les âmes mystiques, était une victime expiatrice des vices de son époque, devait traverser l'une des tentations les plus viles et les plus douloureuses. A la fin du XIV^e^ siècle, en Italie, l'humanisme avait pro-

pagé ses fleurs et ses fruits d'or dans l'élite de la société, mais, comme les pommes de Sodome, ces fruits contenaient des poisons dangereux. Les racines de l'humanisme plongeaient dans le paganisme. La luxure chez les princes, chez quelques clercs même, fut poussée jusqu'aux derniers raffinements, jusqu'aux abus familiers aux Grecs, tolérés par Platon, jusqu'à la sodomie. Il suffirait de lire la vie de saint Bernardin de Sienne pour être renseigné à ce sujet. Il convenait donc que Catherine, qui expiait et rachetait les fautes de sa patrie et de l'Église, fût soumise par la justice immanente et providentielle à cette tentation humiliante de la sensualité. La tentation de saint Thomas d'Aquin est demeurée célèbre, nous la rappelions récemment ; celle de sainte Catherine de Sienne fut incontestablement plus redoutable, plus complexe, plus durable. Elle est fréquemment citée en exemple par les directeurs aux âmes les plus pures lorsqu'elles sont tentées. Elle est l'une des plus caractéristiques qu'on puisse rencontrer dans l'hagiographie. Nous ne pouvons donc la passer complètetement sous silence.

Catherine, la fiancée de Jésus, avant d'avoir à traverser cette épreuve redoutable, cette sorte d'agonie spirituelle, se sentit poussée par l'Esprit à demander la vertu de force. Durant plusieurs jours, comme dans une veillée d'armes, elle multiplia ses oraisons, ses pénitences pour obtenir ce don surnaturel. Quand Notre-Seigneur jugea Catherine parfaitement préparée et aguerrie, il se retira et la laissa combattre seule dans l'arène contre Satan et sa légion d'anges mauvais.

« Alors, écrit le B. Raymond, les démons l'attaquèrent de toute part; ils commencèrent par les tentations de la chair, et ils les lui présentèrent, non seulement en troublant ses pensées et son sommeil, mais en faisant réellement apparaître des fantômes qui souillaient ses yeux et

ses oreilles et la tourmentaient de mille manières. Ces combats sont horribles à raconter, mais la victoire qui les suivit doit réjouir les âmes pures. Catherine lutta courageusement contre elle-même en mortifiant sa chair avec une chaîne de fer et en faisant couler son sang avec abondance. Elle augmenta ses veilles jusqu'à se priver presque entièrement de sommeil. Ses ennemis ne se retirèrent pas pour cela... Ils lui conseillaient : « Tu es jeune, tu peux « encore jouir du monde, ton corps reprendra bien vite ses « forces... Des saintes se sont mariées. » A tous ces discours Catherine n'opposa que la prière... Alors le démon laissa de côté les raisons et adopta un nouveau genre d'attaque. Il l'entoura de fantômes d'hommes et de femmes qui se livraient aux voluptés lascives, qui obsédaient de leurs vices ses yeux et ses oreilles et qui l'invitaient par leurs paroles et leurs chants à partager leurs abominations! Elle avait beau fermer les yeux, se boucher les oreilles, elle ne pouvait éviter ces horreurs; et pour comble d'affliction, son Époux semblait l'avoir complètement délaissée... *L'épreuve dura plusieurs jours.* Sa chambre lui semblait si pleine de démons, de fantômes impurs, qu'elle s'en absentait autant qu'elle le pouvait. Elle demeurait à l'église parce que, là, les obsessions infernales la tourmentaient beaucoup moins. Enfin un rayon du Saint-Esprit illumina son âme... Aussitôt les démons se retirèrent pleins de honte. Notre-Seigneur vint la consoler, lui expliquer quelle victoire elle venait de remporter. Catherine lui demanda : « Où étiez-vous donc, Seigneur, lorsque j'étais « obsédée par tant d'impures tentations? — Ma fille, lui « répondit Jésus, j'étais dans ton cœur (1). »

Une faveur de tout premier ordre, celle qui d'ordinaire

(1) Voir *Vie de sainte Catherine* par le B. Raymond, 1re Partie, ch. VII. Nous avons emprunté à dessein la traduction Cartier, quoiqu'elle ne soit pas excellente. Nous avons seulement abrégé.

couronne la vie illuminative et inaugure la vie unitive, ne devait pas tarder à récompenser la victoire héroïque remportée par la vierge chrétienne sur les démons. Jusqu'ici Catherine n'avait été que la fiancée de Jésus, le jour approchait où elle en serait vraiment l'épouse. Les épousailles, le mariage mystique s'opèrent dans la foi. *Sponsabo te mihi in fide.* Avant la terrible tentation, Catherine avait été portée à demander la vertu de force. Maintenant elle se sentait surnaturellement inclinée à demander la vertu de foi. Mais, remarquons-le bien, de quelle vertu de foi s'agit-il ici? Non de cette foi commune à la plupart des chrétiens, vacillante et stérile. Mais de cette foi intégrale qui s'étend à toutes les vérités, à tout ce qui est possible à Dieu, de cette foi ardente qui est féconde et engendre des œuvres. En un mot il s'agit ici de la perfection absolue de la foi. Catherine la demandait à Dieu avec la plus grande ferveur.

C'était le mardi gras 1367, le 2 mars. Catherine allait avoir vingt ans. En Toscane, à Florence, à Sienne, le carnaval était la fête de la chair (1). Tandis que les habitants commençaient à le célébrer avec la fougue, la licence effrénée, que les Italiens de la Renaissance apportaient dans ces mascarades, Catherine, la fiancée de Jésus, s'était retirée seule dans son réduit sombre et nu pour expier. Elle entendait les grelots de la sarabande infernale. Mais les démons n'entraient plus dans sa cellule depuis qu'elle les avait vaincus. Jésus lui apparut, il était seul, il lui dit : « Puisque tu as dédaigné les vanités du monde à cause de moi, je vais, selon ma promesse, t'épouser dans la foi. » A ce moment même apparurent, autour de Jésus, la Vierge Marie sa très glorieuse mère, saint Jean l'Évangéliste, l'apôtre saint Paul, saint Dominique, enfin le psal-

(1) « *Vanum festum quodammodo ventri celebrant.* » *Vie* par le B. Raymond, n° 114.

miste par excellence et le représentant de l'Ancien Testament, le prophète David. La très sainte Vierge, prenant en sa main très pure la main droite de Catherine, présenta celle-ci à son fils, le priant de la choisir à jamais pour épouse. Jésus, acceptant volontiers, offrit à Catherine l'anneau du mariage; il était d'or, dans le pourtour quatre pierres précieuses étaient serties, au centre dans le chaton resplendissait un diamant magnifique, *superpulcherrimum*. Jésus le lui passa au doigt en lui disant : « Voici que moi, ton Créateur et ton Sauveur, je t'épouse dans la foi. Maintenant, ma fille, agis avec un courage viril, et accomplis sans hésitation les œuvres que ma providence te confiera, tu es armée de la force de la foi, tu triompheras de toutes les adversités. » La vision disparut, mais l'anneau du mariage mystique demeura toujours visible aux regards de Catherine.

III

Sainte Catherine épouse du Christ. Vie unitive et débuts de la vie active.

Le mariage mystique consomme l'union spirituelle de l'âme avec le divin Maître, et il est en même temps le principe et le symbole de la fécondité. Les vierges mystiques choisies par Jésus comme épouses sont toujours appelées de quelque manière à collaborer au salut du prochain. Sainte Catherine de Sienne ne tarderait plus à réaliser le rêve de son enfance, l'apostolat dominicain. Mais Jésus, qui est la Sagesse même et qui dirige les âmes avec autant de suavité que de fermeté, ménagea avec une extrême délicatesse les exquises susceptibilités de sa nouvelle épouse. Catherine à cette époque était devenue absolument, exclusivement contemplative, elle avait totale-

ment oublié le mirage de sa première jeunesse, le projet de devenir Frère Prêcheur. Comme une jeune épouse, elle s'était persuadée qu'elle n'aurait désormais qu'à jouir de son Époux dans la paix et la solitude. Mais bientôt Notre-Seigneur lui fit entendre qu'il lui faudrait, après avoir atteint les sommets de la vie illuminative et unitive, revenir à la vie active. La perfection de sa vie intérieure s'achèverait par la synthèse, l'union de la contemplation et de l'action. Jésus donc lui demanda seulement dès le début d'aller reprendre sa place à la table de famille. Catherine éclata en sanglots. Elle était prête à souffrir en son corps toutes les pénitences, mais en gardant la cellule. Cependant elle se soumit. « Elle m'a souvent confessé, écrit le B. Raymond, que toutes les fois que Notre-Seigneur lui ordonnait de quitter sa cellule, elle en éprouvait une douleur si amère, qu'il lui semblait que son cœur allait se briser. Dieu seul pouvait la faire obéir. » Ceux qui aiment à ce point la solitude ne sont-ils pas d'ordinaire les plus capables de convertir, de réformer le monde?

L'office de Marthe qu'elle remplit à la maison, elle le remarqua bientôt, n'entravait nullement sa contemplation, ni même ses extases. Alors Jésus lui demanda d'étendre son action au dehors, aux foyers voisins. Elle commença par l'œuvre corporelle de miséricorde la plus facile, l'aumône. Elle la pratiqua bientôt avec cette générosité extrême, cette magnanimité qu'elle apportait en tout ordre de choses. Elle distribua le pain, la farine, le vin du cellier avec une sainte prodigalité. N'était elle pas l'épouse du divin Maître ? C'était à Jésus qu'il appartenait de payer ses aumônes excessives, et il le fit par des miracles, notamment en multipliant le vin dans un fût inépuisable. Malade, incapable de quitter le lit, elle retrouvait tout à coup la force de porter un sac de victuailles, une bouteille de vin, une cruche d'huile à une pauvre veuve du voisinage. Au

retour, Jésus la laissait défaillir à la porte du taudis. Catherine alors se plaignait amoureusement, avec la liberté d'une épouse bien-aimée : « Pourquoi, ô mon Amour, m'as-tu séduit? Te semble-t-il bon de me confondre en me tenant ici? Veux-tu que ma folie soit connue des passants? Rends-moi mes forces et laisse-moi retourner à la maison. » Et Jésus l'exauçait. Une autre fois elle donnait tout ce qu'elle possédait, jusqu'à la plus grande partie de ses vêtements, à un mendiant en haillons. La nuit même, Jésus lui apparaissait sous les dehors du mendiant revêtu des habits dont elle s'était dépouillée.

Après avoir exercé l'aumône sous toutes ses formes, Catherine songea à se donner elle-même, à donner son âme et tout son cœur en se constituant garde-malade des pauvres les plus déshérités. Nous ne pouvons que rappeler ici avec quelle inlassable patience elle prodigua ses soins à Tecca la lépreuse; elle lui pansait les plaies et se chargeait de tout le ménage. Dans ses fonctions d'infirmière elle poussa, comme toujours, le dévouement, le zèle, jusqu'aux plus extrêmes limites de l'héroïsme, jusqu'aux saintes folies de la charité. Douée d'une sensibilité délicate — elle aimait les fleurs et leurs parfums, — elle éprouva plus d'une fois des répulsions, de véritables révoltes physiques, en découvrant les larges plaies purulentes, les ulcères. Mais alors, dans une réaction violente contre elle-même, dans un accès de zèle, elle collait ses lèvres sur la plaie, buvait le contenu d'une écuelle dans laquelle elle avait pansé un cancer au sein (1).

Comme il arrive communément, ces actes sublimes de

(1) Nous ne faisons que citer les faits les plus caractéristiques sans suivre un ordre chronologique rigoureux. Andréa la cancéreuse semble n'avoir été l'objet des soins de Catherine qu'en 1374. L'auteur des *Miracoli*, qui écrit alors, ajoute ce prodige à la fin de sa relation, l'ayant appris au dernier moment. Mais cette date de 1374 ne laisse pas d'être contestable.

dévoûment et par là même excentriques suscitèrent, après le premier mouvement d'admiration et de reconnaissance, le mépris et l'ingratitude, non seulement parmi les témoins, mais chez les malades mêmes qui en bénéficiaient. Les prodiges de l'héroïsme, de la sainteté, offusquent, irritent les âmes médiocres. Tecca la lépreuse, abandonnée de tous, accable sa bienfaitrice de railleries et d'invectives, lui reproche d'être demeurée trop longtemps à l'église en contemplation devant les novices dominicains. Quant à Andréa la cancéreuse, c'est bien pis encore : elle accuse Catherine de relations coupables avec un tel acharnement que les Sœurs Mantellatæ, la prieure la première, ajoutent foi à ces calomnies réitérées et si précises. On cite donc l'épouse de Jésus à comparaître devant le conseil des anciennes, et Catherine ne se défend qu'en répondant : « En vérité, mes Sœurs, et par la grâce de Dieu, je suis vierge. » Quel soulagement pour les âmes moyennes que de critiquer la sainteté !

L'Époux divin, Jésus, infiniment tendre et tout-puissant, ne défendra-t il pas, ne récompensera-t-il pas son épouse? Se laissera-t-il vaincre en générosité ? Mais quelles faveurs nouvelles pourra-t-il accorder à Catherine ? Nous avons parcouru déjà tout l'ordre, toute l'échelle des inspirations, révélations, visions, extases se couronnant par le mariage mystique. Que reste-t-il encore? Il nous faut pénétrer maintenant comme dans un second ciel. Car nous rencontrons dans l'hagiographie des phénomènes, qui sont en dehors de tout ordre prévu, qui sont extraordinaires parmi les extraordinaires, et pour ainsi dire extraordinaires au second degré. Chez sainte Térèse, la transverbération du cœur est un phénomène de cette sorte absolument inouï et imprévisible. De tels cas sont rares. Chez sainte Catherine de Sienne nous en rencontrons deux principaux, l'échange des cœurs, la stigmatisation.

Depuis deux années environ (1368), la Sainte avait rencontré un confesseur sinon très éclairé, du moins très dévoué, en la personne de ce parent par alliance que nous avons entrevu plusieurs fois, Tommaso della Fonte (1). Celui-ci soutenait l'épouse du Christ de tout son pouvoir, il attachait tant d'importance à ses révélations qu'il en tenait un journal. Catherine s'en vint donc un jour, profondément émue, confier son âme à Fra Tommaso, ainsi que ce dernier le lui avait recommandé. Elle lui affirma qu' « elle n'avait réellement plus de cœur ». Fra Tommaso se mit à sourire, d'un bon sourire protecteur et compatissant. « Vraiment, Père, lui dit-elle, autant que je puis m'en rendre compte par mes sens, il me semble que je n'ai plus du tout de cœur. Le Seigneur, en effet, m'est apparu et m'ouvrant le côté gauche, il a pris mon cœur et s'en est allé. » Le confesseur, que Catherine ne devait d'ailleurs pas garder toujours et à qui devait succéder le B. Raymond, Fra Tommaso, celui que Caffarini avait qualifié de *rozzo d'ingegno*, fit à Catherine cette remarque banale, véritable observation d'apothicaire : « qu'il était impossible de vivre sans cœur. » Il ne s'efforça ni de croire ni de comprendre.

Catherine, avec simplicité mais avec le plus grand sérieux, lui fit observer, à son tour, que « rien n'était impossible à Dieu ». Fra Tommaso della Fonte, esprit positif et raisonnable, estimait sans doute, comme nous le faisons tous plus ou moins inconsciemment, que la foi consiste dans un juste milieu et qu'elle ne doit pas décemment franchir les limites d'une certaine vraisemblance. Catherine, qui possédait la foi intégrale, qui était l'épouse de Jésus dans

(1) Fr. Tommaso della Fonte était alors âgé de trente années environ. L'article des Constitutions dominicaines qui défend de confesser, particulièrement les femmes, avant trente ans, date du siècle suivant (chapitre de Sienne, 1462). Mais la coutume avait dû précéder. A la rigueur, rien ne s'opposait à ce que le Père Tommaso, avant trente ans, fût confesseur de Catherine.

la foi, *sponsabo te mihi in fide*, rappelait à son confesseur, thomiste oublieux, que la foi ne consiste pas dans le juste milieu et qu'elle ne doit avoir d'autres limites que celles de la toute-puissance divine. Quelques jours plus tard, Jésus apparut de nouveau à Catherine, plus resplendissant que jamais; il lui ouvrit le côté gauche et lui dit : « Ma fille, j'ai pris l'autre jour ton cœur, aujourd'hui je t'apporte le mien. » Et il referma la poitrine. Depuis lors, sainte Catherine de Sienne sentait battre sous son sein le cœur sacré de Jésus.

L'impression des stigmates, qui au XIV^e^ siècle était beaucoup plus rare qu'elle ne le devint dans la suite, fut accordée à la Sainte progressivement. En 1370, la main droite fut percée d'un clou divin par Jésus lui-même. Quelques années plus tard, le 1^er^ avril 1375, après la communion, ravie hors d'elle-même, on la vit à genoux étendre les bras, puis tomber, s'écrouler par terre comme foudroyée. Elle avait été en effet frappée par des rayons fulgurants aux mains, aux pieds, au cœur, elle portait les cinq plaies du corps de Jésus. Quand elle revint à elle-même, elle dit au B. Raymond : « J'ai reçu les stigmates. » Le confesseur répondit : « Je l'avais deviné. »

Nous pourrions rapporter bien d'autres merveilles : comment elle apprit miraculeusement à lire et à écrire, comment, par un don prophétique de double vue, elle discernait l'état des âmes, comment, se privant de tout aliment, elle ne vivait plus que de l'Eucharistie, comment l'hostie venait d'elle-même, voletant, se placer sur les lèvres de Catherine, etc., etc. Mais avant de terminer il nous faut tenter de caractériser très brièvement l'humilité de la Sainte. Car l'humilité est toujours proportionnelle aux grâces reçues, et à des faveurs aussi extraordinaires que celles que nous venons de rapporter doit correspondre une humilité exceptionnelle, extraordinaire.

L'humilité de sainte Catherine de Sienne fut d'une exten-

sion et d'une profondeur vertigineuses. Tout d'abord, comme tous les grands mystiques, elle s'accusait des vanités de sa première jeunesse, de ses moindres distractions, avec une extrême et excessive sévérité. Mais surtout, et c'est la particularité qui distingue son humilité, elle s'accusait des fautes d'*omission*. Or, comme sa *mission* devait avoir une portée infinie, puisqu'il s'agissait du salut de toute l'Église, son humilité était infinie, n'avait pas de bornes. Que l'apôtre qui a charge d'âmes envisage l'humilité sous cet aspect : responsabilité par sa négligence de la perte de quantité d'âmes, de l'incrédulité d'une paroisse, d'un pays, et il se rendra compte quelle profondeur insondable peut atteindre rapidement l'humilité. Sainte Catherine de Sienne se croyait sincèrement cause des maux qui affligeaient l'Église, et elle se sentait écrasée sous ce fardeau. Une humilité aussi profonde était nécessaire à celle qui devait être si éminemment exaltée.

Catherine en effet était désormais aussi parfaitement préparée que possible à sa mission. Ascète inouïe, mystique éclairée et expérimentée, accoutumée par surcroît à la vie la plus active, elle pouvait mener à bonne fin sa grande œuvre, ramener le Pape à Rome.

Au point de vue simplement psychologique, ce qui caractérise surtout sainte Catherine de Sienne, c'est une extrême générosité, une prodigieuse énergie ; dans tous les rayons de son activité, loin de se tenir au centre commun, elle a atteint les points extrêmes situés sur la limite du possible. Et d'autre part, au point de vue surnaturel, Dieu a favorisé cette âme généreuse par des grâces si miraculeusement extraordinaires qu'elles mettent à l'épreuve notre peu de foi et confondent notre médiocrité. Il nous semble que Catherine de Sienne est la sainte la plus extraordinaire du christianisme.

H. Petitot, O. P.

Sa vie apostolique

Le passant qui, du Vicolo del Tiratoio, aurait jeté un regard curieux dans la cellule de Catherine, aurait difficilement compris que ce réduit étroit, carrelé de grandes briques rouges, plein d'ombre et de silence, fût pour la Sainte un coin de Paradis. Là pourtant elle avait passé les heures les plus belles de sa jeunesse, des heures ensoleillées d'amour divin ! Là à ses yeux extasiés était apparu le visage de son Dieu ; là elle avait chanté les laudes auprès de son Sauveur, qui lisait avec elle au même psautier, sur le même feuillet ! Et comme elle aurait voulu consumer sa vie dans cette intimité bienheureuse ! mais, note poétiquement la légende, un jour de carême, en 1367 probablement, la voix de l'Époux se fit entendre : « Ouvre-moi, ma Sœur, mon amie, mon immaculée, car ma tête est humide de la rosée du soir. » Et le mystique dialogue se poursuivait : « Laisse-toi faire, ô ma très douce fille... Il te faut accomplir toute justice. » Et la « très douce fille » — dont les vingt ans allaient s'épanouir — comprit alors tout ce Dieu attendait d'elle. Elle fut effrayée. Comment une « frêle petite femme » — *una donnicciuola*, — sans autorité sur les hommes et que la pudeur doit tenir à l'ombre du foyer, pourrait-elle s'élancer à la suite d'un saint Dominique et embrasser l'univers dans son apostolat ?... Or le Maître de toutes choses calma ces scrupules. « Penses-tu que je ne sache pas, ou que je ne puisse pas trouver la manière

d'exécuter mes dispositions et mes décrets ? En ce temps-ci, il y a un tel débordement d'orgueil, surtout parmi ceux qui se croient lettrés et sages, que ma justice ne peut plus attendre... Je vais donc, pour confondre leur témérité, leur susciter des femmes ignorantes et faibles par nature, mais que j'aurai dotées d'une sagesse et d'une puissance divines (1). »

Cet entretien, qui dans sa substance n'a rien « d'imaginé », note scrupuleusement Raymond de Capoue, exprime une vérité capitale, qui éclaire toute la vie publique de sainte Catherine. Sous peine de ne rien comprendre à son action, à son génie politique, à ses audaces, à son autorité, il faut voir en elle la femme qui, surnaturellement dotée de « sagesse et de puissance divines », accomplit les desseins du « Prince des Seigneurs de la terre ». Quand elle va vers les Républiques et vers le Pontife lui-même, c'est au nom du Christ qu'elle parle : « en nom Dieu », aurait-elle pu dire, elle aussi. Quand elle prononce son étonnant : « Je veux », c'est la volonté divine qu'elle exprime, les intérêts du Seigneur qu'elle sert. Consciente de sa destinée, elle écrivait donc à sa mère : « Dieu m'a élue et mise sur la terre pour porter remède à un grand scandale. » Ce scandale, c'était d'abord, autour d'elle, à Sienne, les luttes des partis et leurs sanglants désordres. Et par delà, c'était un scandale bien plus grave encore, celui d'une chrétienté disloquée : le Pape en exil en Avignon et les Républiques italiennes séparées de l'Église et déchirées entre elles. C'était aussi le scandale de l'Église livrée à l'avarice d'indignes ministres et enfin divisée par le schisme. Pour « porter remède » à ces maux, la fille du teinturier dut sortir de sa « douce solitude ». Nous la sui-

(1) *Légende majeure*. Traduction du P. Hugueny. Lethielleux, 2e éd., p. 125-127, *passim*.

vrons à travers les rues de Sienne d'abord, où va se dessiner sa vocation et s'affirmer l'esprit et le génie de son apostolat. Puis nous la verrons porter l'olivier de la paix aux Républiques italiennes, ramener le Pape à Rome, prêchant l'union des chrétiens contre l'Infidèle, promouvant « le mystère du doux passage » — *il mistero del dolce passaggio* — la Croisade. Nous dirons enfin comment, pour obtenir la rénovation de l'Église et mettre fin au schisme, elle se dépensa, souffrit, s'immola, victime volontaire des péchés du monde. Par ce rapide et trop incomplet exposé nous voudrions faire pressentir ce que furent les débuts, le développement et la consommation de cette incomparable action de la Vierge de Sienne.

I

A l'époque où Catherine fut appelée par le Seigneur à la vie apostolique, vers 1367, Sienne traversait une des périodes les plus troublées de son histoire. La division et l'opposition des partis était extrême. Les Nobles se partageaient entre Gibelins, fidèles au protectionisme allemand, et Guelfes, s'abritant volontiers sous le manteau du Pape. Par leurs châteaux et leurs terres ils tenaient la campagne, mais, toujours envieux du pouvoir, ils se créaient, par l'argent et l'intérêt, de puissants auxiliaires dans les partis populaires de la cité et volontiers ils partaient en guerre contre la Seigneurie. A l'intérieur de la ville, bourgeois et artisans se détestaient en se barrant tour à tour le pouvoir. Quand triomphait un parti, par des mesures draconniennes il s'acharnait à ruiner le camp adverse : c'était l'exil, l'expropriation, l'incendie, souvent la mort pour les meneurs vaincus. De là ces haines folles qu'apaisaient seuls le fer et le feu. Et le beau sang de Sienne coulait... Les querelles des Salimbeni et des Tolomei sont restées

fameuses. La Seigneurie, les voyant si acharnés à se détruire, n'avait-elle pas imaginé de faire allumer une torche à l'une des fenêtres du Palais communal et proclamer, au son de trompe, que si les ennemis ne déposaient pas leurs armes avant qu'elle eût fini de brûler, ils seraient déclarés forfaiteurs et leurs biens confisqués ? On déposa les armes, non les haines.

A huit ans, en 1355, Catherine vit une première révolution renverser le gouvernement bourgeois des *Neuf* et lui substituer le pouvoir populaire des *Douze*. L'arrogance et l'incapacité des Douze amenèrent une prompte et sanglante réaction. Le 2 septembre 1368, ils furent renversés par les Nobles et la Plèbe. En quatre mois il y eut quatre gouvernements! La Plèbe voulait confisquer la révolution à son profit et elle réussit enfin à constituer une nouvelle Seigneurie : celle des Réformateurs. Les Neuf, les Douze, les Nobles, brimés, exclus, brouillés entre eux, mais unanimes dans l'opposition, coalisèrent leurs efforts dans une attaque commandée par les Salimbeni : devant la sauvage réaction populaire, la nouvelle révolution échoua. Les haines en restèrent accrues, les querelles familiales plus fortes (1).

C'est à ces furieux que la voix virginale de Catherine fit entendre le cri de paix. « Pour la paix, si je le pouvais, je donnerais mille fois ma vie... », disait-elle. Et sa voix était écoutée. Sa piété extatique, son dévouement surhumain, les merveilles qu'elle opérait, l'avaient déjà rendue célèbre. Elle exercera désormais une influence grandissante sur les puissantes familles de Sienne et par elles sur la République.

Ses prières, qui ne s'apaisaient qu'exaucées, avaient

(1) Cf. Langton Douglas, *Histoire de Sienne*, trad. Georges Feuilloy, t. I, chap. IX.

miraculeusement obtenu la conversion des pécheurs fameux, dans des circonstances qui frappaient les esprits. Andrea di Naddino, parmi les blasphèmes de son agonie, vit la « Vierge vêtue de blanc » lutter contre le démon qui guettait son âme et le vaincre : il se confessa avec larmes. Un autre jour, la « sainte petite vierge », de sa fenêtre, vit passer la charrette où deux brigands, sous les tenailles rougies au feu, hurlaient et se démenaient comme des diables. Elle tomba à genoux et elle dit : « Je veux », et comme les assassins passaient sous la porte *della Giustizia*, l'Homme des douleurs, couvert de sang, leur apparut et les vainquit. Leurs blasphèmes se changèrent en un pieux cantique, et leurs rugissements en une confession publique de leurs péchés.

Ces résurrections spirituelles firent à Catherine une réputation de thaumaturge des âmes, et elle devint ainsi, bien vite, celle qu'on va trouver dans les cas désespérés. Le vieux Saraceni, qui à quatre-vingts ans ne s'était confessé qu'une fois, qui ricanait au seul nom de prêtres ou de moines, qui avait juré d'assouvir sa haine dans le sang d'un certain Prieur de Sienne objet de sa vendetta, céda au zèle de la dominicaine et il alla porter à son ennemi, en signe d'amitié, son faucon préféré. Le Prieur, effrayé, crut son dernier moment venu et il s'enfuit à toutes jambes : pouvait-il supposer un tel revirement chez un Saraceni? Le terrible Giacomo, de la famille des Tolomei, la rivale des Salimbeni, subit également le charme de la Sainte. De son château il avait appris que la *Mantellata*, reçue chez sa mère Monna Rabé, avait tourné à la dévotion ses jeunes et brillantes sœurs. Son frère Matteo, un adolescent, « commençait aussi à avoir la tête tournée ». La fureur de l'aîné fit craindre toutes les violences. Il vint à Sienne, jurant d'arracher sa famille à l'influence de cette « bigote » ; mais lui-même fut pris, lié au Christ « par les

doux liens de l'amour », et ce furieux, qui auparavant se vantait de ses meurtres, devint un excellent époux et le meilleur des pères.

Ainsi l'influence de Catherine sur les âmes les plus tourmentées et les plus ardentes de Sienne devint promptement décisive. Cette jeune femme était « comme de l'or pur », a noté un pèlerin de Fontebranda. Elle attirait par son virginal éclat et par une « sainte délicate tendresse » — *una santa piccola tenerezza* — où se trahissait la plus forte et la plus divine des charités. « Son visage toujours rayonnant et son angélique sourire avaient la vertu d'inciter toutes les âmes à faire la volonté de Dieu », a écrit Tommaso di Pietro (1). Il se forma ainsi très vite autour d'elle une famille de disciples, cette *bella brigata* qui à travers toutes ses courses apostoliques l'accompagnera et l'aidera. La jeunesse dorée de Sienne riait de cette nouvelle cour de fils spirituels qui donnaient à l'extatique l'intraduisible nom de *dolcissima Mamma*. On voulut voir la « Sainte » par curiosité d'abord et pour en mieux rire ensuite. Le jeu n'allait pas sans danger. Tous y furent pris! Et c'est ainsi que, conquis par la fille de Benincasa, vinrent grossir le groupe Messer Matteo di Cenni Fazzi d'abord avec son ami Francesco di Lando; puis le fin et beau et jeune poète Landoccio de'Pagliaresi; puis Gabriele di Davino, de l'illustre famille des Piccolomini; puis l'ardent et fastueux Francesco di Messer Vanni Malavolti, qui pénétra chez la Vierge, nous dit-il, « en homme animal et presque satanique » et qui, soudain, se mit à trembler devant elle, subjugué par cette voix au timbre pur. La litanie de ces illustres noms siennois pourrait s'allonger encore : le cercle des « serviteurs de Dieu » s'élargissait tous les jours.

(1) Joannes Joergensen, *Sainte Catherine de Sienne*, 1919, p. 201.

Ceux qui connaissaient Catherine ne pouvait se scandaliser de la voir si tendrement entourée : une divine sérénité rayonnait en elle, qui purifiait tous les cœurs. « Par la miséricorde de Dieu, aurait-elle pu dire en empruntant les vers de Dante, je suis ainsi faite que votre misère ne m'atteint pas et que la flamme de cet incendie ne peut m'attaquer. » Vanni dans sa fresque nous laisse entrevoir cette surhumaine candeur. Sur un corps frêle, desséché de pénitences, la tête s'incline comme un lys. Sous le grand front, lourd de pensée, les yeux vifs et noirs, à travers leurs paupières demi closes, semblent contempler leur lointaine vision intérieure. Et comme la Vierge du Christ paraît indifférente aux baisers qu'une compagne à ses genoux dépose sur les doigts si fins de sa main longue et diaphane ! Volontiers on se la représente ainsi, au milieu de sa famille, à la fois du ciel et de la terre, et l'on croit l'entendre dire la prière accoutumée : « De même que toi, ô Seigneur, tu portes les souffrances que nous avons méritées, je veux expier les fautes de mes enfants. » Puis vers eux elle baissait son regard pur et fort : « Commencez une vie nouvelle, avec la certitude que vos fautes s'évanouiront dans le sang et le feu de l'amour... Mais courez, avec un doux et amoureux désir au joug de la sainte obéissance : là vous tuerez la volonté propre et vous mortifierez la chair ; et là aussi vous goûterez une saveur de vie éternelle. Ne redoutez pas la fatigue, et la fatigue vous deviendra un pur délice. Sûrement il en sera comme je vous l'affirme si, par sentiment d'amour, vous demeurez auprès du bon et doux Jésus... si vous taillez net tous les nœuds sans muser à les défaire (1). »

Ce langage contient en raccourci toute la doctrine ascétique de sainte Catherine, et elle eut le courage de le tenir,

(1) Lettre 44. Édition Misciatelli.

avec une limpide simplicité, à tous les hommes de son temps, aux plus grands, aux plus corrompus, aux plus féroces. Car déjà le cercle d'action de la Sainte dépassait l'horizon de Sienne. Dès 1371, elle correspond avec le cardinal Orsini, qu'elle nomme « mon très cher et très aimé Père dans le Christ ». En 1372 elle marque ses directives aux légats pontificaux, au cardinal d'Estaing et à l'abbé de Marmoutier, Gérard du Puy : par eux elle veut atteindre le Pape, et elle s'exprime en un langage de chef, qui veut être écouté !

Une action si extraordinaire émut l'autorité de l'Ordre. La jeune tertiaire dut comparaître, en 1374, devant le chapitre de Florence. Raymond de Capoue s'y trouvait. Ce gentilhomme fin et cultivé se tenait sur ses gardes. Empruntant le langage de Dante, il croyait que l'heure de la troisième bête était arrivée, l'heure du mensonge et de l'hypocrisie. Mais l'interrogatoire sans doute peu commode qu'on fit subir à la Sainte put le convaincre qu'elle n'était pas « une de ces femmes qui se laissent aisément duper par le diable et dupent ensuite les autres ». Raymond lui aussi fut conquis et il devint dès ce temps l'ami, le compagnon et le père de cette fille que le Ciel lui donnait. Il dut se joindre à elle et gagner Sienne par la *Porta Romana*, un matin d'été, vers la fin de juin. Il allait vaillamment partager les travaux qui attendaient l'épouse du Christ.

La peste désolait alors la cité. Avec ses compagnons Catherine organisa les secours. Elle allait dans toutes les maisons, dans les taudis les plus infects, et elle se penchait sur les puants moribonds comme sur des fleurs odorantes. Pendant que ses frêles doigts soignaient les corps, ses lèvres murmuraient de douces paroles qui rendaient la paix aux âmes et faisaient parfois des miracles. Et rien n'est touchant et pittoresque comme la guérison de Matteo

di Cenni Fazzi, dont « le sang fermentait dans le foie », ce sang noir qu'on se promettait de « purger avec du suc de cannelle » ! Mais voici que la Vierge entra, et sa voix claire et virginale retentissait dans la maison : « Levez-vous, Messer Matteo, levez-vous, car ce n'est pas le temps de vous reposer sur ce lit de paresse ! » Aussitôt la fièvre tomba, les bubons de la peste disparurent, et en signe de réjouissance Messer Matteo se mit à manger des oignons crus avec son cher « frère dans le Christ » Raymond de Capoue ! Celui-ci, à son tour, fut terrassé par le mal. Or sa « très douce Mamma » vint, au chevet de sa couche, lui poser sa main sur le front, et tout bas elle priait. Le pestiféré sentit alors dans tous ses membres une vive commotion : « Il me sembla qu'on m'arrachait violemment quelque chose de toutes les extrémités du corps... J'étais complètement guéri. » De même furent sauvés de la mort deux autres « fils » de la Sainte, fra Santo, l'ermite, et frère Dominique Barthélemy de Sienne.

Quand la peste fut calmée, la *brigata* catherinienne alla prendre un peu de repos, près de sainte Agnès, sur les collines de Montepulciano. Là, « dans la blanche paix d'une cellule de couvent », se passèrent des choses merveilleuses, que Raymond de Capoue nous rapporte. Il doutait encore parfois des visions et des dires de sa fille « Tout cela était bien merveilleux et bien extraordinaire !.. Penses-tu, se disait-il, que tout ce qu'elle te raconte soi vrai ? » Or un jour, pendant qu'il doutait ainsi, il ne vi plus le visage de Catherine, mais une figure d'homme majestueuse et sévère, d'un très pur ovale, encadrée dan une barbe « rare et couleur de froment ». « Tout trem blant..., j'élevai mes mains... : « Oh ! quel est celui qu

(1) *Lég. maj.*, II, 8.

me regarde? — C'est Celui qui est, me répondit la vierge » (1).

Ce dernier trait, mieux que tout autre, nous fait comprendre ce rayonnement de force divine qui émanait de Catherine, aimantait et subjuguait les âmes. Dans ce val d'Orcia et dans ces campagnes de Montepulciano, en ces temps troublés et malheureux, la vierge de Fontebranda apparut comme un ange de Dieu, comme une créature de bénédiction, et des montagnes et des plaines, nous raconte Raymond de Capoue, hommes et femmes, « comme à l'appel d'une trompette invisible », accouraient « pour voir et entendre la Sainte... Sa seule vue suffisait à leur donner le repentir... Ils pleuraient, gémissaient, se pressaient autour des confesseurs ». Grégoire XI, « réjoui et charmé », envoya une bulle donnant pleins pouvoirs au frère Raymond et à ses amis pour les absoudre. La vierge ne se lassait pas de prier, de prêcher, « d'arracher les criminels à la gueule de l'enfer », mais les confesseurs, souvent à jeun jusqu'à l'heure des vêpres, étaient parfois effrayés par ces foules gémissantes. « J'en ai vu quelquefois mille et plus », note l'historien de la Prêcheresse. — Et pourtant des travaux plus durs encore attendaient Catherine et ce généreux groupe de « serviteurs de Dieu ». Il fallut quitter, vers cette fin d'automne 1374, la paix monastique de Montepulciano et sa douce contemplation... Là-bas, sur les bords du Rhône, depuis bientôt trois quarts de siècle, la barque de Pierre était à l'ancre, et c'était la mission de la fille du teinturier siennois d'aller rompre ses amarres.

II

Tandis qu'au XIII[e] siècle toutes les forces vives tendaient

(1) *Lég. maj.*, I, 9.

vers l'unité de la catholicité, au XIVe siècle toutes les puissances, par un contraste frappant, semblent jouer dans le sens de la division et préparer le Grand Schisme.

A saint Louis a succédé Philippe le Bel, et la Papauté a reçu le soufflet de Guillaume de Nogaret. La Monarchie française, en accueillant le Chef de l'Église en Avignon, semble l'attirer sous sa mouvance. Le Bavarois combat cette Papauté qu'il accuse de servir la Maison de France et qui contrecarre sa politique italienne, tandis que dans les plaines toscanes ou ombriennes le parti guelfe, privé de son fédérateur romain, se désorganise ou subit mal une impulsion venue de l'étranger. Dans tous les États d'ailleurs souffle un esprit de centralisation né d'un nationalisme fervent et inquiet. Pendant que l'Angleterre pousse rageusement son glaive dans nos flancs, les républiques d'Italie profitent de ces troubles pour reconquérir ou affermir leurs libertés. Le génie, la patience et la ruse d'Albornoz rendent pourtant aux Papes leurs États qui s'étendent maintenant vers le Nord, englobent le duché de Spolète, les Marches d'Ancône, le Romagne et le Bolonais. La puissance pontificale vient ainsi heurter aux portes du Milanais, où le tyran Bernabò Visconti surveille sournoisement l'adversaire. La ligne des terres d'Église dessine au nord de Pistoie une pointe vers Pise et menace d'envelopper les libres Etats de Toscane. Une politique tentatrice se fait jour : isoler Milan et Florence, qui se tendent la main, en creusant un fossé d'alliances passant par Pistoia, Lucques, Pise, presser la Toscane et talonner le farouche Visconti par le Bolonais. En 1371 le nouveau légat de Grégoire XI, Pierre d'Estaing, s'empare de Pérouse, où Gérard du Puy est nommé gouverneur : on soupçonne celui-ci de diviser pour régner, de semer la discorde entre Arezzo et Castiglione, d'aider en sous-main Cione Salimbeni à renverser la Seigneurie de Sienne. A cette tactique

Bernabò oppose un plan très net. Son but est clair : refouler le Pape de Bologne sur les Marches, le jeter à la mer, puis le bousculer vers Rome en liguant contre lui les Républiques Toscanes. Florence est aux mains du parti guelfe, mais le parti gibelin reste puissant et entre dans les vues du Milanais. Dès lors se dessine une guerre parallèle contre Grégoire XI. Bernabò entre le premier en campagne, mais vaincu à Pesaro et à Chiesa en 1373, il voit Verceil, Ossola, Plaisance, Pavie, se soumettre au Pape; il doit signer une trêve à Bologne, le 4 juin 1375, mais il fomente et soutient à Florence le parti de la guerre, que tout semble porter au pouvoir : les exactions des argentiers pontificaux, la défense du légat interdisant d'exporter les blés de Romagne dans la Toscane en disette, les troupes pontificales licenciées que leur condottiere John Hawkwood veut conduire au vert dans les plaines de l'Arno. Ce ne fut qu'un cri : « On veut nous affamer d'abord, nous envahir et nous opprimer ensuite ! » Le parti Ricci exploite ce mécontentement, il triomphe, et le 25 juillet 1375 la ligue milano-florentine est signée : les *huit de la guerre* — ces farouches *huit saints*, comme ils se nommaient par ironie, — vont faire au Pape une guerre implacable. Mais avant d'entrer en campagne on tente de gagner Sienne, Pise, Lucques au parti de la révolte. L'adhésion de Pise et de Lucques devait souder le bloc milano-florentin ; celle de Sienne le laisser libre d'agir vers Rome. Il fallait à tout prix empêcher ces défections, et nous voyons en effet sainte Catherine y travailler de toutes ses forces, par amour pour l'Église et pour obéir au Pape, car en cette année 1375 la fille du teinturier siennois entre officiellement dans la vie publique de son temps.

A ce jeu sanglant d'ambitions, elle va opposer un plan génialement simple et tout évangélique. Pacifier la chrétienté, grouper autour du Pape tous ces États, unir les

belligérants contre l'Infidèle, en un mot substituer une politique chrétienne à une politique de nationalités ; dans ce but, ramener le Pape à Rome et organiser la Croisade : tel est son dessein. Dès 1371, dans une lettre au cardinal Orsini, elle formule nettement ses vues : « Priez le Saint-Père de venir sans tarder davantage. Encouragez-le à lever l'étendard de la très sainte croix contre les infidèles, parce que la guerre que se font les chrétiens sera détournée sur eux (1). » L'année d'après, elle presse dans ce sens les légats, Pierre d'Estaing et Gérard du Puy. « La paix, la paix, la paix, très cher Père ! Faites considérer au Souverain Pontife que la perte des âmes est plus importante que celle des cités (2). » Ses appels sont entendus. Grégoire XI prêche la Croisade au début de 1373, mais le cliquetis des armes domine sa voix. Visconti pourtant fléchit, et en novembre il envoie une ambassade à Catherine, dans le but sans doute de réconcilier le Pape. « O Père très cher, répond la Sainte à ce forcené qui autrefois avait fait manger aux légats leurs bulles d'excommunication, leur laissant le choix entre cette humiliation ou la noyade dans la rivière toute proche, ô très révérend Père, nous devons préférer la ruine temporelle et même la mort du corps, plutôt que de perdre les biens spirituels... Je veux qu'humblement vous cachiez votre tête dans le sein du Christ du ciel par sentiment d'amour et du Christ de la terre — qui tient sa place — par respect pour le sang du Christ, dont il porte les clefs... Cessez la guerre avec votre père. Je vous invite de la part du Christ à la paix véritable et parfaite avec le père très bon, le Christ de la terre, et à la guerre contre les infidèles. Disposez-vous donc à donner au Christ crucifié et votre corps et vos biens (3). »

(1) Lettre 27, trad. Cartier.

(2) Lettre 11, éd. Piero Mischiatelli. Nous citerons désormais cette édition.

(3) Lettre 28.

Ces négociations ne purent aboutir. De part et d'autre on ne voulait pas la paix, le nouveau légat Guillaume de Noëllet moins que tout autre. Vint cette année 1375 qui parut décisive à Catherine. Elle sentait le Milanais lassé et humilié par ses défaites. A Florence le parti de la guerre n'avait pas encore triomphé, mais on négociait un peu partout la formation de la ligue antipapale. Agir brusquement et fortement, entraîner la chrétienté dans un vaste mouvement de croisade avant que les ennemis de l'Église eussent affermi leurs desseins, c'était pacifier la Chrétienté au dedans, la venger et la protéger au dehors. Catherine consacre toute son éloquence et toute sa force au service de cette idée. Toute l'année elle est en ambassade et en courses pour prévenir l'alliance milano-florentine, pour l'empêcher de s'étendre, pour lancer la Chrétienté vers l'Orient. Elle arrive à Pise en février, puis fait un court séjour à Sienne; sur les ordres du Pape, elle se rend à Lucques en septembre, pour prévenir sa défection; de là elle revient à Pise où, en octobre, elle se mesure avec le farouche florentin Donato Barbadori, venu pour entraîner Piero Gambacorti. — La Sainte, le 1er avril, a reçu les Stigmates; toute enivrée d'amour pour le Crucifié, elle supplie les princes chrétiens de lever « l'étendard de la Croix ». Elle reçoit dans ce but l'ambassade de la reine de Chypre. Au farouche condottiere John Hawkwood, au roi de Hongrie et à sa mère, aux compagnies de Florence, à la reine Jeanne de Naples, à Nicolas d'Osimo secrétaire du Pape, elle envoie des lettres enflammées : tout converge vers cette idée, « le mystère du saint et doux passage ». A la fin de cette rude campagne diplomatique elle écrit au Pape : « J'ai été à Pise et à Lucques... Je les ai engagés à ne pas se lier avec les membres pourris qui vous sont rebelles, mais ils sont en grand souci, parce que de vous ils n'ont aucun encouragement, tandis que de vos ennemis ce ne

sont qu'invitations et menaces... Je vous en prie, écrivez et parlez! (1) »

Si le Pape est lent, les événements se précipitent. A Pérouse le neveu du gouverneur a provoqué un scandale : toute la ville se soulève, un frémissement de colère secoue l'Italie; en dix jours quatre-vingts cités se révoltent; à toutes, Florence envoie une bannière rouge où brille en lettres d'or cette inscription : *Libertas !* Ceci se passait en décembre 1375. Le 6 janvier 1376, Grégoire annonce son retour à Rome, mais, en attendant, il mande les *huit de la guerre* à son tribunal, en Avignon. Catherine, qui a regagné Sienne, s'inquiète de voir le Pape s'attarder en France, et prendre une attitude de juge plus que de Père. « Telles ne sont pas les vues de l'Éternelle et souveraine Sagesse! Elle prend, elle, les voies les plus aimables, les plus douces, les plus amoureuses. Dieu nous jette tout droit l'hameçon de l'amour... pour faire une grande paix. *Oh ! santissimo Babbo mio dolce*... je vous le dis, doux Christ de la terre, de la part du Christ du ciel, agissez paisiblement et sans tempête, et eux, malheureux de leurs offenses, viendront cacher leur front dans votre sein. Alors vous serez heureux ! Alors, mon doux Babbo, vous réaliserez votre saint désir, vous accomplirez le saint passage. Dressez, Babbo, dressez vite l'étendard de la Croix, et vous verrez les loups devenir agneaux. Paix, paix, paix ! Venez, venez donc et ne tardez plus. Et prenez courage, et ne craignez rien, car Dieu sera avec vous (2). »

Ces appels — « suavement navrants » — ne furent pas entendus. Insolemment Donato Barbadori vint dire au Pape que les huit saints ne pouvaient pas comparaître. La malédiction du Pontife tomba sur la République. « Dans l'univers entier, raconte Raymond de Capoue, les Florentins

(1) Lettre 185.
(2) Lettre 196, *passim*.

furent saisis et dépouillés de leurs biens ! » Ils étaient excommuniés ! La bonne occasion pour brûler leurs factures et détrousser leurs comptoirs ! De tous les marchés d'Europe une vague de mécontentement vint déferler sur Florence. Dans les rues on manifestait, on se flagellait, on processionnait en chantant le *Miserere*. Les *huit saints*, malgré la prise de Pérouse et de Bologne, durent songer à négocier, tout au moins pour gagner du temps. On eut recours à Catherine, qui dépêcha Raymond de Capoue vers Grégoire XI, avec une lettre où elle disait : « Dieu requiert de vous trois choses : la réforme de l'Église, le retour à Rome, l'organisation de la Croisade (1). » Dans la nuit du 1er au 2 avril, la Sainte eut une vision qui exerça sur elle une influence décisive : « Tandis que le feu du désir augmentait en moi, écrit-elle, je vis... Alors le Christ, le doux Jésus me plaçait la croix sur les épaules et l'olivier dans la main, et il m'envoyait les porter à tout le peuple (2). » Aux environs de Pâques elle vint donc présenter le rameau d'olivier à Florence : les corps de métiers allèrent l'attendre aux portes de la ville. Puis chargée de négocier la paix, elle s'en vint trouver le Pape. Or un soir de juin 1376, le 18 exactement, la barque qui portait la blanche ambassade remontait lentement le cours du Rhône, et le cœur de Catherine dut tout ensemble tressaillir de joie et se serrer de tristesse quand elle vit « Avignon sur sa roque géante, comme chante Mistral, Avignon la Semeuse de joie, qui l'une après l'autre élève les pointes de ses clochers tous semés de fleurons, Avignon la ville accorte, que le mistral trousse et décoiffe », Avignon qui retenait prisonnier « dans sa ceinture de crénaux » le doux Christ de la terre. C'était la mission de Catherine de venir

(1) Lettre 106.
(2) Lettre 209.

rompre ses liens, comme autrefois l'ange avait brisé la chaîne de Pierre dans le cachot de Jérusalem, et cette mission l'écrasait.

Le 20 juin elle fut reçue en audience par Grégoire XI. « Après un entretien d'une demi-heure, écrit-elle aux Huit de la guerre, il a conclu en me disant qu'il était prêt à vous recevoir comme ses enfants et à faire ce qui me paraîtrait le meilleur. » Mais entre temps Florence changeait de pouvoir, et les nouveaux ambassadeurs écartèrent la médiation de la Sainte. Alors de toute son énergie elle poursuivit ses autres buts, la croisade et le retour du Pape. Avec une force surhumaine elle tint tête aux cardinaux, aux parents du Pontife, à la ville, aux hommes du roi de France. Un jour, comme elle était en extase, une nièce du Pape vint la piquer profondément d'une aiguille au talon. La Sainte s'en alla pâle et chancelante. Des théologiens la poursuivirent de leurs perfides questions. Le père de Grégoire XI, Guillaume de Beaufort, la détestait. Le duc d'Anjou voulut la gagner à la cause de Charles V, et ce fut elle, la fille du teinturier, qui enthousiasma pour la croisade le duc bon vivant. Ainsi, peu à peu, par des entrevues, par des lettres, par une argumentation invincible, elle chassait la terreur qu'inspirait au Pape cette Rome tragique, où ses prédécesseurs autrefois avaient tant souffert, où le poison, paraît-il, était bon marché, la rixe facile, la révolte sans merci. « Ne soyez pas un enfant, soyez un homme », disait-elle, et comme un jour elle lut dans le cœur du Pontife son vœu absolument secret de regagner la Ville de Pierre, elle finit par lui donner l'illusion de l'énergie. Des galères avaient secrètement appareillé sur les bords du Rhône, et pour aller les rejoindre, raconte un historien, Grégoire XI « passa sur la tête grise de son

(1) Lettre 228.

père » (1). C'était le 13 septembre 1376. A Marseille, sur les quais de Saint-Victor, on fit au Pape une scène de pleurs ; les cardinaux le menaçaient de rester. Celui-ci leur dit, d'un ton décidé : « N'oubliez pas que j'ai sous les poils de mon bonnet suffisamment de cardinaux », et on s'embarqua en maugréant. Le groupe catherinien avait pris la voie de terre. A Toulon la Sainte ne put se dérober à l'enthousiasme populaire : on dut au moins laisser les femmes pénétrer dans sa chambre. Puis, par la Voie Aurélienne elle gagna Gênes. Après une dangereuse traversée, le Pape y débarquait le 18 octobre. Les nouvelles étaient tristes : Rome était en pleine insurrection, et Florence triomphait à la guerre. L'accueil du doge fut réservé. Un consistoire à l'unanimité vota le retour en Avignon. Grégoire hésitait. Or un soir, sans escorte, sans faste, il vint frapper aux portes du Palais Scoti, où logeait Catherine. On le fit entrer dans la chambre de la Sainte : l'entretien se prolongea tard dans la nuit. Le Pape se retira « fortifié », et les galères pontificales à nouveau voguèrent vers Rome, où la cour pontificale arriva le 17 janvier 1377. Et tandis qu'au crépuscule la blanche mule du Pape faisait sonner ses sabots sur les pavés disjoints de la place Saint-Pierre — dans la « splendeur » des huit cents lampions qu'avaient allumés les Romains —, Catherine, « revenue à la maison paternelle..., ramenée aux sonneries de San Domenico et au ruissellement de Fontebranda, revenue à la sombre cellule de la Via de Tiratoio, disait et redisait, brisée par la gratitude, le *Magnificat* de la joie ; elle dut y ajouter aussi le *Nunc dimittis* du repos, mais l'heure du repos n'était pas encore venue pour elle.

(1) Joannes Joergensen, *Vie de sainte Catherine*, p. 349.

III

Sienne d'abord l'absorba. Elle reprit aussitôt son œuvre de pacification et de conversion. Elle visitait les malades, consolait les affligés, elle écrivait aux prisonniers de Sienne et leur disait : « Très chers fils dans le Christ doux Jésus », dans ce Christ Jésus, qui fut « un chevalier combattant sur le champ de bataille... La couronne d'épines fut son casque ; sa chair flagellée, sa cuirasse ; ses mains clouées, ses gantelets. La lance de son côté fut ce couteau qui tailla et coupa la mort en morceaux. Les clous de ses pieds furent ses éperons. Voyez comme suavement il est armé, notre cher chevalier! Nous devons bien le suivre, et prendre courage dans nos adversités et tribulations !... (1) »

Parmi ces prisonniers se trouvait sans doute ce jeune gentilhomme de Pérouse, Nicolò Toldo, condamné à mort pour avoir insulté, dans la chaleur du vin, le Gouvernement des Défenseurs. Il arpentait sa cellule comme un fou furieux, raconte Caffarini, et il ne voulait entendre parler ni de prêtres, ni de moines ! Mais Catherine vint le visiter, et il en eut « une telle consolation, qu'il se confessa ». Sa volonté était « accordée et soumise à la volonté de Dieu » ; il avait seulement peur de faiblir « à l'heure de la justice ». « Reste avec moi, disait-il, ne m'abandonne pas... et je meurs content... Et il appuyait sa tête sur ma poitrine. Alors je sentis une joie et un parfum de son sang, qui se mêlait au parfum du mien, que je désire répandre pour le doux Époux Jésus. Je lui dis : Courage, mon doux frère, bientôt nous arriverons aux noces éternelles. Tu iras baigné dans le doux sang du Fils de Dieu. Et moi, je vais t'attendre au lieu de la justice... Alors son cœur perdit toute crainte, et son visage se trans-

(1) Lettre 260, *passim*.

figura, la tristesse cédant à la joie ; et il était heureux, il exultait, et il disait : « D'où me vient une si grande grâce, « que la douceur de mon âme m'attende au lieu saint de « la justice... Il me semble que mille ans m'en séparent « quand je songe que tu m'y attendras. » Et il disait des paroles si douces, que c'est d'en éclater, tant Dieu est bon !

« Je l'attendis donc au lieu de la justice... Il arriva enfin comme un agneau paisible, et me voyant il se mit à sourire. Il voulut que je lui fisse le signe de la croix. Quand il l'eut reçu, je lui dis tout bas : « Va, mon doux frère, va « aux noces éternelles, va goûter la vie qui n'a pas de déclin. » Il s'étendit avec une grande douceur ; je lui découvris le cou et, bien bas inclinée vers lui, je lui rappelai le sang de l'Agneau. Jésus ! Catherine ! : ses lèvres ne savaient dire autrement et, disant ainsi, je reçus sa tête dans mes mains ; je fixai mes regards sur la divine Bonté et je dis : « Je veux. » Alors je vis l'Homme-Dieu, comme on voit la clarté du soleil : son cœur était ouvert et il recevait le sang... (1). »

Pendant que Catherine gagnait ainsi les âmes à la paix du Christ, la lutte continuait entre le Pape et Florence. En octobre 1377, les pourparlers d'Anagni n'avaient pas abouti. On vota à Florence la réélection des Huit saints, et, malgré l'interdit, on chanta solennellement la messe sur la Piazza della Signoria. Grégoire se brouillait en même temps avec Sienne, et son capitaine Rodolfo Varano di Camerino se faisait battre vers la fin du même mois. Cependant, sur les bords de l'Arno, le parti de la paix ne se décourageait pas. La guerre, disait Nicolò Soderini, — l'ami de de la Sainte, — tient à l'obstination de cinq ou six enragés. Qu'on nous envoie Catherine, qu'elle fasse

(1) Lettre 273.

triompher le parti du Pape, qu'on donne le pouvoir au capitaine *della parte Guelfa*, qu'on exile les fauteurs de guerre, et la paix est assurée. Grégoire XI se laissa convaincre et, sur son ordre, la fille du teinturier fit route vers Florence, en décembre 1377. Elle « assistait fréquemment aux séances du parti guelfe », dit la chronique florentine (1), et soutenait que le bien de la paix justifie le bannissement. Tout ce mois de décembre, elle l'employa à exhorter le peuple à se soumettre au « Christ de la terre ». « Il me semble que les premières lueurs de l'aube commencent à poindre », écrivait-elle alors. Le parti du Pape triomphait, on observait l'interdit, un congrès s'ouvrait à Sarzano : le Pape, Florence, Venise, Naples, s'y firent représenter; Bernabò Visconti y vint en personne. Mais la mort de Grégoire XI, survenue le 27 mars 1378, interrompit les négociations. Le 8 avril, à Rome, un conclave tourmenté élut Urbain VI. « *Romano lo volemo!* Nous le voulons romain ! » hurlait la foule. Le nouveau Pontife, sévère, bourru et violent, ne craignant rien ni personne, porta le fer rouge sur certaines plaies vives, combattit le faste des grands clercs, la simonie, l'ambition. Une opposition se dessina, dont l'évêque d'Amiens Jean de la Grange devint l'organisateur et le chef, et le 20 septembre 1378 le conclave de Fondi élisait le général des armées de Grégoire XI, Robert de Genève, l'antipape Clément VII, « un démon incarné », disait hardiment Catherine. « Le temps est venu de pleurer », écrivait alors celle qui avait prophétisé ces malheurs. Le cœur de cet ange de paix était déchiré. Elle avait, heure par heure, senti la division de ce glaive qui progressivement s'enfonçait dans le sein de l'Épouse du Christ et allait la partager. Elle avait tout fait pour prévenir le schisme, souffert, prié, écrit. Dès la fin juin, sentant le péril pro-

(1) Cité par Joergensen, *loc. cit.*, p. 419.

che, cette femme de génie avait conseillé à Urbain VI la seule mesure qui aurait pu empêcher la déchirure. « Très doux Père, le monde n'en peut plus, tant les vices abondent, surtout en ceux qui dans le jardin de l'Église devraient être comme des fleurs odoriférantes... Nous les voyons s'abandonner à des vices si honteux et si coupables qu'ils infectent le monde entier !... Renouvelez entièrement le jardin de votre Épouse : mettez-y des plantes bonnes et vertueuses, entourez-vous d'une brigade de saints... qui ne craignent pas la mort. Ne vous arrêtez pas à la naissance... Créez un collège de bons cardinaux, de cardinaux fermes comme des colonnes... (1) »

Tandis qu'elle cherchait ainsi à prévenir le schisme, elle continuait à travailler à la paix florentine. « Hélas ! hélas ! disait-elle dans le même courrier, ayez compassion de tant d'âmes qui périssent ; fermez les yeux sur ce scandale... où les démons de l'enfer ont fait tous leurs efforts pour empêcher la paix. » Elle fait allusion à cette émeute populaire qui, le 22 juin, vint battre de sa vague furieuse la Costa San Giorgio, où Catherine avait sa demeure. On avait, paraît-il, un peu trop abusé du droit d'exiler que conférait le bien de la paix ! Catherine s'était opposée à ces « révocations » en masse, que seules inspiraient des haines personnelles. Néanmoins on l'en rendit responsable, dans le parti qui la détestait. « Prenons et brûlons cette sorcière, coupons-la en morceaux, criait la populace attisée par les anciens capitaines de la guerre. Où est cette sorcière ? où est Catherine? » D'un air joyeux, raconte Raymond de Capoue, elle se mit à genoux et dit au soudard qui s'avançait pour l'abattre : C'est moi qui suis Catherine ! (2) Le misérable s'arrêta stupéfait. « Il semblait que ses mains

(1) Lettre 291. Le 18 septembre, Urbain VI créait en effet 29 cardinaux, mais trop tard ; c'était deux jours avant le Schisme !

(2) *Légende maj.*, III, 6.

fussent liées, écrit la Sainte. O mon Père!... Jamais je n'ai éprouvé de semblables mystères avec tant de joie. C'était la douceur de la Vérité, c'était l'allégresse d'une conscience loyale et pure, c'était le parfum de la douce Providence de Dieu : on savourait le temps des nouveaux martyrs, des martyrs annoncés, comme vous le savez, par l'éternelle Vérité ! (1) » Son regret était grand de n'avoir pu cimenter, au moins « une pierre avec son sang dans le corps mystique de la sainte Église ». Un autre martyre du moins l'attendait.

Devant le Schisme menaçant, Urbain VI dut songer à la paix. Le 18 juillet 1378, l'estafette du Pape entrait dans Florence, tenant à la main le rameau d'olivier. Ce fut par toute la ville une joie délirante. « O très chers fils, écrivait ce soir-là Catherine à ses disciples de Sienne, les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient, les muets parlent et crient à haute voix : La paix, la paix, la paix ! (2) » La Sainte, le 2 août, regagna Sienne, « consolée, avoue-t-elle, parce qu'elle avait accompli la tâche qu'elle s'était imposée, aurait-elle dû y perdre la vie ». Du moins aurait-elle voulu jouir un peu de cette paix qu'elle avait procurée aux Florentins; mais à Rome elle devait encore souffrir pour l'Église.

Elle y arriva, sur la demande du Pape, le 28 novembre 1378. Le Schisme avait déjà éclaté. Elle fut aussitôt reçue en audience, et sa parole courageuse, ardente, lumineuse, fit tressaillir le Pontife. « Cette petite femme nous fait honte, dit-il,... nous tremblons et la voilà ferme et tranquille... Mais que doit craindre le Vicaire de Jésus-Christ? Quand même le monde entier lutterait contre lui, le Christ... est plus fort que le monde (3). »

(1) Lettre 295.
(2) Lettre 303.
(3) *Lég. maj.*, III, 1.

L'univers presque entier se liguait en effet contre Urbain VI : la France, Naples, la Savoie, le Piémont, la Bavière, le Luxembourg, Mayence, l'Écosse, tenaient pour l'antipape ; l'Aragon et la Castille restaient neutres. Catherine conçut l'ambition de conquérir les dissidents à la cause d'Urbain. La cellule de cette « petite femme », comme avait dit Urbain VI, devint « l'un des centres de la politique ecclésiastique du temps ». Le matin, ses longues oraisons terminées, la messe entendue, la communion faite, entourée de ses secrétaires, Catherine « dictait soit à l'un, soit à l'autre, tantôt cachant son visage entre ses mains, tantôt fixant le ciel, les bras en croix, tantôt entrant en extase sans cependant cesser de dicter (1) ». Ces lettres partaient dans toutes les directions de l'Italie et de l'Europe, vers les cellules de moines, vers les palais des princes, des cardinaux et des Rois. A tous, à Pierre de Lune, aux trois Cardinaux de Tagliacozzo, à la reine Jeanne, au comte de Fondi, au roi de Hongrie, aux condottieres, aux Défenseurs de Sienne, aux Prieurs de Pérouse, elle répétait les arguments qu'elle exposait à Charles V, dans une lettre dont on a dit que Pétrarque n'aurait pas su l'écrire si belle : « Je suis grandement surprise qu'un homme qui se dit catholique, qui prétend avoir la crainte de Dieu et veut passer pour viril, se laisse conduire comme un enfant... par ces vrais membres du démon... qui vont répétant qu'Urbain VI n'est point Pape. Ouvrez donc l'œil de votre intelligence et voyez comme leur mensonge retombe sur leurs têtes (2). » Et dans une argumentation pressante, vive, indignée, elle accumulait des raisons décisives contre les arguties des rebelles, de « ces fous, de ces insensés », qu'aveuglait leur amour-propre.

(1) Ms. Casanat, XX, v, 10. Cité par Joergensen, *loc. cit.*, p. 511.
(2) Lettre 350.

Il ne lui suffisait pas d'écrire. Elle aurait voulu user ses jambes sur les routes des capitales, pour convaincre par sa parole de feu les partisans de l'antipape. Mais Urbain VI la retint, et elle ne put ainsi partir pour Naples, vers sa « glorieuse et très chère mère, Madame la Reine » Jeanne, vers Paris, où l'attirait sa « grande charité » pour Charles V. Du moins Raymond de Capoue put faire voile vers la France, et elle voulut l'accompagner jusqu'à l'embarcadère. Quand la galère s'éloigna du rivage, « elle s'agenouilla et fit de sa main, en pleurant, le signe de la croix (1) ». « Père, avait-elle dit, tenez pour certain que ce Pontife est réellement le Vicaire du Christ... et je veux que vous proclamiez et défendiez cette vérité comme vous prêchez et défendez la foi catholique elle-même. » Puis, quand elle apprit que Raymond, ce timide « croisé », se laissait arrêter à Vintimille par une embuscade qui le guettait dans quelque pinière de cette Provence hostile au Romain, son sang bouillonnait et sur un ton d'affectueux reproche elle fit honte à ce « méchant petit père », *cattivello padre mio*, de n'avoir pas saisi cette belle occasion de « cimenter avec son sang une pierre de la Sainte Église ». Elle, du moins, porterait dans son âme la douleur de tous les péchés du monde et finirait bien par goûter le martyre à force d'aimer et de souffrir.

« Châtie sur moi leurs péchés, disait-elle, Dieu de suprême clémence. Voici mon corps que j'ai reçu de toi et que je t'offre pour qu'il soit l'enclume sur laquelle tu puisses écraser leurs iniquités (2). » « O Dieu éternel, agrée le sacrifice de ma vie pour le corps mystique de la Sainte Église. Je ne puis te donner que ce que toi-même m'as donné, prends donc le cœur et pressure-le sur la face de

(1) *Lég. maj.*, III, 1.
(2) Oratio 22.

l'Épouse. »« Alors l'Éternel, continue le vieux texte, me regardant avec clémence, prit mon cœur et le pressura sur la Sainte Église (1). » A la lettre, ce corps virginal était broyé et desséché par la trop grande douleur et le trop grand amour. « Sa peau reposait sur ses os ; son estomac ne gardait plus aucune nourriture, raconte Caffarini. Il semblait qu'elle brûlât intérieurement. Son haleine vous frappait au visage comme la chaleur d'un four (2). » Ce feu intérieur avait comme calciné ses chairs. « Elle était si brune qu'elle paraissait tannée par le soleil. » « Son pauvre petit corps était si amaigri qu'il eût été facile de compter chacun de ses os et de ses nerfs (3). » Seul le visage était rose, éclatant, et beau ; il « rayonnait comme la face d'un ange, d'une pieuse et sainte joie ». *Grazie, grazie*, merci, murmuraient ses lèvres brûlées par la fièvre... Puis vinrent les heures de cette agonie où sur elle comme sur le cœur de Jésus pesa un effroyable mystère de douleur. Laissons parler un de ses fils, Barduccio Canigiani, son Benjamin. Elle venait de recevoir l'extrême-onction. « Après avoir reçu ce Sacrement, elle changea d'aspect et se mit à opérer divers mouvements de la tête et des bras ; elle avait l'air de subir de violentes attaques des esprits infernaux. Cette pénible lutte se prolongea pendant une heure et demie, et, au bout de trois quarts d'heure, elle commença à s'écrier : « *Peccavi, Domine, miserere mei !* » ce qu'elle répéta jusqu'à soixante fois, je crois, et, chaque fois, elle soulevait son bras droit et le laissait lourdement retomber sur sa couche. Puis elle dit autant de fois, mais sans lever le bras : « *Sancte Deus, miserere mei* »... Après, son visage se métamorphosa complètement et... redevint semblable à celui d'un ange; les yeux, tout à l'heure

(1) Cité par J. Joergensen, *loc. cit.*, p. 571-572.
(2) *Lég. min.* III, 2. Joergensen, *loc. cit.*, p. 552.
(3) Procès. Cité par Joergensen, *loc. cit.*, p. 583.

embrumés et pleins de larmes, reprirent leur si joyeux éclat... Lorsque la fin approcha, elle pria tout particulièrement en faveur de l'Église, pour laquelle elle déclarait donner sa vie. Elle intercéda également pour le Pape Urbain VI, qu'elle reconnaissait être le pasteur légitime, et engagea ses fils à sacrifier au besoin leurs existences pour cette vérité. Enfin elle traça le signe de la croix pour nous bénir tous et continua de prier jusqu'à ce qu'elle soupira : « Tu m'appelles, ô Seigneur, et je viens à toi! Je viens à toi non pas à cause de mes propres mérites, mais uniquement grâce à ta miséricorde que j'implore en vertu de ton sang! » Sur quoi elle s'exclama à plusieurs reprises : « Sang, Sang! » Puis, à l'exemple du Sauveur, elle finit par dire : « Père, je remets mon esprit entre tes mains! » Alors, le visage rayonnant comme celui d'un ange, elle inclina doucement la tête et rendit l'esprit (1). » Son bienheureux trépas survint le dimanche 29 avril 1380, vers la septième heure. « Son corps demeura intact et odorant; ses bras, son cou, ses jambes, conservèrent » la souplesse de la vie. Ses dernières paroles qu'elle avait adressées à ses fils furent celles du Sauveur au soir de la Cène, des paroles de paix et d'amour, dans ce siècle de haines, de schismes et de guerres : « Aimez-vous, mes fils, aimez-vous tendrement, et vous montrerez ainsi que vous me voulez toujours pour votre mère. »

Fr. E.-M. Lajeunie, O. P.

(1) Lettre de Barduccio Canigiani à Sœur Catherine Petriboni. Joergensen, *loc. cit.*, p. 584-590, *passim*.

La doctrine du « Dialogue »

Le Dieu de vérité, qui instruisait Catherine, a daigné résumer lui-même les lumières qu'il communiquait à sa fille très chère. « S'il t'en souvient, dit-il en terminant ses épanchements, tu me présentas d'abord, avec un désir plein d'angoisse que je t'inspirai moi-même pour faire croître en ton âme le feu de ma charité, quatre demandes :

« La première pour toi : je l'ai exaucée, en t'illuminant de ma vérité, et en t'expliquant par quel moyen tu pourras parvenir à connaître la vérité à laquelle tu aspirais de toute ton âme. Ce moyen, t'ai-je dit, c'est la connaissance de toi-même et de moi, à la lumière de la foi.

« Tu m'as demandé en second lieu que je fasse miséricorde au monde.

« La troisième prière était pour le corps mystique de la sainte Église. Tu me suppliais de le délivrer des ténèbres et des persécutions, t'offrant toi-même pour que je punisse sur toi les iniquités des ministres. Je t'expliquai alors qu'aucune peine temporelle et transitoire n'est capable de satisfaire par elle-même à l'offense commise contre moi, le Bien infini. Elle n'est vraiment satisfaisante que si elle est unie au désir de l'âme et accompagnée de la contrition du cœur. Comment? je te l'ai exposé tout au long. — Je t'ai dit que je veux faire miséricorde au monde en te montrant que la miséricorde est ma marque distinctive. C'est par miséricorde, c'est à cause de l'amour ineffable que

j'eus pour l'homme, que j'envoyai le Verbe, mon Fils unique, et pour te faire bien comprendre le don de ma charité, je l'ai comparé à un pont, qui relie le ciel à la terre, par l'union de la nature divine à votre nature humaine. — Pour t'éclairer davantage encore de ma vérité, je t'ai exposé comment l'on montait ce pont par trois degrés qui sont les trois puissances de l'âme. Je t'ai aussi représenté ces trois degrés sur le corps même du Verbe, par les pieds, par le côté, par la bouche, correspondant aux trois états de l'âme : l'état imparfait, l'état parfait et l'état très parfait dans lequel l'âme atteint l'excellence de l'amour unitif. — Dans chacun de ces états, je t'ai expliqué ce qui détruit l'imperfection et procure la perfection ; quelle voie il faut suivre pour y arriver : les embûches cachées du démon et l'amour-propre spirituel. — Je t'ai entretenu, à propos de ces trois états, des trois réprimandes que fait ma clémence. La première est adressée à l'homme pendant sa vie ; la seconde, à la mort, pour ceux qui meurent sans espérance, en état de péché mortel ; ce sont eux qui s'engagent sous le pont dans la voie du démon ; je t'ai dit leurs misères. La troisième réprimande, je la ferai entendre au jugement général. Je te parlai à cette occasion de la peine des damnés et de la gloire des bienheureux, quand chacun aura retrouvé la propriété de son corps. — Je te promis aussi, et je te promets encore, que par la grande patience de mes serviteurs, je réformerai mon Épouse, je vous invitai tous à souffrir pour elle, en te confiant la douleur que me causait l'iniquité de mes ministres. Je t'ai fait voir l'excellence des prêtres dans la dignité à laquelle je les ai élevés, et le respect que j'exige pour eux de la part des séculiers. Leurs défauts ne doivent diminuer en rien le respect à leur égard. J'ai dit combien c'est me déplaire que d'en agir autrement. En même temps et par contraste, tu as pu considérer la vertu de ceux qui vivent comme des anges. A ce sujet je

t'ai entretenue de l'excellence du sacrement de l'autel. — En traitant des vrais états de l'âme, je t'ai fait connaître les états des larmes, d'où elles procèdent, et comment elles se réfèrent aux différents états intérieurs. Toutes ces larmes, ai-je dit, ont leur source dans le cœur, et je t'ai expliqué pourquoi. Je t'ai distingué quatre sortes de larmes, puis une cinquième qui cause la mort.

« A ta quatrième prière, qui portait sur un objet tout particulier, j'ai répondu que j'avais pourvu au cas spécial dont il s'agissait, et tu sais comment je l'ai fait. C'est à ce propos que je t'ai expliqué ma providence générale et particulière, en te montrant comment, du premier instant de la création jusqu'au dernier jour du monde, rien n'a été fait et rien ne se fait que par le conseil de ma divine Providence. Dans tout ce que je permets, dans tout ce que je vous donne, dans les tribulations et dans les consolations, temporelles et spirituelles, je ne fais rien que pour votre bien, pour que vous soyez sanctifiés en moi, pour que ma vérité s'accomplisse en vous. Ma vérité, c'est que je vous créai pour que vous possédiez la vie éternelle, et cette vérité, je vous la rendis sensible par le sang du Verbe, mon Fils unique.

« Enfin, en dernier lieu, j'ai satisfait au désir que tu m'exprimais, en même temps qu'à la promesse que je t'avais faite, en t'entretenant de la perfection de l'obéissance et de l'imperfection de la désobéissance. J'ai dit d'où vient l'obéissance, ce qui la fait perdre. Je l'ai comparée à une clef nécessaire à tous. Puis je t'ai parlé de l'obéissance particulière dans les parfaits et dans les imparfaits, en ceux qui sont dans la religion et en ceux qui vivent en dehors de la religion, en déterminant, distinctement et à part, la condition de chacun. Tu as vu la paix que procure l'obéissance, la guerre soulevée par la désobéissance, tu as pu comprendre quelle profonde illusion est celle du désobéis-

sant, et comment la mort est entrée dans le monde par la désobéissance d'Adam (1)... »

On nous pardonnera la longueur de la citation. Mais pouvions-nous faire un résumé plus complet et plus clair de toutes les questions agitées dans le *Dialogue*? Il fallait bien, cependant, présenter au lecteur une vue d'ensemble qui lui permît de se retrouver dans un ouvrage qui n'a rien de la forme didactique des traités de spiritualité. Et nous ne serions pas étonné d'apprendre que la citation fut une révélation pour beaucoup, qui ne s'attendaient pas à trouver une telle plénitude de doctrine, sous un volume, somme toute, assez réduit.

*
* *

De toute cette doctrine, quel est le point capital, la donnée foncière? Il n'est pas difficile de le mettre en lumière ; et la tradition ne s'est point trompée, qui associe le nom de Catherine de Sienne à la déclaration suivante de la Souveraine Vérité : « Sache, ma fille, que je suis celui qui est, et que tu es celle qui n'est pas. » Il semble que les siècles se soient plu à voir en cette formule stéréotypée toute la doctrine du *Dialogue*. Et il paraît bien que les siècles ne se soient pas trompés.

De fait, c'est continuellement que le Maître divin insiste sur la nécessité, pour l'âme qui veut être fidèle et marcher par les chemins de l'amour, de vaquer exclusivement à la connaissance d'elle-même et à la connaissance de Dieu. Et une telle connaissance sera, et le principe de la conversion, lorsqu'il s'agira de s'arracher au péché ; et le principe de l'ascension ininterrompue de l'âme qui

(1) II, pp. 321-324. — C'est toujours à l'édition Hurtaud que nous renvoyons.

s'est livrée à l'action de la grâce ; et le principe de la persévérance dans l'état d'union parfaite, sans péril de chute ou de retour en arrière, lorsque l'âme sera parvenue aux sublimes sommets de la sainteté.

Se connaître, c'est se savoir créature, et par conséquent confesser que de soi-même on n'est pas. Et dès lors cela implique l'acceptation d'une dépendance rigoureuse, foncière, totale vis-à-vis de Celui-là même qui est par essence, et par qui est tout ce qui a de l'être. — Mais c'est encore confesser le péché qui gît au plus intime de notre nature, et avec lequel nous nous sommes en quelque sorte identifiés, tant son nombre s'est multiplié, et si profondément l'infection qui en découle a pénétré en nous. Et une telle connaissance ne peut avoir pour fruits que le mépris de soi, et la haine toujours vivante, toujours ravivée par le retour continuel sur une telle considération, de ce qui en nous fut le principe du péché passé, et reste la source du péché toujours possible.

Connaître Dieu, c'est savoir qu'il est l'Être suprême, Celui qui seul compte, et dont les droits sont absolus, imprescriptibles. Vérité philosophique, dira-t-on. Sans doute ! mais dont la répercussion déborde les domaines de la froide spéculation théorique, pour régler notre agir. De fait, c'est fréquemment que cette affirmation revient dans le *Dialogue*. N'est-elle pas celle qui, le plus, différencie Dieu de sa créature ? Et n'est-elle pas impliquée dans toutes les définitions que le Père éternel donnera de lui-même ? « Je suis celui qui suis, et vous, vous n'êtes pas par vous-mêmes : vous n'êtes qu'autant que vous avez été faits par moi (1)... Seul, je suis celui qui suis (2)... Je suis celui qui suis et sans moi rien n'a été fait sinon le péché qui

(1) Tome I, p. 69.
(2) I, p. 184.

n'est pas (1) ». Mais cette plénitude d'être ne peut pas ne pas impliquer la surabondance, et comme le besoin de se communiquer à d'autres. Dieu n'est-il pas *tout* le bien ? « L'homme veut-il la beauté, je suis la beauté ; veut-il la bonté, je suis la bonté, car je suis bon souverainement ; je suis la sagesse, je suis doux, je suis juste, je suis miséricordieux. Je suis généreux et non pas avare : je suis celui qui donne à qui lui demande ; j'ouvre à celui qui frappe vraiment ; je réponds à qui m'appelle. Je ne suis pas ingrat ; je reconnais mes serviteurs et j'aime à récompenser ceux qui se dépensent pour moi, pour l'honneur et la gloire de mon nom. Je suis joyeux et je conserve en constante allégresse l'âme qui s'est revêtue de ma volonté. Je suis cette grande providence, qui jamais ne fait défaut à mes serviteurs qui espèrent en elle, soit pour leur âme, soit pour leur corps (2)... Je suis celui qui est, celui qui peut, celui qui veut, celui qui sait subvenir aux besoins de l'âme et pourvoir à son salut (3)... celui qui vous donne l'accroissement (4)... je suis celui qui pourvoit (5)... La miséricorde est ma marque distinctive (6)... Je suis Celui-là seul qui me comprends et m'apprécie ce que je vaux (7). »

Ainsi établie la transcendance divine, et mesurée en quelque sorte, ou mieux, perçue comme incommensurable, la distance qui sépare l'infini du créé, l'âme appliquée à la connaissance de soi-même et à la connaissance de Dieu ne peut que plus sainement juger et son propre néant et son indignité d'une part, et d'autre part la grandeur de Dieu et ce qu'il y a d'ineffable dans son amour pour la créature.

Car c'est un point sur lequel il nous faut insister : si la divine Sagesse donne la connaissance de soi et de Dieu

(1) II, p. 153. — Cf. encore, I, p. 143, 184, 354 ; II, p. 44, 167. — (2) II, p. 174. — (3) II, p. 180. — (4) I, p. 354. — (5) II, p. 44. — (6) II, p. 322. — (7) II, p. 320.

comme l'unique moyen, et de la conversion, et du progrès, et de la persévérance dans la perfection, elle précise bien que ces deux connaissances doivent aller toujours unies, l'une s'achevant tout naturellement en l'autre, de par ce fait que nous avons été créés, et recréés à l'image de Dieu. « Si tu veux parvenir à la connaissance parfaite, si tu veux me goûter (1) moi la Vérité éternelle, voici la voie : Ne sors jamais de la connaissance de toi-même et demeure abaissée dans la vallée de l'humilité. Tu me connais moi-même en toi, et de cette connaissance tu tireras tout le nécessaire (2). » C'est qu'en effet l'âme possède trois puissances : mémoire, intelligence et volonté, qui sont en elle l'image révélatrice de la Trinité. Le *Dialogue*, sur ce point ne fait que répéter la doctrine traditionnelle (3) ; mais il ne sera pas sans profit de souligner l'intime union de ces trois puissances dans leur propre exercice. La mémoire représente le Père, parce qu'elle conserve les souvenirs (4) ; mais aussi parce qu'elle est le principe initial de tout l'ébranlement intérieur, à tel point que l'intelligence ne saurait paisiblement contempler que ce dont la mémoire est pleine, et la volonté s'enflammer pour ce que l'œil de l'intelligence « avec la pupille de la sainte foi » considère. « La mémoire doit conserver mes bienfaits et le souvenir de ma Bonté en elle-même. L'intelligence doit fixer son regard sur l'amour ineffable que je vous ai montré dans mon Fils unique. C'est lui que j'ai proposé comme objet à l'œil de votre intelligence pour qu'il contemple en lui le foyer de ma charité. La volonté doit se réunir à la mémoire et à

(1) Connaître et goûter : il s'agit de la *Sagesse*, « Sapientia, quasi sapida scientia », dit S. Thomas.

(2) I, p. 12. — On remarquera que cet avis est donné dès le début tout à fait. Voir aussi I, pp. 25, 26, 27 ; 38 ; 51, 83, 108, 143, 148, 156, 198... 226, 247, etc.

(3) Voir S. Thom., I, 9.

(4) La mémoire « qui est comme le réservoir de l'âme ». II, p. 104.

l'intelligence pour m'aimer et me désirer, moi qui suis sa fin (1)... » Ainsi, l'amour dont nous aimons de retour procède en nous de la mémoire et de l'intelligence; notre connaissance est une connaissance spiratrice d'amour : c'est jusque dans ce qu'il y a de plus intime dans la vie divine, que nous sommes, par la grâce de la régénération surnaturelle, à l'image de la très Sainte Trinité.

« Tu me connais moi-même en toi... » Elle serait fausse, en effet, et dangereuse, — parce qu'incomplète, toute connaissance de nous-même qui ne s'élèverait pas jusqu'à Dieu. Bien mesurer notre néant et notre impuissance; prendre conscience de notre indignité et de nos crimes : tout cela ne pourrait amener que confusion et découragement, si auprès de l'impuissant nous n'apercevions la force divine, toute disposée à le secourir, et la Justice et la Sainteté du Médiateur se substituant à notre misère. « Cette connaissance d'elle-même [qu'acquiert l'âme] doit être accompagnée de la connaissance de moi-même pour qu'elle ne tombe pas dans le trouble et la confusion (2)... » Certes, il est très juste que le pécheur pleure sans interruption les fautes dont il s'est rendu coupable, et redise avec le Psalmiste : *peccatum meum contra me est semper*... « Si la connaissance d'elle-même et la pensée de ses péchés n'étaient pas accompagnées du souvenir du sang et de l'espérance de la miséricorde, elle serait envahie par le trouble. Cette confusion, où le démon l'aurait jetée sous prétexte de contrition et de regret du péché, l'entraînerait à la damnation éternelle ; car ne trouvant plus d'appui sur le bras de ma miséricorde, elle tomberait dans le désespoir. C'est là l'une des plus subtiles illusions par lesquelles le démon essaie de tromper mes serviteurs. Aussi faut-il, pour éviter ce piège du démon et pour me plaire, que toujours vous

(1) I, p. 185. — (2) I, p. 247.

dilatiez votre cœur et votre amour avec une humilité vraie, dans mon incommensurable miséricorde (1). »

Humilité vraie, — voilà pour la connaissance de nous-même ; son incommensurable miséricorde, — voilà pour la connaissance de Dieu en nous, puisqu'il n'est pas difficile de confesser qu'il est l'auteur de toutes choses, et que c'est par amour qu'il s'est plu à nous enrichir de ses dons. « C'est par la connaissance de toi-même que tu arrives à la connaissance de la vérité : non, il est vrai, par la connaissance isolée de toi-même, mais unie à la connaissance de moi-même en toi. Tu as ainsi trouvé l'humilité, la haine et le mépris de toi, et tu as découvert le feu de ma charité, par la connaissance de moi-même en toi. Par là tu en es venue à l'amour et dilection du prochain (2)... » Et s'il est vrai que toute la Loi se résume dans le double précepte de l'amour de Dieu par-dessus tout, et du prochain comme nous-même, ne faut-il pas dire que cette double connaissance de soi et de Dieu nous conduit à la perfection? C'est encore la divine Sagesse qui nous en donne l'assurance dans le *Dialogue* : « C'est par la connaissance et la haine de vous-même, et par la connaissance de ma Bonté, que vous parvenez à la perfection (3). »

Il en est peut-être qu'une telle formule surprendra. Ne donne-t-elle pas trop à la connaissance, lorsqu'elle va jusqu'à lui accorder pouvoir de nous amener à la perfection? Sans doute l'intelligence est-elle « la plus noble partie de l'âme(4) » ; mais n'est-ce pas verser dans l'intellectualisme exagéré des Anciens que de lui tout accorder dans le domaine de notre avancement surnaturel? — A y regarder de près, l'objection n'est que spécieuse. Et le Maître divin qui instruisait Catherine n'a pas omis de signaler que les trois puissances de l'âme devaient toujours rester étroite-

(1) I, p. 222. — (2) I, p. 297. — (3) I, p. 317. — (4) I, p. 174.

ment unies. Image encore de l'indissoluble Trinité. En sorte qu'il y a mutuelle et étroite dépendance des trois puissances, soit qu'elles soient occupées de Dieu, — ou qu'elles s'égarent sur les bagatelles du monde sensible : « Plus l'âme s'applique à recueillir sa puissance affective et à l'unir à moi par la lumière de l'intelligence, plus elle connaît. Qui connaît davantage aime davantage, et qui aime davantage goûte davantage (1). » Et ailleurs, à propos des parfaits : « Plus l'on connaît, plus on aime, et plus on aime plus on connaît. Amour et connaissance s'alimentent ainsi l'un l'autre réciproquement (2). » Mutuelle influence qui provoque l'ininterrompue croissance, car, « tant que vous êtes voyageurs en cette vie, c'est votre condition d'avancer (3). »

*
* *

Dans les lignes qui précèdent, il est une affirmation que nous devons reprendre. La double connaissance de nous-même et de Dieu nous est donnée, avons-nous dit, comme le principe de notre conversion, et de notre progrès, et de notre persévérance, — du moins pour les âmes qui y parviennent, dans l'état de perfection. Le *Dialogue* en effet traite longuement des trois états des commençants, des progressants et des parfaits, et ce point devra nous arrêter quelque temps.

Disons-le tout de suite : ce serait un tort de vouloir

(1) I, p. 226. Par contre : « la mémoire, dépendante du corps, est amoindrie par cette servitude ; l'intelligence, entravée par son poids, ne peut me contempler tel que je suis dans mon essence ; la volonté, comme enchaînée, ne peut s'unir à moi pour me goûter sans souffrance... » (I, p. 286-7). Voilà bien la loi de mort que S. Paul trouvait en lui et qui provoquait ses ardents soupirs après la dissolution de son corps.

(2) I, p. 295.

(3) I, p. 358.

dresser des cloisons étanches, et isoler les uns des autres ces différents états. L'enseignement est ici absolument formel, et la loi de continuité de la vie surnaturelle maintes fois formulée. Et si dans les pages du *Dialogue* on ne retrouve pas toute la précision portée plus tard par une sainte Thérèse ou un saint Jean de la Croix dans la description des états intérieurs, il n'est cependant pas difficile de comprendre que c'est jusqu'aux sublimités de l'union mystique parfaite (1) que Dieu y convie les âmes.

Le premier état, ou état imparfait, est celui de l'âme mercenaire. Mue par la crainte servile du châtiment, « l'âme voit la peine qui suit la faute, et elle se lève, elle recueille ensemble ses puissances : la mémoire, pour évoquer le souvenir de son péché; l'intelligence, pour contempler le châtiment qui lui est réservé : la volonté, pour détester et fuir le châtiment. Bien que ce soit là la première montée, la première réunion des puissances, il convient de l'accomplir à la lumière de l'intelligence, par le regard intérieur de la très sainte foi. Elle ne doit pas regarder seulement à la peine, mais aussi à la récompense de la vertu, et à l'amour que je lui porte, pour dépouiller la crainte servile, et accomplir cette ascension par amour, avec les pieds de l'affection (2)... » Celui-là même qui quitte le péché mortel doit déjà commencer à ne plus regarder que lui et à ne plus pleurer que sur lui-même. Et si déjà il sait se prendre à aimer, il « cesse d'être esclave pour devenir féal serviteur (3) ». Et le voilà désormais engagé dans la voie montante. Qu'il s'attende à des obstacles, dont les principaux seront le manque de prudence, le défaut de constance, ou le découragement par peur des souffrances qu'il entrevoit devoir fondre sur lui. Restes de

(1) Cf. Garrigou-Lagrange, *Perfection chrétienne et contemplation*, p. 200 [sous presse]. — (2) I, p. 196. — (3) I, p. 97.

l'amour-propre qui, dans la mesure où il domine, met en échec l'amour de Dieu. Il faut les vaincre, faute de quoi l'on resterait vaincu : « Je vous ai bien créés sans vous ; mais je ne vous sauverai pas sans vous (1). »

Le deuxième état, ou de ceux qui progressent, convient aux serviteurs de confiance, ceux qui agissent par amour et non plus par crainte. Parce qu'ils aiment, ils sont heureux : mais là est précisément l'obstacle. Dans leur service, ils cherchent leur propre utilité, leur satisfaction personnelle, le plaisir du service divin (2)... « Quand mon serviteur m'aime ainsi, imparfaitement, c'est beaucoup moins moi qu'il cherche que la consolation par laquelle il m'aime (3). » Et voilà l'imperfection qu'il faut vaincre, à moins de se voir interdire l'accès vers les régions plus hautes. Et l'Auteur du *Dialogue* ajoute cette remarque, dont on ne saurait, croyons-nous, exagérer l'importance : « Voilà l'illusion où tombe le commun des chrétiens dans la pratique de la vertu. Ils s'abusent eux-mêmes par la recherche de leurs propres satisfactions sensibles (4). » A n'en pas douter, telle est bien la raison d'arrêts subits, trop souvent définitifs, et trop souvent aussi, hélas ! suivis de bien attristants reculs, chez tant d'âmes dont la générosité et la ferveur faisaient mieux attendre. Elles ont négligé de s'appliquer « avec amour à ne vouloir que Moi seul qui suis le Donateur, au lieu de s'attacher au don (5). »

Mais Celui « qui pourvoit (6) » veille sur son serviteur, et pour le dépouiller de cet amour-propre spirituel qui l'aveugle à la manière d'un bandeau (7), il le fait passer par les longues séries des purifications passives. L'âme est torturée de sécheresses, d'aridités, de tentations... c'est

(1) I, p. 78 ; II, p. 45, 257, etc. — (2) I, p. 198. — (3) I, p. 229. — (4) I, p. 231. — (5) I, p. 242. — (6) II, p. 44. — (7) I, p. 199.

Dieu qui fait tout, pour « amener (l'homme) à courir droit à moi qui suis sa fin (1) » ; et sous cette action providentielle, la créature doit se montrer forte, patiente, persévérante, — patiente surtout, ne s'étonnant de rien, se confiant éperdûment à son Dieu, et s'en remettant de tout à Lui. « Mes serviteurs doivent sortir de ces sentiments pour devenir de vrais fils et me servir sans intérêt personnel. Je récompense tout labeur, je rends à chacun selon son état et selon ses œuvres. Aussi, s'ils ne délaissent pas l'exercice de l'oraison et des autres bonnes œuvres, et s'ils vont toujours avec persévérance en progressant dans la vertu, ils arriveront à cet amour des fils (2). Et parce que tout ceci demande et des efforts et du temps, le Dieu des miséricordes se plaît à entrer dans les détails. « Tout d'abord, dit-il, l'âme était imparfaite, dominée qu'elle était par la crainte servile. Mais avec de l'exercice et de la persévérance, elle arrive à l'amour de jouissance et d'intérêt propre, en trouvant en moi sa joie et son utilité. Telle est la voie que suit celui qui désire parvenir à l'amour parfait... [or] c'est l'ami qui devient fils. Comment s'opère donc cette transformation ?

« Voici. Toute perfection et toute vertu procède de la charité, — et la charité se nourrit de l'humilité ; l'humilité à son tour dérive de la connaissance et de la sainte haine de soi-même, ou de sa propre sensualité. Une fois parvenu là, il faut persévérer et continuer à demeurer dans la cellule de la connaissance de soi-même. C'est là que l'âme connaîtra ma miséricorde, par le sang de mon Fils unique. Qu'elle attire sur elle par son amour ma divine charité ; qu'elle s'exerce à extirper toute volonté perverse, soit spirituelle soit temporelle ; qu'elle se cache dans sa maison pour y pleurer... Dégagée de la crainte du châti-

(1) II, p. 173. — (2) I, p. 201.

ment et élevée « à la considération de ma miséricorde », elle « trouve satisfaction et avantage. Mais elle est, dis-je, toujours imparfaite, et, pour l'amener à la perfection... après ces deux états (1), je me retire d'elle, non par la grâce, mais par le sentiment. C'est ce que vous enseigna ma vérité quand elle dit à ses disciples : « Je m'en irai et « je retournerai vers vous ».

« ... C'est ainsi que j'en agis moi-même. Pour faire sortir l'âme de son imperfection, je me retire d'elle en la privant de la consolation qu'elle ressentait auparavant... Ce n'est pas ma grâce que je lui enlève, mais la jouissance qu'elle en éprouvait. Si je le fais, c'est pour l'exercer à me chercher moi-même en toute vérité, pour l'éprouver à la lumière de la foi, et lui apprendre la prudence (2)... » N'est-ce pas, en effet, manquer de prudence et de sagesse que de plus regarder au don qu'au donateur? « Toute ma conduite envers elle est pour lui faire sentir que si je me retire d'elle, elle ne doit pas cependant regarder en arrière, mais persévérer avec humilité dans ses exercices, et demeurer enfermée dans la connaissance d'elle-même et de moi, pour attendre avec une foi vive l'avènement du Saint-Esprit, c'est-à-dire de moi-même qui suis le foyer

(1) Ceci ne veut pas dire *après qu'elle est sortie du second état*, — mais au contraire *tandis qu'elle est déjà depuis quelque temps dans ce deuxième état*. Voir le contexte.

(2) Ailleurs Dieu dit encore : « Si en se voyant au milieu de ces luttes, [l'âme] prend bien conscience que ces assauts lui déplaisent, et qu'en même temps il ne dépend pas d'elle de s'en délivrer tout en refusant d'y consentir, elle peut alors connaître qu'elle n'est rien. Car si elle était quelque chose elle se mettrait à l'abri de ces tentations qu'elle voudrait ne pas subir. Ainsi, par ce moyen, elle s'humilie dans la vraie connaissance d'elle-même, et à la lumière de la très sainte foi, elle accourt à moi le Dieu éternel dont la Bonté garde sa volonté droite et sainte, pour l'empêcher, au temps des multiples assauts, de céder à l'ennemi en consentant aux tentations dont elle se sent assiégée » (I, p. 317). Que de fois Catherine devait-elle dans sa vie expérimenter cela !

même de la charité. Elle m'attend, non dans l'oisiveté, mais en prière continuelle et dans... les veilles de l'intelligence. Car l'intelligence doit avoir l'œil ouvert et, à la lumière de la foi, veiller pour arracher du cœur, par la haine, les vaines pensées » — c'est dire que les purifications passives ne doivent pas supprimer l'effort personnel — « veiller dans le sentiment de ma charité pour reconnaître que je ne veux rien autre que sa sanctification... Pendant que l'intelligence se tient ainsi éveillée dans la connaissance d'elle-même et de moi, l'âme... s'adonnera continuellement à l'oraison (1) ». Les aridités ne devront ni la détourner ni la décourager : « Tous les exercices, toutes les prières vocales ou mentales sont ordonnées par moi pour conduire l'âme à la charité parfaite envers moi et envers le prochain, et pour la conserver dans cette charité (2). »

Au serviteur fidèle, « je retire le sentiment de ma présence, pour qu'il s'enferme dans la maison de la connaissance de soi-même, où il acquerra toute perfection (3). Puis je reviens à lui par une lumière plus abondante, par une intelligence si approfondie de ma vérité qu'il estime désormais comme une grâce de pouvoir tuer pour moi sa volonté propre (4) ... » Pourquoi? c'est que dans cette lumière plus forte, il a vu davantage qu'il était celui qui n'est pas, — et que celui qui n'est pas doit s'effacer devant Celui qui est. Heureuse en vérité l'âme qui sait se prêter avec une inaltérable patience à ce « jeu de l'amour des départs et des retours (5) » !

(1) I, pp. 208-213. — (2) I, p. 236.

(3) « En se voyant en effet privée de la consolation, elle en éprouve une peine qui l'afflige, elle se sent faible, incertaine, prête au découragement, et cette expérience lui fait découvrir la racine de l'amour-propre spirituel qui est en elle... » I, p. 212.

(4) I, p. 216.

(5) « Je l'appelle jeu de l'amour parce que c'est par amour que je

Nous avons vu, hélas! la plainte de la divine Sagesse signaler l'illusion commune au plus grand nombre. Rares sont ceux qui se laissent, comme un vase d'argile, façonner et reformer par la toute-puissante Bonté, sans opposer de résistance (1)! Mais du moins en ceux-là voit-on grandir le désir d'atteindre enfin à l'amour épuré et libre (2). Déjà, par la persévérance dans une prière humble, continue, pleine de foi, l'âme a acquis toutes les vertus (3). Qu'elle triomphe des subtiles tentations ou de désespoir à cause de ses péchés, ou de présomption sous prétexte de sainteté, et elle parviendra bientôt au troisième degré, qui est l'état très parfait.

Mais, de plus en plus, il importe qu'elle sache qu'elle n'est rien et que Dieu est tout. « Elle ne doit pas ignorer... que je suis en elle, que moi seul suis le souverain Bien, que c'est moi qui garde sa volonté dans le bien au temps de la lutte, et l'empêche de courir en arrière à la recherche de son plaisir... Je désire l'amener à s'humilier et à reconnaître ma charité envers elle, dans cette bonne volonté que je lui conserve au milieu des tentations... Voilà pourquoi je me retire de mes serviteurs. S'ils se gouvernent d'après les règles de la prudence... je reviens à eux avec plus de douceur, avec plus de force, avec plus de lumière, avec une charité plus ardente (4)...

« L'âme qui en vérité est entrée dans la demeure de la connaissance d'elle-même pour s'y adonner à l'oraison parfaite, quitte l'amour imparfait et la prière imparfaite... et me reçoit par sentiment d'amour... C'est ainsi qu'elle arrive au troisième degré, c'est-à-dire à l'amour de l'ami,

m'en vais et c'est par amour que je reviens. Non pas Moi en vérité : je suis le Dieu immuable... C'est le sentiment de ma présence, que ma charité procure à l'âme, qui disparaît pour revenir encore. » I, p. 272.

(1) I, p. 284. — (2) I, p. 217. — (3) I, p. 219. — (4) I, p. 240.

à l'amour filial... Entre elle et moi désormais les rapports sont ceux d'amis très chers... Quand elle reçoit mes faveurs et mes grâces, elle n'a pas d'yeux que pour le don, elle regarde aussi par l'œil de l'intelligence, au sentiment de ma charité, à moi le donateur (1) ». Plus que jamais, vigilance continuelle « dans le réduit de la connaissance d'elle-même » ; l'âme est tout entière dans l'attente des ordres de la Providence (2).

Parvenue au troisième degré, « l'âme s'engraisse de vraies et solides vertus. Elle se développe tellement, par l'abondance de cette nourriture, qu'elle fait éclater le vêtement de la sensualité propre qui la recouvre... aussi la volonté sensitive est-elle morte désormais. L'appétit sensuel ne peut vivre parce que la volonté de l'âme ainsi ordonnée vit en moi, revêtue de ma volonté éternelle. L'âme, ainsi arrivée au troisième degré, perd toute volonté propre en goûtant la douceur de ma charité, et trouve par là même la paix et le repos... une paix si parfaite que rien ne peut la troubler (3) ». Et le signe le plus clair que l'on a quitté l'amour imparfait et qu'on est parvenu à l'amour parfait, c'est la vertu de patience (4).

A ce troisième état, est joint le quatrième, plus parfait encore. Ce qui le caractérise, c'est que « l'âme a fait tant de progrès que non seulement elle supporte avec patience, mais qu'elle appelle avec allégresse les persécutions (5) ». « Un désir ardent la presse, elle ne souhaite rien tant que d'endurer peines et tourments pour la gloire et l'honneur

(1) I, p. 244-245. — (2) I, p. 248. — (3) I, p. 259. — (4) I, p. 263 ; cf. p. 341. « Moelle de la charité », c'est la patience « qui révèle au dehors la présence de la charité... qui révèle... que toutes les vertus sont parfaites et vivantes ». La patience avec ses deux sœurs, force et persévérance, constitue un groupe inséparable sur lequel l'auteur du *Dialogue* revient à maintes reprises. Voir, p. ex., II, p. 45. — (5) I, p. 343.

de mon nom (1). » Quatrième état qui est le fruit et le plein épanouissement du troisième. Désormais, l'âme court à la table de la très sainte Croix. « Pour ces fils bien-aimés, la peine est un plaisir. Leur vraie peine, ce sont les joies, les consolations, les satisfactions que le monde parfois veut leur donner... Ils vont... jusqu'à mépriser, par humilité et par haine d'eux-mêmes, la consolation spirituelle qu'ils reçoivent de moi, Père éternel... A ceux-là, je fais la grâce de sentir que je ne suis jamais séparé d'eux... Sans interruption je me repose en eux et par ma grâce et par l'expérience que je leur donne de ma présence (2). » Parvenues au quatrième degré, les âmes « plongées dans le brasier de ma charité, sans que rien ne demeure d'elles en dehors de Moi, n'ayant plus aucune volonté propre, mais tout entières embrasées en Moi », sont comme un « tison embrasé au sein de la fournaise, et que nul ne peut toucher pour l'en retirer, parce qu'il est devenu feu (3) ».

Ce dernier état, « acquis au prix de tant de fatigues, de sueurs et de larmes (4) », est, en tant qu'état, le dernier de tous. L'âme cependant doit progresser encore. « Arrivée à ce point, l'âme, en vérité, ne change pas d'état, c'est dans le même état qu'elle voit s'accroître son trésor de grâce par des dons nouveaux et variés, par d'admirables extases qui lui procurent... une connaissance de la Vérité qui semble convenir aux immortels plus qu'aux mortels... O combien est douce cette alliance pour l'âme qui en jouit, car en en jouissant elle voit tous mes secrets! (5) » L'âme favorisée à ce point « n'en doit pas moins mettre toute son espérance dans le sentiment de ma charité, qui dompte l'appétit des consolations spirituelles, et se regarder

(1) I, p. 266. — (2) I, p. 268. — (3) I, p. 271. — (4) I, p. 348. — (5) I, p. 312. Tous les secrets; mais non l'Essence divine. Cf. infra.

comme indigne de la paix et du repos de l'esprit, pour mieux croître dans les vertus intérieures (1)... » Plus que jamais elle doit connaître et le tout qu'est Dieu et le rien qu'est la créature, et comme Catherine elle-même se consumer du désir de progresser dans cette double connaissance : « Quand comprendrai-je ce qu'est ce Dieu que j'ai offensé, et ce que je suis, moi qui l'offense! (2) » Désir qui la maintiendra à l'abri de toute chute : c'est que, si haut que l'on soit parvenu, il y a toujours lieu de redouter ces retours soudains de la nature. « Un souffle subtil de vaine gloire précipiterait (l'âme) de cette hauteur dans la bassesse de sa première abjection (3). »

A ce quatrième degré, l'union est-elle complète et ininterrompue? Ce n'est pas le ciel encore, bien que l'âme en ait déjà l'avant-goût. En un sens, ici encore, il y a des départs et des retours de Dieu, — mais d'une toute autre manière que dans les états précédents. « Je les quitte... d'une autre manière, parce que l'âme, tant qu'elle est liée au corps, ne pourrait recevoir de façon continue l'union que je contracte avec l'âme en me faisant voir à elle. C'est pour ménager ses forces que je me retire. Je ne lui ôte ni ma grâce ni le sentiment de ma présence; j'interromps seulement l'union entre elle et moi (4). » Quand se produit l'union, « bien que mortelle encore, elle jouit du bonheur des immortels... Aussi maintes fois le corps est-il soulevé de terre... comme si le corps avait perdu de son poids pour devenir léger. Cependant il n'a rien perdu de sa pesanteur ; mais comme l'union avec moi est plus parfaite que l'union entre le corps et l'âme, la force de l'esprit fixé en moi soulève de terre le poids du corps... » On comprend dès lors que l'extase ne puisse se prolonger indéfiniment, et que, sous le poids des faveurs dont elle bénéfi-

(1) I, p. 312. — (2) I, p. 223. — (3) I, p. 310. — (4) I, p. 273.

cie, l'âme défaille et réclame parfois que Dieu mette un terme au prodige. « Qu'en cet état d'union à moi l'âme ne quitte pas le corps, c'est un plus grand miracle, sachez-le bien, que de voir plusieurs corps morts ressusciter (1). » Il n'y a point séparation totale, mais « parfois (l'âme) en arrive à une union si étroite avec Moi, qu'elle sait à grand' peine si elle est dans son corps ou si elle l'a quitté (2) ». On dirait de merveilleuses préparations qui disposent suavement à la dissolution prochaine... « A qui me demanderait ce qu'est cette âme, je répondrais : un autre Moi-même, par union d'amour... La volonté elle-même n'est plus vraiment intermédiaire dans cette union entre l'âme et moi, puisqu'elle est devenue une même chose avec moi... Avec une vraie persévérance elle passe de cette union, encore imparfaite comme union quoique parfaite comme grâce, à l'union durable et éternelle (3). »

(1) I, p. 274. Les puissances de l'âme, absorbées en Dieu par l'amour, n'ont plus conscience du corps. Toute sensation est suspendue. « L'œil en voyant ne voit pas... la langue en parlant ne parle pas, sinon comme il arrive parfois, sous la pression du cœur, quand je permets à la langue d'exprimer le trop-plein de l'âme, pour la gloire et l'honneur de mon nom... » (I, 274-75). Tel est précisément le cas de Catherine dictant le Dialogue. — « Tous les membres sont liés et retenus dans le lien de l'amour. Ce lien les soumet tellement à la raison et les tient si unis au sentiment de l'âme que d'une seule voix et contrairement à leur propre nature, ils crient vers moi... pour demander que le corps soit séparé de l'âme et l'âme du corps » (*ibid.*). Ce dernier point est particulièrement intéressant, faisant bien voir la surnaturalisation totale.

(2) I, p. 295.

(3) I, p. 346-348. Cf. aussi, II, p. 115, la description de la mort du juste : « Éclairé par la lumière de la sainte foi, l'œil de son intelligence est tout occupé de Moi, son Dieu infini et éternel, dont elle attend la possession de ma grâce et non de ses mérites, par la vertu de Jésus-Christ mon Fils. Vers ce bien, son espérance tend les bras ; de ses mains l'amour l'étreint, elle commence aussi à le posséder avant de l'avoir... Soudain, en un instant, toute baignée de ce Sang, elle passe par la porte de mon Verbe pour arriver à moi l'océan de Paix... » Il n'y a pas de transition violente, mais le simple épanouis-

L'on devine ce que sont les communications dont jouit l'âme dans l'extase. Elles varient à l'infini, selon le bon plaisir, et la richesse aussi, du Donateur, — mais sans aller jamais jusqu'à la contemplation de l'Essence divine. Le *Dialogue* est formel sur ce point : « Étant moi-même invisible, je ne puis être vu de vous qui êtes visibles, tant que vous ne serez pas séparés de vos corps. Alors vous me verrez, moi votre Dieu, face à face, et le Verbe mon Fils unique, intellectuellement (1)... » Au cours de l'extase, mes privilégiés « ne me goûtent pas dans mon Essence, mais seulement dans l'effet de ma charité... Toute vision que l'âme reçoit, pendant qu'elle est dans un corps mortel, n'en est pas moins que ténèbres, comparée à la vision dont jouit l'âme séparée du corps (2) ». Mais quelles qu'elles soient, « ces lumières particulières sont des grâces que je lui accorde pour qu'elle grandisse toujours. Car en cette vie l'âme n'est jamais si parfaite qu'elle ne puisse encore s'élever à une plus grande perfection d'amour (3) ». Seule la Personne du Verbe incarné, parce que divine, ne pouvait croître en perfection. Nous sommes, — nous les membres du Christ, « toujours susceptibles d'une perfection plus grande (4) ».

Le *Dialogue* est donc bien formel sur cette loi de continuité des états de perfection, et sur l'obligation, pour toute âme, d'en franchir les étapes (5). « Il est bien vrai que

sement du *Semen Divinitatis* déposé en nous au Baptême. Voilà jusqu'où conduit la grâce, quand elle n'est point contrariée. Le Purgatoire n'est pas pour ces parfaits.

(1) I, p. 206-207. — (2) I, p. 276. — (3) I, p. 313. — (4) I, p. 313. — (5) Voir en particulier l'enseignement du Dialogue à propos de la pratique des conseils évangéliques : « L'âme qui s'est soumise avec amour au joug de l'obéissance aux préceptes, en suivant la doctrine de ma Vérité de la manière que je l'ai expliquée par l'exercice des vertus et par la pratique de la loi, parviendra à l'obéissance particulière, guidée par la même lumière qui l'a conduite à la première... » (II, p. 268). Il s'agit d'un épanouissement normal.

cette crainte est ordinairement le premier pas que tout pécheur fait vers moi, parce que l'âme commence par être imparfaite avant d'être parfaite, mais elle doit sortir de cette imperfection pour atteindre à la perfection, ou pendant le cours de sa vie... ou à l'heure de la mort (1)... Il serait impossible à l'âme de demeurer continuellement dans le même état. L'âme ne peut rester immobile dans la vertu : il faut qu'elle avance ou qu'elle recule (2)... En cette vie nul n'est si parfait qu'il ne puisse le devenir davantage (3). » Et il en faut bien peu pour redescendre : « le moindre vent contraire prend [les tièdes] comme une voile, et les ramène en arrière (4) ».

*
* *

On comprendra que nous nous soyons étendus longuement sur cette question de l'ascension de l'âme. N'est-ce pas la partie du *Dialogue* qui nous intéresse le plus? Et par les nombreux renvois que dans ses réponses aux autres demandes de Catherine, la divine Sagesse fait aux longs développements qu'elle avait donnés sur ce point, n'apparaît-il pas que c'est cela surtout que Dieu nous vient apprendre? Nul ne s'en étonnera, s'il garde devant les yeux l'affirmation divine, que tout est réglé par la providence dans le but d'amener l'homme « à courir droit à Moi qui suis sa fin (5) ».

Il ne nous est plus possible, désormais, que de signaler à très grands traits les autres caractéristiques du Dialogue. C'est d'abord l'insistance à présenter le Verbe fait chair comme l'unique et indispensable médiateur. Il est le pont, dressé entre terre et ciel, et par lequel il faut passer pour

(1) I, p. 200-201. — (2) I, p. 234 ; cf. p. 358. — (3) II, p. 202. — (4) I, p. 196-197. — (5) II, p. 173.

parvenir au vrai port. Il est la porte aussi, qui introduit dans la cité de la bienheureuse paix, où ne parviendra jamais quiconque ne passe pas par Lui, et ne franchit pas les trois degrés figurés sur sa chair, et qui représentent à la fois, et les trois puissances de l'âme (1), et les trois états que nous avons plus haut analysés (2). C'est le Fils qui est le vrai modèle, et non pas le Père, parce que chez le Père la souffrance ne se peut trouver. Au contraire le Verbe fait chair nous a donné l'exemple et de la patience sous l'épreuve qui le torturait, et de l'obéissance qui devait rouvrir la porte du ciel fermée depuis le péché d'Adam (3). « Votre asile doit être le Christ crucifié, mon Fils unique. C'est dans la plaie de son côté que vous devez vous réfugier. Demeurez-y : vous y goûterez par sentiment d'amour, en cette nature humaine, ma Nature divine. Dans ce cœur ouvert vous trouverez la charité envers moi et envers le prochain (4) ».

C'est encore l'insistance à marquer que notre charité pour le prochain doit être effective, et se traduire par des œuvres sincères et désintéressées. Ne pouvant rendre rien au Dieu qui nous a tout donné, ni rien donner à qui est la souveraine richesse, c'est au prochain que nous devons faire et accorder ce que nous aimerions offrir à notre Dieu. Et dans le plan divin, ce fut à cette fin que le prochain fut créé : il est le « moyen » par lequel nous prouverons à Dieu amour et reconnaissance (5). C'est par l'intermédiaire de ce prochain que toute vertu s'exerce et progresse (6). Il peut se faire assurément que les apparences nous insinuent le contraire ; mais les apparences sont trompeuses. La vérité est tout autre : « Si grande est la bonté de Dieu qu'il n'a rien mis en cette vie qui soit, en quelque état que l'on se trouve, un obstacle au salut (7). »

(1) I, p. 179. — (2) I, p. 190. — (3) II, p. 252. — (4) II, p. 69. — (5) I, p. 310-311 ; II, p. 101. — (6) I, p. 83, etc. — (7) I, p. 172.

Et pour ce prochain, l'âme doit éprouver ce zèle débordant que l'on retrouve en Dieu pour nos âmes, et qui arrachait à Catherine de si audacieuses expressions, mais qui traduisent si bien ce qu'il y a d'ineffable dans la dilection dont Dieu nous poursuit (1) : « Prends tes sueurs, dit le Père éternel à la Sainte, prends tes larmes, puise-les à la source de ma divine charité, et avec elles, en union à mes autres serviteurs lave la face de mon épouse. Je te promets que ce remède lui rendra sa beauté (2). » S'étonnerait-on après cela, que la flamme de l'apostolat ait consumé au point que l'on sait, la confidente de Dieu?

Signalons enfin, — nous devons nous borner, — avec quelle constance l'âme doit vivre dans la lumière de la foi. Par la foi, chantera Catherine, dans un épanchement qui dit sa sérénité et sa certitude, par la foi, « je vois que mon âme a la vie... Par la lumière de la foi, je possède la Sagesse du Verbe votre Fils. Par la lumière de la foi, je suis forte, constante, et persévérante. Par la lumière de la foi, j'espère et je ne me laisse pas défaillir en route. Cette lumière m'indique le chemin, et sans cette lumière, je marcherais dans les ténèbres... Cette lumière est vraiment un océan, car elle plonge l'âme en vous, l'océan de paix, ô Trinité éternelle! L'eau de cette mer n'est pas trouble; l'âme n'y a pas peur, car elle connaît la vérité. Elle est transparente et laisse voir les choses qu'elle recèle en ses profondeurs. Aussi là où abonde la resplendissante

(1) « Poussé par ma bonté infinie, et ne pouvant me faire à l'idée que l'homme que j'aimais tant, ne faisait pas retour à moi, sa fin dernière... », dit le Père (II, p. 252). Et Catherine répond : « Fou d'amour ! (I, p. 103) O feu, ô abîme de charité... ô fou d'amour ! avez-vous donc besoin de votre créature? (II, p. 247)... Je confesse et je ne nie pas, que vous m'avez aimée avant que je ne fusse, et que vous m'aimez ineffablement, comme si vous étiez fou de votre créature... » (II, p. 327).

(2) I, p. 63.

lumière de la foi, l'âme a, pour ainsi dire, l'évidence de ce qu'elle croit. Elle est un miroir, — c'est vous, Trinité éternelle, qui me l'avez appris, — et en regardant dans ce miroir tenu par la main de l'amour, je m'y contemple moi-même en vous, moi votre créature, et vous-même en moi, par l'union que votre Divinité a contractée avec notre humanité. Dans cette lumière, je vous connais, et vous êtes présent à mon esprit, vous le Bien Suprême et infini (1)... ». Et aussi longtemps qu'il en sera ainsi, l'âme pourra-t-elle être victime de l'illusion? Elle sait que « la perfection ne consiste pas dans les macérations, dans les mortifications corporelles, mais dans la destruction de la volonté propre, de la volonté perverse (2) ». Elle sait encore que faveurs, consolations spirituelles, douceur des larmes... l'âme « ne le doit souhaiter qu'avec une volonté en accord avec la mienne, soumise au Oui et au Non, suivant qu'il plaît à ma divine Bonté... C'est Moi le médecin, vous êtes les malades : c'est à moi de vous distribuer à chacun suivant vos besoins, ce qui est nécessaire à votre salut, et à l'accroissement de la perfection de vos âmes (3) ». Elle comprend encore que « l'unique moyen pour mes serviteurs de vouloir échapper à toute illusion, c'est de tout recevoir pour l'amour de moi qui suis leur fin, en prenant leur appui sur ma douce volonté (4) ».

Ainsi doucement appuyée sur Celui qui est, qui sait, qui peut, qui veut, qui pourvoit, qui ouvre et qui donne, celle qui n'est rien découvre de plus en plus la resplendissante et consolante vérité, à savoir que Dieu nous créa pour que nous possédions la vie éternelle (5), — et que rien, si ce n'est notre volonté mauvaise, ne peut mettre un obstacle à la volonté divine.

(1) II, p. 329. — (2) I, p. 380. — (3) I, p. 320-321. — (4) I, p. 235. — (5) II, p. 324.

*
* *

Arrêtons là ces simples notes, — mais non sans dire le ravissement toujours plus grand que nous donne chaque nouvelle lecture du *Dialogue*. « O Bien suprême et éternel, qui vous a donc porté, vous le Dieu infini, à m'éclairer de la lumière de votre vérité, moi votre petite créature? Nul autre que vous-même, ô Feu d'amour!... Est-ce moi, pauvre misérable, qui pourrai reconnaître ces grâces et cette ardente charité que vous me témoignez...? Non certes : Vous seul, très doux et tendre Père, serez reconnaissant pour moi... : car moi, je suis celui qui ne suis pas... Je vois que vous êtes le Dieu infini et éternel et que nous, nous sommes ceux qui ne sont pas. C'est parce que vous êtes infini, et nous finis, que vous donnez à votre créature raisonnable plus qu'elle ne peut et sait désirer. La mesure de son désir n'égale jamais la mesure, suivant laquelle vous savez, pouvez et voulez exaucer l'âme et la rassasier de ce qu'elle ne vous a pas demandé (1)... Je ne connaissais pas votre vérité, voilà pourquoi je ne l'ai pas aimée! Et pourquoi vous ai-je ignoré? Parce que je ne vous voyais pas à la glorieuse lumière de la très sainte foi, parce que la nuée de l'amour-propre obscurcissait l'œil de mon esprit... Répondez vous-même, Seigneur, à tant de bienfaits. C'est vous qui avez donné, remerciez vous-même... Revêtez-moi, vérité éternelle, revêtez-moi de vous-même, pour que je passe cette vie mortelle dans la véritable obéissance et dans la lumière de la foi très sainte, dont vous avez à nouveau enivré mon âme. *Deo gratias, Amen!* (2) »

Fr. M.-R. Cathala, O. P.

(2) II, p. 137-140, *passim*. — (3) II, pp. 330-331.

Sainte Catherine dans ses Lettres

Les lettres de sainte Catherine ont été traduites en français au XIX[e] siècle par le tertiaire dominicain E. Cartier ; elles sont réunies, au nombre de 373, en 4 volumes, édition Poussielgue. Le premier volume contient les lettres adressées au Pape, aux cardinaux, aux souverains et chefs d'États : nous n'avons pas à nous en occuper ici, puisqu'elles ont rapport à la vie publique de la Sainte. Il reste, dans les trois autres volumes, trois cents lettres environ écrites à des particuliers : ecclésiastiques, religieux et religieuses, séculiers des deux sexes. Ce sont elles qui font l'objet de cet article.

I. — *Le mode de rédaction des lettres.*

Sainte Catherine dictait ses lettres à l'un de ses secrétaires, quelquefois à plusieurs en même temps, très vite, sans jamais chercher ses mots, comme l'esprit rempli de pensées et de sentiments qui débordaient en une effusion rapide. Nous empruntons à Joergensen (*Sainte Cath. de S.*, p. 511) le tableau d'une journée de correspondance de la Sainte, d'après la déposition de François di Vanni Malavolti, un des disciples et secrétaires de Catherine, au procès de Venise. Ce jour-là, outre Malavolti, étaient présents Etienne Maconi et Neri di Sandoccio. « L'un de nous « écrivait une lettre qui devait être remise au défunt pape

« Grégoire XI, le second écrivait une autre lettre à Messer « Barnabo, en ce temps-là seigneur de Milan, le troisième « écrivait à un noble seigneur dont je ne me rappelle plus « le nom en ce moment.

« Elle dictait, soit à l'un, soit à l'autre, tantôt cachant « son visage entre ses mains, tantôt fixant le ciel les bras en « croix, tantôt entrant en extase sans cependant cesser de « dicter. Il advint alors qu'elle prononça quelques phrases, « adressées à un seul d'entre nous, et que nous écrivîmes « tous trois, chacun croyant à part soi qu'elles lui étaient « destinées. Toutefois lorsque nous nous en aperçûmes, il « nous sembla avoir commis une faute, si bien que nous « nous demandâmes auquel d'entre nous s'adressaient les « paroles en question. Mais elle répondit amicalement : Ne « vous affligez pas, mes très chers fils, car ceci s'est pro- « duit par l'inspiration de l'Esprit-Saint. Quand ces lettres « seront terminées, nous verrons si les dites phrases s'en- « chaînent avec le reste, et nous aviserons. — Comme il a « déjà été dit, ces missives étaient adressées à différentes « personnes et traitaient de sujets divers. Or, il est singu- « lier de le dire, lorsque nous relûmes les paroles mention- « nées plus haut, que chacun de nous avait notées, celles- « ci s'adaptaient si parfaitement à l'ensemble que sans elles « aucune des lettres n'eût été complète, ce qui témoigne « clairement de l'action du Saint-Esprit dans l'âme de cette « vierge. »

L'historien fait remarquer ici que ce fait donne une explication naturelle des répétitions très nombreuses qui frappent le lecteur des lettres de Catherine : outre qu'elle dictait d'abondance, il était fatal qu'elle fût à certains jours sous l'empire d'une pensée dominante dont la trace devait se retrouver en toutes ses lettres de même date, malgré la diversité des correspondants et des sujets traités pour chacun. Il y a toutefois d'autres causes à ce qui nous fait l'ef-

fet de redites : des lettres ne sont pas écrites pour être lues par plusieurs, mais seulement par leur destinataire, et Catherine n'avait en vue que son correspondant, les questions qu'il lui avait posées, les besoins de son âme, et ne se souciait de rien d'autre; nécessairement les mêmes circonstances, celles de l'époque, les mêmes épreuves, les mêmes désordres, provoquaient des conseils semblables. Malgré tout, les lettres offrent au lecteur une magnifique variété dans la similitude de leurs exhortations, et d'innombrables nuances dans leur accent. Car l'âme de la Sainte, toute à Dieu, toute docile à l'Esprit-Saint, ne ressentait et n'exprimait rien de banal : l'absence même d'aucune recherche personnelle laissait toute latitude à ce que Malavolti appelle si justement « l'action du Saint-Esprit dans l'âme de cette « vierge » : on ne peut lire les lettres sans remarquer cette action, et il semble, à suivre les mouvements de cette âme de feu, que l'on puisse se représenter à quels passages la Sainte marchait dans la pièce, ou cachait son visage entre ses mains, ou fixait le ciel les bras en croix, ou entrait en extase sans cependant cesser de dicter.

Nous avons nommé trois des principaux disciples de Catherine; en y ajoutant Barduccio Canigiani, qu'elle connut dans les dernières années de sa vie, nous aurons l'énumération de ceux qui furent, non pas les seuls certes, mais les très habituels secrétaires de la Sainte. Etienne Maconi devait se faire Chartreux; François Malavolti d'abord Olivétain, puis Bénédictin à Sassoferrato; Neri di Landoccio ermite. Quant à Barduccio, délicat de santé, il ne survécut que deux ans à Catherine.

II. — *La forme extérieure des lettres.*

Nous entendons par « forme extérieure » certaines phrases qui se trouvent dans *toutes* les lettres de la Sainte, et

en sont comme la signature caractéristique. Le début est régulièrement celui-ci : « Au nom de Jésus crucifié et de « la douce Marie. » C'est comme un titre que Catherine met à son épître, pour marquer son intention toute religieuse, celle de parler de Dieu et des intérêts de Dieu.

Suit l'interpellation, toujours pleine de charité et d'onction, à son correspondant. Au Pape : « Très saint et Révé- « rend Père dans le Christ, le doux Jésus » ; — ou encore : « Très révérend et très aimé Père dans le Christ Jésus ». — A Raymond de Capoue, son confesseur : « Mon très cher « et bien-aimé Père et fils en Jésus-Christ que m'a donné « la douce Vierge Marie ». — A ses disciples : « Très cher « et doux fils dans le Christ, le doux Jésus », etc...

Après quoi, Catherine se nomme : « Moi, Catherine, la « servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ », ce qui est la formule régulière.

Enfin est annoncé le but de la lettre : « Je vous écris « dans son précieux sang (de J.-C.) avec le désir de vous « voir..... » Suit l'expression du désir : tout baigné et revêtu du sang du Fils de Dieu ; — ou : unis et transformés dans cette douce et éternelle vérité qui éloigne toute erreur et tout mensonge ; — ou : posséder la vraie lumière — employer la lumière que Dieu t'a donnée — louer et bénir Dieu en toute circonstance — affermie dans la vraie et parfaite patience, etc...

Et la lettre se déroule, simple, mais pleine et instructive, en conformité avec le sujet annoncé, et procédant avec un ordre et une clarté que rien ne vient troubler, car les plus vifs élans ni les images, nombreuses et frappantes, ne font dévier la Sainte de la ligne qu'elle s'est tracée. Chose à remarquer, on ne trouve pas dans ces lettres un mot inutile ; l'épithète est rare, et a toujours une portée, mais des pages entières sont écrites où l'on ne trouve presque que des noms et des verbes. Le style court tout droit, sans

heurt, sans arrêt dans la pensée, sans écart, sans aucune verbosité vaine. Il en résulte une extraordinaire vigueur de ton : on sent que la pensée s'alimente à une source très pure et très profonde.

La fin de la lettre est généralement assez brusque : « Je termine », — ou : « Je ne vous dis rien de plus, je ne vous en dis pas davantage. »

Et alors la formule dernière, invariable, et magnifique : « Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour. » Catherine ne veut pas d'autre signature que celle de Jésus : c'est en son nom qu'elle termine, parce que c'est pour Lui qu'elle a écrit; Il est tout pour elle, et elle, n'est rien.

III. — *Le caractère général des lettres.*

Nemo ad eam accessit qui non doctior meliorque abierit : Personne ne l'approcha sans s'en retourner meilleur et plus instruit. Cette parole du pape Pie II dans l'acte de canonisation de Catherine, résume l'extraordinaire influence que la Sainte exerça sur les âmes : toutes ses actions, toutes ses paroles, son silence même, portaient à l'amour de la vertu, à la religion. Certains vinrent la voir dans un sentiment de curiosité, ou même de malveillance, qui ne purent résister à son ascendant spirituel : ils devinrent ses disciples. « Décidément, disait Raymond de Capoue, cette « petite femme fait de nous tout ce qu'elle veut. » Et l'un de ses disciples, François Malavolti, s'écriait un jour, raconte Joergensen (p. 212) : « Elle est sur la terre, mais « sa vie se passe dans le Ciel et j'ai le vertige quand j'y « songe. — Mais aussi, est-ce pour cela, répond Neri de « Pagliaresi, qu'elle peut être notre vénérable, joyeuse et « très douce Mamma. »

Cette jeune vierge fut en effet, au témoignage des con-

temporains, la mère de milliers et de milliers d'âmes, et c'est bien là la révélation que nous offrent les lettres : elles nous montrent en Catherine le directeur spirituel de ses correspondants. Leur âge n'y fait rien, ni leur situation sociale ou religieuse : cela n'est marqué que par des nuances dans les appellations, nuances de respect, d'affection, de familiarité maternelle, mais en tout le reste elle est le guide que l'on a consulté, ou qui, averti, prend les devants et rappelle à l'ordre, au devoir, au sacrifice. Raymond de Capoue, son confesseur, lui dit : ma mère, et parfois dans ses lettres elle ajoute le nom de fils à celui de Père : « Mon très cher et bien aimé Père et fils en Jésus-Christ... » (lettre 135), et (lettre 138) : « Mon très cher et très doux Père, et aussi mon fils négligent et ingrat... »

Certes le fait n'est pas unique dans la vie de nos Saints et de nos Saintes. Lorsque l'Esprit de Dieu s'empare d'une âme non seulement pour la sanctifier, mais aussi pour s'en faire dans le monde un puissant instrument de conquête, qu'importe l'âge du corps qu'elle anime : s'il est vieux, l'ardeur du salut des hommes et du service de Dieu la maintient, elle, dans une jeunesse constamment renouvelée, comme celle de l'aigle, suivant l'expression de David (Ps. 102); et s'il ne compte pas encore beaucoup d'années, son âme reflète la maturité éternelle de Celui que Daniel appelle l'Ancien des jours, et les vrais sages s'inclinent avec respect devant une sapience supérieure à l'âge. Ce fut le cas pour Catherine, mais à un degré exceptionnel ; elle fut digne en tous points de son illustre aînée d'Alexandrie, dont la science confondait les plus grands savants et les convertissait. Or cela ne se peut que lorsqu'une âme est vraiment pleine de Dieu, et quelle mortification de la nature cela ne suppose-t-il pas ! En effet Catherine dut passer par une voie particulièrement rude de purification et de détachement de soi, épreuves de toutes

sortes, persécution des siens, humiliations, ingratitudes, affligeantes tentations, doutes et soupçons de ses confesseurs; elle connut tout cela, mais elle en sortit ayant la connaissance d'elle-même, le sentiment de son néant et du tout de Dieu, la haine de l'amour-propre, morte, en un mot, et ne pouvant plus, à l'exemple de son Père saint Dominique, parler qu'avec Dieu ou de Dieu, « et à peine pouvait-elle converser d'autre chose ». Mais à cette mort, quelle vie pleine, quelle vie intense va succéder!

IV. — *Caractères de sa direction spirituelle*

Les lettres de sainte Catherine révèlent le double caractère de sa direction spirituelle : l'autorité et l'onction. Son autorité est faite de la conviction, du sentiment intime qu'elle parle au nom de Jésus-Christ; si, souvent, survient son fameux « *io voglio*, je veux », c'est parce que l'Esprit de Dieu, qui lui révèle les fautes de ses disciples même éloignés, lui dicte aussi les reproches et les conseils par lesquels il faut qu'elle les redresse. En cela son âme forte, énergique, virile, est un merveilleux instrument, mais un instrument sans plus, et Catherine en a pleine conscience; si Dieu lui a donné la force, c'est pour qu'elle soutienne la faiblesse de ses fils, elle le sait et en use ainsi, dans une constante vigilance.

Elle écrit à Etienne Maconi (lettre 270) : « Je t'écris avec « le désir de te voir trancher, et non pas dénouer; car « dénouer prend du temps, et tu n'es pas sûr d'en avoir, « le temps passe si vite ; il vaut donc mieux trancher avec « un saint et véritable zèle... Qui ne voudrait donc prendre « le glaive de la haine et de l'amour pour se séparer de « soi-même, avec la main du libre arbitre... Qu'ils sont « ignorants et coupables, ceux qui ont de telles armes pour « se défendre, et qui les jettent loin d'eux. Non, je ne veux

« pas que tu sois de ces ignorants, mais je veux que tu « décides généreusement... C'est parce que mon âme le « sait, et qu'elle a faim de ton salut, que je désire te voir « trancher, et non dénouer, afin que tu puisses plus vite « courir. »

A Raymond de Capoue, à Maître Jean, ermite de Saint-Augustin, et à tous leurs compagnons (lettre 233) : « Oui, « mon âme désire voir vos cœurs et vos affections unis au « Verbe incarné, au doux Jésus;... je veux qu'il en soit « ainsi, et il faut absolument que vous ne cessiez d'ali- « menter le feu des saints désirs avec le bois de la connais- « sance de vous-mêmes..... Je veux et j'exige que vous « vous soumettiez les uns aux autres, et que vous suppor- « tiez mutuellement vos défauts, à l'exemple de Jésus, la « Vérité suprême, qui a voulu être le plus petit, et qui a « humblement porté nos iniquités et nos défauts. Je veux « que vous fassiez de même, mes fils bien-aimés : aimez- « vous, aimez-vous, aimez-vous les uns les autres... »

A Messire Pierre, prêtre de Semignano, engagé dans une brouille scandaleuse avec un confrère (lettre 93); la lettre commence d'une façon inusitée : « O Prêtre, que me « rend cher l'auguste Sacrement que vous avez à admi- « nistrer, je vous écris avec le désir de vous voir... vivre « en paix avec le Créateur et réconcilier entre elles les créa- « tures : c'est là votre devoir et vous devez le remplir... « Hélas! hélas! où est la pureté des ministres du Fils de « Dieu? Vous demandez la pureté du calice dont vous vous « servez à l'autel, et vous le refuseriez s'il était souillé; « pensez aussi que Dieu, la souveraine, l'éternelle Vérité, « demande que votre âme soit pure et nette de toute tache « du péché mortel... Je ne veux donc pas que vous ressem- « bliez à l'orgueilleux insensé, mais je veux que vous « soyez un vase plein d'amour et de charité... Je ne sais « pas comment vous osez célébrer... Oui, je vous le dis,

« plus de semblables iniquités !... Je vous le demande par « grâce et miséricorde, et je veux que vous vous récon- « ciliiez. Quelle honte de voir deux prêtres dans une haine « mortelle !... Je ne veux pas que vous vous exposiez au « châtiment, mais je veux que la miséricorde que vous « avez reçue et que vous recevez, vous l'ayez aussi pour « votre ennemi... Je ne vous en dis pas davantage. Répon- « dez-moi quelle est votre intention, votre volonté... »

Ces lignes, et tant d'autres semblables, respirent le double sentiment qui animait Catherine : haine du péché, désir de la perfection et du salut des âmes. Toutefois, pour vif que soit en elle ce sentiment, il ne faudrait pas mettre à l'énergie avec laquelle elle l'exprime un accent de violence qui n'est pas dans son intention : même là, elle reste femme, et douce, de la douceur qui est le signe de la vraie force, et souvent elle corrige par une humilité délicate la hardiesse de ses conseils. C'est ainsi que dans une lettre à un curé des environs de Sienne, Bérenger des Arzocchi (lettre 90), elle lui reproche sa mollesse et l'indulgence excessive avec laquelle il supporte les vices de ses paroissiens : « Ne pas corriger corrompt, comme le fait un « membre gâté qui gâte tout le corps de l'homme. Veillez « donc toujours sur vous et sur les vôtres ; qu'il ne vous « semble pas dur d'arracher quelques sauvageons,... rom- « pez ce lien, cette chaîne avec laquelle le démon vous tient « captif si longtemps... Nous sommes des esclaves rachetés, « nous ne pouvons plus nous vendre, et quand nous « sommes dans le péché mortel, nous sommes des aveugles « qui nous vendons au démon. Je vous en conjure par « l'amour de Jésus crucifié, sortons d'un si grand escla- « vage. »

Et tout de suite elle ajoute : « Je termine, et j'ajouterai « seulement que mes fautes sont innombrables ; je vous

« promets de les prendre avec les vôtres et d'en faire un « bouquet de myrrhe que je placerai sur mon cœur par « un regret amer... Pardonnez à ma présomption et à mon « orgueil; saluez et bénissez pour moi toute la famille dans « le Christ Jésus; je le prie qu'il vous donne sa douce et « éternelle bénédiction, et que sa force soit assez grande « pour rompre les liens qui vous éloignent de lui. Demeu- « rez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, « Jésus Amour ».

Il est difficile d'apporter plus de délicatesse dans la nécessaire fermeté, et de mieux entremêler la force et la douceur qui constituent les deux éléments d'une autorité bien entendue. Nous les retrouvons dans toutes les lettres de la Sainte, et leur alternance pleine de sagesse donne à ses conseils un double accent qui entraîne et qui convainc. Voici encore de ce trait si frappant un exemple assez curieux. Catherine écrit à trois dames de Florence (lettre 367) « ... Il faut secouer le sommeil du corps par « les exercices corporels, par des prostrations et par les « moyens que nous avons pour chasser le sommeil quand « nous en avons pris ce qui était nécessaire. La sommo- « lence de l'esprit doit être chassée par la haine et le « mépris de soi-même, et par une sainte résistance; il « faut monter sur le tribunal de la conscience et se « reprendre soi-même en disant : Quoi, tu dors, mon âme; « tu dors, et la Bonté divine veille sur toi! Le temps « passe et ne t'attend pas. Veux-tu être surprise dans le « sommeil par le souverain Juge, lorsqu'il te demandera « de lui rendre compte de ton temps, comment tu l'as « dépensé, et comment tu as été reconnaissante du bien- « fait de son sang? »

Ici, il s'agit d'un vice à combattre, la paresse. Le ton est énergique, et il n'est pas jusqu'au dernier mot qui ne tombe avec une force singulière : le bienfait de son sang.

Le contraste entre la mollesse de l'âme et le sang répandu pour elle donne comme une secousse irrésistible. Et Catherine continue en effet : « Alors l'âme s'éveille... » Certes en tout ceci il ne faut voir rien d'artificiel ou d'apprêté, mais un grand art cependant, celui d'exciter les âmes.

Mais à la fin de la même lettre, le ton est tout différent, parce que la direction n'a plus le même objet : il s'agit, non plus d'un vice, mais d'une pratique très utile, et c'est d'une façon beaucoup plus insinuante que Catherine la recommande : « Je vous prie d'une chose, c'est de ne pas « rechercher beaucoup de conseils, mais prenez un con- « seiller qui vous conseillera simplement, et que vous écou- « terez. S'adresser à plusieurs est une chose dangereuse ; « non pas que tout conseil fondé sur la charité ne soit bon, « mais comme les serviteurs de Dieu suivent des voies « différentes, ils peuvent, en étant tous dans la charité, « avoir des doctrines différentes. Si vous en consultez « beaucoup, vous voudrez tous les suivre ; et quand vous « voudrez agir, vous ne trouverez que doute et incertitude. « Il est meilleur, il est nécessaire que l'âme n'ait qu'un « directeur, et tâche de devenir parfaite en l'écoutant. « Cela ne vous empêchera pas d'estimer les avis de tout le « monde, sans vous en servir pour vous-mêmes... » Ce passage est d'une prudence achevée, et révèle une connaissance bien complète du cœur humain et de ses inquiétudes : Si vous en consultez beaucoup, vous voudrez tous les suivre. — Et l'autorité, cette fois, procède par étapes : Il est meilleur, il est nécessaire que l'âme n'ait qu'un directeur. — Catherine n'aime pas laisser son correspondant dans la pensée qu'elle tient des propos généraux et qui peuvent ne pas le concerner, et ici l'on sent bien que si elle insiste, c'est parce que ces trois dames n'avancent pas dans les voies de Dieu faute d'une direction unique.

Dans un autre cas (lettre 107, à dom Jean), soudain elle

interrompt sa dissertation pour en préciser la portée et l'application au religieux : « C'est parce que je sens combien « vous avez besoin de cette lumière que je vous ai dit que « je désirais vous en voir éclairé. »

Ainsi l'autorité de la Sainte, faite d'amour des âmes et de vigilance, ne fléchit jamais, que ce soit la douceur ou la force qui l'emporte... Cependant elle sait, quand il le faut, temporiser et attendre l'heure de Dieu. Rien ne le montre mieux que ce passage d'une lettre à Étienne Maconi, qu'elle savait appelé à la vie religieuse, mais qui ajournait de répondre à sa vocation; c'était en 1380, quelques semaines avant la mort de la Sainte (lettre 271) : « Je ne dis pas que je refuse de t'assister dans « tes besoins spirituels : jamais je n'ai plus désiré le « faire et t'instruire selon ce que Dieu mettra dans mon « âme; jamais je ne t'ai offert avec plus d'ardeur en sa « douce présence, car je vois que jamais tu n'en as eu plus « besoin. Tu dis que ton état te déplaît : quand il te « déplaira en vérité, je m'en apercevrai, tu le quitteras « tout à fait. Alors tu montreras que tu connais ton état, « mais jusqu'à présent il paraît peu que tu le connaisses. « J'espère dans la douce bonté de Dieu que, comme tu as « un peu commencé à écarter le voile qui couvre tes yeux, « tu l'ôteras enfin entièrement. Tu verras alors ton état, et « ce sera bientôt, pourvu que tu ne fasses pas résistance, « ou que mes péchés ne soient pas un obstacle. »

Et ce devait être bientôt en effet, mais « la Mamma » n'en fut témoin que du Ciel. — Il y a dans ces dernières lignes comme un reflet très exact de l'autorité ferme et douce de Catherine : elle avertit, elle exhorte, elle rappelle, puis elle se tourne vers « la douce bonté de Dieu », et demande qu'on n'y fasse pas résistance. En cela elle est bien imprégnée de cette doctrine thomiste qu'elle respirait dans sa famille religieuse, et qui enseigne après saint Paul

que c'est Dieu qui fait toute sainteté en l'âme pourvu que celle-ci ne résiste pas, ce qu'elle peut toujours et ce qu'elle fait souvent, à son amour, à sa douce et agissante bonté, mais qu'elle se laisse étendre, malgré les protestations de la nature, sur l'arbre de la Croix.

Telle était cette autorité de Catherine, directeur spirituel : forte et énergique sans violence; douce et même tendre parfois, sans fadeur et sans faiblesse.

Mais, avons-nous dit, le second caractère de la direction de notre Sainte, c'est l'onction. Nous entendons par là cette joie, cette allégresse spirituelle dont l'Esprit-Saint remplit les cœurs qu'il possède, et qui donne aux paroles des Saints un accent doux comme le miel. « Attachée à l'Époux », dit saint Bernard (*in Cant. serm.* 33), « l'épouse « est devenue avec lui un seul esprit. Aussi n'a-t-elle d'au- « tre odeur que celle de l'Esprit qui l'a parfumée ». Étienne Maconi a écrit de sa Mamma : « On ne peut « exprimer avec des mots de quelle sainte allégresse elle « remplissait ceux qui l'approchaient, si bien que sa pré- « sence mettait en fuite la tristesse du cœur. » C'est que l'abondance du Saint-Esprit habitait en elle, du Saint-Esprit qui est, dit saint Bernard, et onction spirituelle et splendeur invisible, et qui opère en nous ces deux choses : il adoucit nos sentiments parce qu'il est huile, c'est-à-dire charité ; il éclaire nos intelligences parce qu'il est lumière, c'est-à-dire vérité.

L'austérité, très réelle, de la direction de Catherine, est toujours tempérée et comme embaumée de cette onction spirituelle, qui ne néglige jamais de montrer la beauté du sacrifice et la douceur intime de la vertu, lorsque l'un et l'autre s'inspirent de la charité divine. A des religieuses (lettre 202) elle écrit : « O très doux feu d'amour, qui rem- « plit l'âme des plus suaves douceurs! Aucune peine,

« aucune amertume, ne peut atteindre l'âme qui brûle de « ce feu doux et glorieux..... O douceur d'amour! com- « ment le cœur de votre épouse peut-il ne pas vous aimer, « en voyant que vous êtes l'Époux qui est la vie?..... « L'âme qui est morte à l'amour-propre de la volonté sen- « sitive, court plus légèrement pour s'unir à son Époux « céleste par l'amour, elle s'élève à une telle hauteur, à un « tel repos d'esprit, que dès cette vie elle commence à « goûter les parfums et les fruits de la vie éternelle... »

Voici maintenant quelques passages d'une lettre (171) à un religieux Augustin. Catherine lui explique la succession des appels de Dieu à l'âme. Le premier tient en la parole qu'entendit Abraham : Sors de ta maison et de ta terre, c'est-à-dire, pour l'âme, de l'amour-propre et de tout amour terrestre, « pour suivre l'Agneau immolé sur « le bois de la sainte Croix. Cet Agneau nous invite et « nous appelle à le suivre dans la voie des opprobres, des « peines et des outrages, qui sont d'une douceur extrême « pour l'âme qui les goûte. Dieu nous y attire par son « infinie bonté et miséricorde. — Mais quelle parole l'âme « peut-elle attendre lorsqu'elle a entendu la première, et « qu'elle y a répondu en abandonnant le vice, et en sui- « vant les vertus, qui font goûter Dieu par la grâce en « cette vie? Savez-vous, mon Père, la parole qu'elle attend? « Cette douce parole du Cantique : Viens, mon épouse « bien-aimée..... Dieu commande et dit à notre chair..... : « Laisse cette âme venir à moi, car le royaume de la vie « éternelle lui appartient. O ineffable, très douce et très « ardente charité! Vous parlez comme si l'âme vous avait « servie par elle-même, tandis qu'elle a tout fait par vous. « Vous êtes l'ouvrier et le bienfaiteur, vous êtes Celui qui « êtes, et sans vous nous ne sommes pas..... Aussi quand « l'âme contemple tant d'amour, elle en est enivrée au

« point qu'elle se perd elle-même, et qu'elle ne sent et ne « voit rien qu'en son Créateur. »

« O très douce volonté éternelle », écrit la Sainte à l'un de ses disciples (lettre 277), « tu donnes à l'âme le très « doux baume de la paix..... de sorte qu'elle navigue tran- « quille au milieu des tempêtes de la mort... Celui qui « noie sa volonté dans le Sang demeure dans une paix « parfaite... »

Un de ses disciples les plus chers, Néri de Landoccio, se laisse aller à un trouble et à des scrupules qui proviennent de l'amour-propre, elle le sait bien. Mais sans reproches trop vifs, doucement au contraire, elle le tourne vers la contemplation de la bonté de Dieu « plus disposé à par- « donner que nous à pécher », et peut-on trouver parole plus consolante ? « Dieu n'est-il pas notre médecin, et « nous ses malades? N'a-t-il pas porté nos iniquités ? Et le « trouble de l'âme n'est-il pas le pire des défauts ? Si « assurément, très cher Fils... C'est une lèpre qui dessèche « l'âme et le corps, et qui nous cause une affliction conti- « nuelle..... Plus tu verras combien tu réponds mal aux « grandes grâces que t'a faites et te fait ton Créateur, plus « tu devras t'humilier et dire avec une sainte résolution : « Ce que je n'ai pas fait jusqu'à présent, je veux le faire « maintenant. »

Le trouble spirituel est la lèpre qui dessèche l'âme, c'est-à-dire qui lui enlève l'onction de l'Esprit-Saint et la douceur du service de Dieu. Il enchaîne, dit Catherine dans cette même lettre, les bras du saint désir, il ôte la lumière surnaturelle et obscurcit la lumière naturelle. Il est difficile d'exprimer en termes plus vifs, par contraste avec son opposé, l'utilité de l'onction spirituelle, sans laquelle « l'âme tombe dans des infidélités nombreuses, parce « qu'elle ne connaît plus la vérité pour laquelle Dieu l'a « créée : il l'a créée pour lui donner la vie éternelle.

« Courage donc! que la foi vive, les saints désirs et la « ferme espérance dans le Sang précieux triomphent du « démon qui te trouble. Je ne t'en dis pas davantage. « Demeure dans la sainte et douce dilection de Dieu. » — Et la sainte mère, divinement tendre, veut bénir son fils qu'elle sent malheureux, et par exception elle glisse entre ses deux formules finales habituelles ces mots qui durent être très doux au cœur du disciple : « Je Le prie qu'il te « donne sa douce bénédiction. Doux Jésus, Jésus amour », comme pour demander à Dieu de faire descendre dans l'âme desséchée du jeune homme un peu de l'onction qui débordait de la sienne.

Il y a dans cette lettre un tableau très complet du désordre qui provient de trop d'agitation spirituelle, mais aussi une analyse parfaite des éléments qui composent l'onction : confiance dans le Dieu à qui on s'est donné, ferme espérance des biens qu'il a promis, allégresse résultant de la suavité que l'on trouve au service de Dieu lorsque l'on s'y consacre sans regarder en arrière. Sur ce dernier point, Catherine parlait d'expérience : son Epoux divin lui avait fait part de la faveur que le Psalmiste (Ps. 44, 8) Lui attribue : *Tu as aimé la justice et détesté l'iniquité ; aussi Dieu, ton Dieu, t'a oint plus que tes semblables de l'huile de l'allégresse :* c'est par là sans doute qu'elle était si souvent victorieuse. La joie sainte dans laquelle elle vivait, au milieu des pénitences et des épreuves de toutes sortes, ajoutait à l'autorité de sa direction comme une confirmation visible de la douceur qu'elle affirmait trouver à suivre l'Agneau immolé, et invitait ses disciples à entrer dans la cellule de la connaissance de Dieu et de soi-même, à déclarer la guerre à l'amour-propre, à ne plus connaître d'autre volonté que celle de Dieu. Une des victoires remportées par l'onction spirituelle de Catherine est restée célèbre. Un jeune noble de Pérouse, Nicolas Tuldo, habi-

tant Sienne, venait d'être condamné à mort simplement pour avoir tenu sur les magistrats de Sienne, les Défenseurs, des propos quelque peu vifs, au cours d'un repas insuffisamment frugal. C'était au printemps de l'année 1377. Un confesseur lui fut dépêché dans sa prison, le Père Thomas Caffarini, dominicain, disciple de sainte Catherine : il le trouva exaspéré de la dureté de la peine prononcée contre lui pour une vétille, révolté, dans son amour de la vie qu'il allait perdre, contre Dieu qui permettait semblable iniquité, proférant d'affreux blasphèmes, niant la Providence et la bonté divines, repoussant toute consolation et tout secours religieux, par haine et envie à l'égard de tout ce qui allait continuer à vivre, alors que lui, jeune, heureux, fait pour les longues années et les brillantes destinées, mourrait. Avertie, Catherine accourut auprès de ce furieux. Que se passa-t-il dans cette geôle de désespoir ? Nous ne connaissons toute cette histoire que par une lettre, lettre divine, de Catherine à Raymond de Capoue (n° 143), et elle ne dit sur son entretien avec le condamné que ces mots : « Je « suis allée visiter celui que vous savez, et il en reçut tant « de force et de consolation qu'il se confessa et se trouva « dans les meilleures dispositions. » Le fait est que cet être débordant d'orgueil de la vie et incapable, semblait-il, d'aimer autre chose que ce qu'il allait perdre, soudain devint un agneau plein de douceur et de résignation, n'ayant plus faim et soif que des biens éternels. Une crainte toutefois lui restait, celle d'être faible à l'heure suprême, et il fit promettre à Catherine de l'assister sur l'échafaud : « Et « ce que j'ai promis, je l'ai fait », raconte simplement la Sainte. Elle se rendit en effet à la prison le matin de l'exécution, et mena le jeune homme à la messe, où il reçut la sainte Communion, « dont il s'était toujours éloigné ». Que put dire ensuite la *dolcissima Mamma* à son nouveau fils des beautés et des joies du royaume qui l'attendait ?

Avec quelle onction surnaturelle lui parla-t-elle de ce Jésus qu'elle avait tant de douceur à aimer ? Elle ne rapporte que très peu des paroles qu'elle dut lui adresser : « Cou-« rage, mon doux Frère, car bientôt nous serons aux noces « éternelles; tu iras, baigné dans le doux sang du Fils de « Dieu, avec le doux nom de Jésus, qui ne doit jamais « sortir de ta mémoire, et je t'attendrai au lieu de la jus-« tice. » Le fait est que celui qui allait mourir se trouva si heureux de quitter bientôt cette vie tant aimée la veille encore... Mais laissons parler la Sainte : « O mon Père et « mon Fils ! son cœur perdit alors toute crainte; la tris-« tesse de son visage se changea en joie, et dans son allé-« gresse il disait : D'où me vient une si grande grâce ? « Quoi, la douceur de mon âme m'attendra au lieu saint « de la justice. — Voyez quelle lumière il avait reçue, « puisqu'il appelait saint le lieu de la justice. Et il ajou-« tait : Oui, j'irai fort et joyeux, et il semble que j'ai « encore mille années à attendre, lorsque je pense que « vous y serez. »

Catherine le laissa et alla l'attendre près du billot. « Il « arriva enfin, comme un agneau paisible, et en me « voyant il se mit à sourire. Il voulut que je lui fisse le « signe de la Croix, et quand il l'eut reçu, je lui dis tout « bas : Mon doux frère, allez aux noces éternelles jouir de « la vie qui ne finit jamais. — Il s'étendit avec une grande « douceur, et je lui découvris le cou. J'étais baissée vers « lui, et je lui rappelais le sang de l'Agneau. Sa bouche ne « disait autre chose que *Jésus*, *Catherine*, et en disant ces « mots je reçus sa tête dans mes mains. »

Merveilleuse et communicative onction d'une âme qui a su mourir à elle-même sur la Croix. Mais aussi, sainte liberté des enfants de Dieu, qui L'aimant, Lui, par-dessus tout, savent aimer pour Lui d'un amour si fort et si chaste.

*
* *

V. — Il nous reste à voir de quel ordre sont les conseils que Catherine donne à ses correspondants. Ce n'est pas de sa doctrine spirituelle que nous avons à traiter ici : elle est très sensiblement celle du Dialogue, et se trouve exposée dans un autre article de ce numéro de *La Vie Spirituelle*. Au point de vue toutefois, tout spécial, de la direction des âmes, elle nous semble contenue bien entière dans ce passage d'une lettre (130) au Père Mathieu de Tolomei, dominicain, et c'est à ce titre de résumé que nous le citons :

« Il faut que ceux qui sont arrivés à l'amour du Père, « ceux qui sont ses enfants ou qui veulent le devenir, « entrent et s'enferment dans *la connaissance d'eux-* « *mêmes* : c'est la cellule que l'âme doit habiter. Dans « cette cellule elle en trouve une autre, celle de *la connais-* « *sance de la Bonté divine à son égard.* La connaissance « d'elle-même lui donne *une humilité sincère*, avec *une* « *haine sainte de l'offense* qu'elle a faite et qu'elle fait à son « Créateur, ce qui la porte à *une vraie et parfaite patience.* « La connaissance de Dieu qu'elle trouve en elle lui donne « la vertu d'*une ardente charité,* qui lui inspire de *saints* « *et d'amoureux désirs.* Et alors elle se livre aux veilles et « à *la prière continuelle,* parce qu'elle se tient enfermée « dans cette douce et glorieuse retraite de la connaissance « de Dieu et d'elle-même..... Toutes ses œuvres sont diri- « gées vers Dieu, et elle fait tout pour sa gloire et l'honneur « de son nom... C'est là le moyen d'être à la fois serviteur, « ami et fils véritable... »

Toutes les vertus recommandées par Catherine, sans cesse et à tous ses correspondants, se trouvent en gros dans ces quelques lignes, que l'on pourrait résumer elles-mêmes dans le schéma que voici :

Connaissance de soi	Connaissance de Dieu
Humilité	Charité
Haine du péché	Saints désirs
Patience	Prière continuelle

Les lettres de sainte Catherine ne traitent généralement que d'un petit nombre de sujets, le plus souvent un seul. La plupart sans doute sont des réponses à des questions qui lui ont été posées, et elle s'y tient. Elle n'est pas prêtre; elle sait qu'il ne lui appartient pas d'ajouter sa direction à celle des confesseurs. Aussi ne trouve-t-on pas dans sa correspondance des conseils minutieux sur la piété, l'oraison, la réception des sacrements, les pratiques de dévotion, le règlement de la journée, etc..... En cela, elle pratique la vertu de discrétion, qui lui est particulièrement chère. Sa grande dévotion, c'est Jésus-Christ dans son humanité, dans sa Passion. Il est (lettre 88) le vrai chevalier qui reste sur le champ de bataille jusqu'à ce que ses ennemis soient vaincus ; qui est monté sur le bois de la très sainte Croix ; qui a pris pour cuirasse la chair de Marie, comme casque la couronne d'épines ; son épée est la plaie de son côté, « glaive lumineux qui doit percer notre cœur » ; ses gantelets sont les plaies des mains, ses éperons, celles des pieds. « Et qui l'a ainsi armé? L'amour. » Le corps de Jésus est le livre qui a été écrit sur la Croix, non pas avec de l'encre, mais avec du sang. Et quel est l'ignorant qui ne saura pas lire ce livre? Personne, excepté ceux qui s'aiment eux-mêmes (lettre 307).

Aussi pour Catherine, l'amour de soi, la volonté propre, voilà l'ennemi qu'elle pourchasse sans relâche. Cesser de s'aimer soi-même, c'est la condition première pour se préparer à recevoir la grâce, que Dieu nous accorde toujours

quand il nous trouve bien disposés, et en cela encore, combien dominicaine et thomiste est la direction de notre Sainte !

Chez chacun donc de ses correspondants, elle dénonce le vice ou le défaut qu'elle sait, par une confidence, ou par révélation d'en haut, ou par sa clairvoyance naturelle, être le refuge principal ou dernier de l'amour-propre en lui. En cela réside la variété de ses conseils et de ses exhortations.

A un Chartreux, tenté d'une crainte excessive du Purgatoire, et désirant faire un pèlerinage que ses supérieurs lui interdisent, elle écrit sur l'obéissance (lett. 107) : « C'est l'obéissance qui tue la volonté propre et empêche « la faute, en détruisant son principe... Le véritable obéis- « sant ne cherche pas les consolations spirituelles, mais il « cherche à tuer sa volonté propre... parce qu'il a vu que « s'il ne la tuait pas, il serait toujours dans la peine, et « n'atteindrait jamais la perfection à laquelle Dieu a bien « voulu l'appeler. » On ne peut faire entendre plus aimablement à un homme qu'il s'expose à remplacer une peine par une autre, et à manquer à sa vocation pour vouloir la mieux assurer, mais à sa façon.

A des religieux pas assez fidèles à leur règle, Catherine parle de leurs veux : « Regardez-vous comme des novices « qui viennent d'entrer dans l'Ordre pour en observer avec « dévotion la règle... Celui qui supporte avec impatience « les fatigues de ses obligations... est une fleur infecte qui « répand sa mauvaise odeur devant Dieu, devant les anges « et les hommes. »

A une religieuse dominicaine, Sœur Daniella d'Orviete, qui se porte sans discrétion à la pénitence, Catherine écrit : « Il arrive souvent que, quand on suit la voie rigoureuse « de la pénitence, on voudrait que tout le monde suivît la « même, et si l'on voit quelqu'un qui ne le fait pas, on en

« a de la peine et on s'en scandalise... La perfection ne « consiste pas à macérer et à tuer son corps, mais à mor- « tifier et à détruire la volonté propre et perverse... Tu vois « combien il est dangereux de prendre la pénitence pour « fondement de la perfection... nous n'offririons qu'une « œuvre finie à Dieu, qui est le bien infini, et qui demande « un désir infini ».

O sagesse de cette grande pénitente, et quelle ascension dans les derniers mots!

Hélas! Daniella n'a pas compris. Mais Dieu alors a pris la parole : Il lui a envoyé la maladie, et la pauvre Sœur ne peut plus continuer ses pénitences. Elle s'en afflige outre mesure, se croit damnée, et Catherine la reprend : « Tu t'es « livrée à l'amour de la pénitence, et tu espérais par son « moyen avoir la vie éternelle; et maintenant que tu ne « peux plus la pratiquer, il te semble l'avoir perdue : ce « sont là les fruits du défaut de discrétion... Mettons notre « amour dans les vraies vertus... Courons par la route « battue de la vertu... Tue la volonté, et fais ce qu'on te « fait faire, et crois plus aux autres qu'à toi. »

Et Catherine, suivant sa coutume, s'accuse d'être, elle-même, bien plus grande pécheresse que Daniella, tombée dans cet écueil de l'indiscrétion dans les austérités.

A la sœur Alessia, un précieux et fécond avis sur la perfection de son état : Marcher avec ordre, et non pas sans direction; faire toutes nos œuvres avec mesure et sans mesure : aimer Dieu sans mesure, et pour arriver à la perfection de l'amour, régler sa vie. Quant au prochain, l'aimer avec mesure, lui parler avec mesure; l'aimer beaucoup et le rechercher peu. « Que ton amour soit comme un « vase que tu emplis dans une fontaine, et qui te sert à boire « dans cette fontaine. Si tu retires ton amour de Dieu, qui « est la fontaine d'eau vive, si tu ne bois pas continuelle-

« ment en Lui, ton vase deviendra vide ; ce sera une preuve « que tu ne bois pas pleinement en Dieu. »

La patience est une vertu souvent recommandée par Catherine, et son contraire l'impatience est fréquemment signalé. Elle distingue deux sortes d'impatiences : une générale, qui est celle des gens du monde, attachés à l'amour d'eux-mêmes, et incapables de se plier à ce qui contrarie leur volonté perverse ; et une particulière, que l'on rencontre chez des hommes qui ont méprisé le monde, mais qui entendent servir Jésus crucifié à leur manière, c'est-à-dire à cause du plaisir et de la consolation qu'ils trouvent en lui. Alors « ils deviennent impatients quand « ils éprouvent le contraire de ce que veut la volonté propre « spirituelle... qui sort de l'arbre de l'orgueil. Cet arbre a « été taillé, mais non pas arraché ».

Un ermite de Saint-Augustin, disciple de la Sainte, avait refusé de répondre à un appel du Pape « par humilité et « par crainte de perdre la paix ». Catherine s'afflige de sa simplicité. « Il oublie la vérité », déclare-t-elle, « car l'o- « béissance à Dieu ne nous éloigne jamais de celle du « Souverain Pontife. » Et elle lui reproche de s'être laissé aveugler par les consolations spirituelles, et lui rappelle la règle des vrais serviteurs de Dieu, saint Antoine en particulier, qui a toujours été de se montrer dans le temps de la nécessité et du malheur, de quitter la solitude pour le service de Dieu.

Ce reproche, elle n'avait pas à l'adresser au Père Caffarini, qui se consacrait avec ardeur à la conversion des pécheurs : « Nous avons tant de démons incarnés à man- « ger, que Frère Thomas prétend qu'il en a mal à l'es- « tomac, et pourtant il ne peut s'en rassasier : ils y prennent « goût de plus en plus... Priez la Bonté divine de leur « donner de bons morceaux, bien doux et bien amers. « Pensez que l'honneur de Dieu et le salut des âmes y

« gagnent beaucoup. » On devine en ces mots la joie profonde de celle qui exhortait sans relâche ses disciples à se nourrir des âmes à la table de la Croix.

Une religieuse, fervente amie de la contemplation, se plaignait que sa charge l'engageât en trop de choses temporelles : « Je vous répondrai, lui dit Catherine, que c'est « nous qui les rendons temporelles, car tout procède de la « Bonté suprême ; tout par conséquent est bon et parfait. » Comme elle savait, la chère Sainte, d'un seul coup de pied donné au fond, sortir et vous tirer de ce qui submerge l'âme! Elle ne donne qu'une raison, brève, mais haute et topique.

Le service du prochain, pour elle, est sacré : c'est l'honneur de Dieu qui l'exige, et dès lors il faut accepter toutes les fatigues, les opprobres et la mort, renoncer à toutes les consolations spirituelles et temporelles, pour le salut des âmes. On ne reconnaît, dit-elle à des religieuses, les épouses et les filles du Christ qu'à l'amour qui a Dieu pour principe, et qui s'applique au prochain, et elle les exhorte à la charité mutuelle.

Maintenant voici Catherine qui écrit à des époux pour les engager à respecter la sainteté du mariage, et même à suivre leur saint désir d'embrasser la continence, dont la pureté, dit-elle, rend l'âme angélique. « Oh! combien « serait doux et agréable à Dieu ce sacrifice... si vous lais- « siez pour jamais la lèpre aux lépreux, et si vous suiviez « l'état angélique. N'attendez pas le moment de la vieillesse « où le monde nous abandonne, mais donnez-lui la fleur « de votre jeunesse. »

Telles sont les vertus que la Sainte prêche le plus à ses dirigés. Mais entre toutes la charité tient la première place. Il faudrait citer ici tout entière la belle lettre à la Comtesse Benedetta sur la charité parfaite. La charité est un vête-

ment nuptial qui couvre la honte du péché. Elle est un amour ineffable que l'âme tire de son Créateur; on l'acquiert avec la lumière, parce que ce que l'on ne connaît pas, on ne peut l'aimer. Le monde vit dans les ténèbres, parce qu'il regarde les choses en dehors de Dieu, et non pas dans sa bonté, et l'amour qui en résulte lui donne la mort. Mais l'amour qu'ont les serviteurs de Dieu donne la vie. Notre âme est un arbre d'amour, et Dieu a donné à cet arbre un ouvrier qui le cultive : c'est le libre arbitre. L'ouvrier doit planter l'arbre, non sur la montagne de l'orgueil, mais dans la vallée de l'humilité, où il produira les fleurs des vertus. Le jardinier arrose l'arbre avec l'eau de l'amour du prochain, qui est une pluie bienfaisante, et là nous retrouvons le souci de cette âme apostolique de ne jamais séparer les deux charités, car « la condition de l'amour est d'aimer toutes les choses qui sont aimées par la personne qu'on aime ». Mais pour que l'arbre prospère, il ne suffit pas de la pluie en question, il y faut encore la rosée de la connaissance de soi et les rayons du soleil de la grâce divine. « Lorsque l'arbre est grand, il étend ses « rameaux, et présente ses fruits au prochain, le fruit des « humbles et ferventes prières, les exemples d'une sainte et « bonne vie; il les étend aussi loin qu'il peut, assistant le « prochain... simplement et sans détour... car nous ne « pouvons pas être utiles à Dieu, et alors Dieu nous donne « le prochain comme un moyen de pratiquer la vertu, et « de montrer l'amour que nous avons pour Dieu, l'éter- « nelle Douceur. » Car sans la charité pour le prochain nous ne pouvons avoir la vie éternelle; mais avec elle nous la goûtons dès ici-bas. — L'arbre ainsi grandi n'a pas à craindre les vents contraires que font naître le démon et les créatures pour empêcher notre salut; car dès qu'il est dans la vallée de l'humilité, il est à l'abri des vents : l'humilité est la gouvernante et la nourrice de la charité.

On peut voir par cet exposé combien larges et généraux étaient les sujets généralement traités par Catherine. Ce qu'elle rappelait à ses correspondants, c'étaient les grandes vertus chrétiennes; elle ne les laissait pas se perdre et ne se perdait pas elle-même dans des détails et des minuties : c'était l'essentiel, trop souvent oublié, qu'elle leur enseignait. On devine, en lisant ses lettres, ce qu'elle veut obtenir : que l'âme s'arrache à elle-même, à ses passions, à son égoïsme, et qu'elle se tourne vers Dieu, et Dieu fera le reste puisqu'Il est amour. Et puis, elle avait confiance en la prière, dans « les humbles larmes et les continuelles « prières » qu'elle ne cessait d'offrir à Dieu pour son prochain, en particulier pour ses disciples. A Dieu aussi elle disait : Je veux, quand il s'agissait d'eux : « Moi, ta pauvre mère », écrivait-elle à Malavolti (284), « je vais te cher- « chant et te demandant... Console mon âme... viens, « viens, très cher fils. Je puis bien t'appeler cher, tu me « coûtes tant de larmes, de pleurs et d'angoisses. Oui, viens, « retourne au bercail. Mon excuse devant Dieu est que je « ne puis faire davantage. » C'est de cette prière très puissante qu'elle dut s'armer avant d'aborder Nicolas Tuldo, c'est elle qui obtint la conversion de deux criminels endurcis pendant leur supplice, c'est à elle que Dieu accorda la persévérance et le salut de ses disciples.

Catherine cependant exerçait sur ses dirigés une vigilance très exacte, et savait discerner un défaut là où parfois son correspondant voyait plutôt un bien. Elle a entrepris d'établir sur un fondement solide la perfection à laquelle s'est décidé à tendre Ristoro Canigiani, avocat, frère de Barduccio. Elle lui donne quatre considérations à méditer : 1° combien il est aimé de Dieu, parce que, se voyant aimé d'un amour ineffable, il suivra cet amour; 2° la nécessité d'aimer Dieu généreusement, comme un fils et non comme

un esclave ; 3° l'horreur du péché mortel et le tort qu'il fait à l'âme ; 4° toute faute est punie et toute vertu récompensée. — Puis elle lui conseille de se mettre souvent en présence de Dieu par la prière actuelle, par les saintes pensées et la prière continuelle des saints désirs. — Pour ce qui est des sacrements, elle lui ordonne la confession fréquente, une fois par mois, plus sera mieux, et la communion mensuelle, ou tout au moins aux grandes fêtes, « comme doit le faire une personne qui craint Dieu ». Enfin il doit assister à la messe tous les jours autant que possible, être assidu aux offices et aimer entendre la parole de Dieu. Qu'il élève sa famille dans la sainte et vraie crainte de Dieu, et puisqu'il est d'accord sur ce point avec sa femme, qu'il quitte la vie commune et prenne la vie des anges, c'est-à-dire qu'il observe la continence : « Dieu vous y appelle ».

Mais Ristoro, dans sa ferveur de néophyte, découvre qu'il n'a pas de ses péchés une contrition suffisante, qu'il ne peut l'avoir malgré son désir, si bien qu'il renonce à la communion, et le voilà janséniste plus de deux siècles avant Jansénius. Catherine intervient avec énergie : « Oh ! « que cet amour-propre est dangereux pour notre salut !... « Oh ! la folle humilité ! Qui ne voit que vous n'êtes pas « dignes ? Quel moment attendez-vous pour être dignes ?... « Dieu seul est digne de lui-même et peut nous rendre « dignes de sa dignité, qui ne diminue jamais. » Magnifique parole, et qui remet les choses au point : votre dignité n'augmentera pas, parce que celle de Dieu ne diminuera pas. Mais il vous aime, il vous attend : « Je conclus, et je « veux que vous ne tombiez pas dans cette folie, mais dis-« posez-vous comme un chrétien fidèle à recevoir la Sainte « Communion, comme nous l'avons dit. »

Catherine enfin règle les repas et les vêtements de la famille : que tout soit suffisant, mais simple. Ristoro est

prié d'assumer des emplois publics, mais il y répugne. Catherine lui donne raison, « car le souvenir de ceux que vous avez eus doit vous être pénible ». Que Ristoro donne plus de temps à la prière ; qu'il se recueille un peu à certaines heures pour se connaître et voir ses péchés. Qu'il dise chaque jour l'office de la Sainte Vierge, « afin qu'elle soit votre refuge et votre avocate devant Dieu » ; qu'il soit fidèle aux jeûnes prescrits, et à celui du samedi en l'honneur de Marie.

Telle était l'énergique et précise direction que la Sainte donnait à un homme du monde, à un père de famille décidé à travailler à sa sanctification.

Un de ses disciples, Sano de Maco, lui avait écrit qu'il lui semblait, au cours de ses tentations, être rebelle et offenser Dieu, et que de cela il s'affligeait fort. Catherine voit le danger, et y pare sans tarder : « Je vous répondrai « que la sensualité spirituelle s'afflige autant que l'autre. « En paraissant craindre d'offenser Dieu, cette passion a « mis un peu de poussière dans l'intelligence où est la pru- « nelle de la très sainte foi, et elle empêche ainsi de con- « naître et de discerner la vérité ; car s'il n'y avait rien « devant l'œil de l'intelligence, on connaîtrait que Dieu « envoie ces combats à dessein, que les attaques du démon « et les faiblesses de la chair ne sont des péchés et des « offenses contre le Créateur que quand la volonté propre « y consent entièrement. » Et alors, s'adressant à Sano et aux disciples qui sont près de lui, elle leur signale avec beaucoup d'affliction un péché, un vrai péché qu'ils commettent : il y a parmi eux des moqueries, des murmures, des discordes, des colères. Ils ne sont pas encore des serviteurs fidèles.

Ainsi en quelques mots la douce Mère remet ses enfants dans la lumière, comme elle dit, dans la vérité qu'ils

oublient : ils s'affligeaient d'une paille, elle souffle dessus comme une mère sur le mal de son petit enfant, mais une poutre apparaît, ils ne l'avaient pas vue.

C'est que Catherine est essentiellement virile dans sa direction. Elle veut que ses disciples sortent de l'enfance, qu'ils soient des hommes courageux, qu'ils « se détachent « du lait des consolations mentales et actuelles pour man- « ger le pain dur et moisi des tribulations spirituelles et « temporelles, qu'ils aient en horreur les œuvres de l'en- « fance, que le chien-de leur conscience aboie et morde ». Elle ne veut pas qu'ils se replient sur eux, dans une analyse égoïste de leurs épreuves, ou dans des dissensions anti-fraternelles. Elle leur demande de partager « les cruels « et ardents désirs qu'elle a pour le salut du monde entier » ; d'être malades avec les malades, bien portants avec ceux qui sont en santé, de pleurer avec ceux qui pleurent, c'est à-dire qui gémissent dans le péché mortel, et d'être heureux avec ceux qui se réjouissent, c'est-à-dire qui sont en état de grâce. Alors, quand ils en seront là, « ils auront pris la chair de Jésus crucifié, et ils porteront la Croix avec Lui. »

« O Feu, s'écrie Catherine, ô feu, abîme de charité « (Lettre 163). Vous êtes un feu qui toujours brûle et ne « se consume jamais ; vous êtes plein de joie, de douceur « et de fidélité. Pour le cœur blessé de cette flèche, toute « amertume paraît douce, tout fardeau devient léger. O « doux amour, qui nourrit et engraisse notre âme !... Pour « moi, Catherine, la servante inutile, je me meurs de « désirs, en considérant le fond de mon âme, dans les « gémissements et la douleur, parce que je vois et je sens « notre ignorance, notre négligence, notre refus d'aimer « Dieu, lorsqu'il nous accorde tant de grâces avec tant d'a- « mour. »

Ces mots peignent toute l'âme de Catherine, simple et profonde. C'est de ces sentiments que s'inspiraient ses conseils, et de cette admirable pureté d'intention vient ce qu'ils ont de fort, de plein, de vrai.

Lecteur, je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

fr. A. de Boissieu, O. P.

Les oraisons

La prière a tenu, même matériellement, une grande place dans la vie de sainte Catherine de Sienne. Elle priait non seulement beaucoup, mais longuement. Dès sa première enfance elle recherchait la solitude, et sa famille s'étonnait de voir une enfant si tendre capable d'oraisons si prolongées. Devenue tertiaire, elle fit plus encore : elle s'enferma dans la petite chambre que son père lui avait laissée et y vécut en ermite, uniquement occupée aux choses de Dieu; elle ne sortait que pour aller à l'église, c'est-à-dire encore pour prier. La nuit, comme le jour, était employée aux colloques divins; elle en arriva, afin de prier plus longtemps, à ne dormir qu'une demi-heure toutes les deux nuits.

Le B. Raymond nous a raconté comment « s'éleva dans le cœur de Catherine un désir qui devait aller croissant tout le cours de sa vie, celui de la sainte communion ». Malgré de vives et tenaces oppositions, elle put prendre l'habitude de communier souvent, presque chaque jour. Or, ajoute le B. Raymond, « dans son action de grâces, elle restait en extase trois ou quatre heures, et même plus, sans bouger du lieu où elle se trouvait ». Cela d'ailleurs lui arrivait plus qu'à l'église; ses extases devinrent très fréquentes; durant la seconde période de sa vie, à peine pouvait-elle se trouver devant un crucifix, ou apercevoir la couleur rouge qui lui rappelait le sang du Christ, ou

commencer la récitation du *Pater*, qu'elle entrait en extase; l'âme prenait son vol, entraînant parfois le corps qui demeurait suspendu en l'air au-dessus du sol. « Son corps, dit le B. Raymond, tombait souvent, très souvent dans cet état extraordinaire, et je puis dire que nous l'avons mille fois vu et constaté, moi et mes frères » (*Leg.*, Pars II, cap. II).

Lorsque l'esprit de Catherine était ainsi emporté dans la contemplation de la Vérité éternelle, elle avait ordinairement la tête légèrement inclinée, les yeux fermés ou mi-clos, les sens privés de leur activité propre. Cependant il lui arrivait de pouvoir parler. Parfois même elle savait d'avance que l'extase lui laisserait l'usage de la parole et elle avertissait ses secrétaires de se tenir prêts à écrire. Le *Dialogue* a été ainsi dicté. Par une bonne fortune, assez rare dans l'histoire de la mystique, nous possédons une trentaine d'oraisons saisies au vol par ses secrétaires pendant que, ravie en extase, elle priait à haute voix. Profitons-en. Même après le *Dialogue*, ces élévations nous aident à comprendre de quelles idées se nourrissait l'une des plus sublimes contemplatives que l'Église universelle ait jamais connues. Peut-être nous sera-t-il possible de saisir le ton et le mouvement de sa prière, de suivre le rythme de sa vie intérieure.

*
* *

On trouverait difficilement un saint ou une sainte qui ait entretenu avec Dieu des rapports plus simples, plus confiants et, pour le dire d'un mot, une plus intime familiarité que Catherine de Sienne. Le fait que le Seigneur Jésus lui-même, des années durant, ne dédaigna pas de descendre quasi chaque jour dans la chambrette de la Fullonica, nous dirait jusqu'où fut portée cette familiarité, si

nous n'en avions déjà bien d'autres preuves. On a lu plus haut que le Seigneur allait jusqu'à réciter l'Office avec Catherine, qui changeait alors la conclusion ordinaire des psaumes en s'inclinant vers son admirable compagnon : « Gloire au Père et à Toi et au Saint-Esprit... dans les siècles des siècles. »

Ce n'est cependant pas la manière familière qui distingue la prière de Catherine de Sienne. Assez souvent, il est vrai, nous retrouverons dans ces Élévations l'accent, tendre et hardi, de l'Épouse pour l'Époux. Toutefois ce sera plutôt par exception. Le ton habituel de la prière de Catherine est celui du respect, de l'adoration. Elle s'adresse moins à Jésus compagnon de sa solitude qu'au Seigneur souverain, à celui qu'elle nomme volontiers le « Dieu éternel, incompréhensible Trinité ».

A qui s'en étonnerait, nous rappellerions ce qui se passe dans une âme purifiée lorsque Dieu l'attire à lui : elle est prise d'un saint respect, de ce sentiment grave et noble que l'Écriture nomme « la crainte du Seigneur ». S'il y a des âmes qui prétendent s'approcher de Dieu avec sans-façon et sans éprouver ce saint tremblement, cette révérence de la créature pour le Créateur, c'est la meilleure preuve qu'elles en restent très loin. Devant l'infinie Majesté, le pauvre être que nous sommes ne peut que tressaillir. Au ciel même, au royaume du parfait amour, les Puissances célestes tremblent devant la manifestation de l'ineffable Simplicité divine : toutes plongées qu'elles soient dans l'ivresse de la charité, ces admirables créatures tremblent précisément parce qu'elles sont près de Dieu, qu'elles le connaissent et le voient. Leur parfaite contemplation fait naître le respect parfait.

Ainsi Catherine de Sienne. C'est parce qu'une faveur singulière lui permit d'approcher très près du Seigneur et d'obtenir une rare connaissance de la perfection infinie,

que son oraison est si respectueuse et humble, si pénétrée de sainte crainte.

O Déité! Déité! Ineffable Déité! tu es la souveraine Sagesse : je suis une ignorante et misérable créature. Tu es la souveraine et éternelle Bonté. Je suis la mort, et toi, la vie; moi, les ténèbres, toi, la lumière; moi, la folie, toi, la sagesse; toi, l'infini, moi, le fini; moi, le malade, toi, le médecin. Je suis une fragile pécheresse qui ne t'a jamais aimé. Tu es la Beauté très pure et je ne suis qu'une très sordide créature. Par un amour ineffable tu m'as sortie de toi-même, et c'est par grâce et non par justice que tu nous attires à toi, si nous voulons nous laisser attirer, c'est-à-dire si notre volonté ne se révolte pas contre la tienne. Hélas! Seigneur, j'ai péché, prends pitié de moi.

Tout ce qui touche à Dieu reçoit son respect. Elle est pleine d'affectueuse révérence pour les saints parce qu'ils sont, dit-elle, « conformes à l'Agneau ». La voici devant la douce et auguste Mère de Dieu :

O Marie, temple de la Trinité! O Marie, distributrice du Feu! Marie, ministre de la miséricorde! Marie, mère du Fruit divin! Marie, rédemptrice du genre humain, puisque c'est ta chair qui a souffert dans le Christ pour la rédemption du monde. Le Christ nous a rachetés par sa passion, toi, par la douleur de l'âme et du corps.

O Marie, océan tranquille! ô Marie, tu donnes la paix. O Marie, terre féconde. Tu es la tige nouvelle qui a produit la fleur embaumée, le Verbe, l'unique Engendré de Dieu. C'est en toi, terre féconde, que ce Verbe fut semé...

O Marie, char de feu, tu as porté le feu caché et voilé sous la cendre de ton humanité.

O Marie, vase d'humilité, en toi brillait et brûlait la lumière de la science véritable qui t'a élevée au-dessus de toi-même, au point de charmer les regards du Père éternel. Aussi il t'a ravie, il t'a emportée vers lui dans un accès d'amour et de prédilection. C'est par cette lumière, par le feu de ton amour, par la douceur de ton humilité que tu as attiré vers toi et fait descendre en toi sa Divinité, bien que, il est vrai, il fût déjà

poussé à venir à nous par le feu très ardent de son incompréhensible charité.

Vraiment cette piété a belle allure. Quelle gravité! Quelle noblesse! Nous sommes loin de la mièvrerie sentimentale qui a empoisonné tant de livres pieux. Catherine sait que la crainte est le premier des dons du Saint-Esprit, elle la cultive dans son cœur; ce qui ne la gêne d'ailleurs en rien pour vivre dans la perpétuelle ivresse de l'amour. Elle a le sens de l'infinie Majesté. Comme elle comprend que Dieu est tout! Comme elle sent l'absolue gratuité des dons divins! Après la grande extase d'octobre 1378 où elle avait reçu tant de lumières et dicté en cinq jours le *Dialogue*, son cœur jette ce cri :

O Trinité éternelle! O Déité, Nature divine, Déité qui as donné tant de prix au sang de ton Fils! Trinité éternelle, tu es un océan sans fond, où plus je me plonge, plus je te trouve, et plus je te trouve, plus je te cherche encore. De toi on n'est jamais rassasié; elle se remplit de toi, dans tes profondeurs, l'âme, mais sans apaiser sa soif, car elle continue à te désirer, ô Trinité éternelle, elle veut te voir dans ta lumière. Comme le cerf soupire après l'eau vive des sources, ainsi mon âme désire sortir de la prison ténébreuse du corps pour te voir en vérité. Oh! combien de temps encore ta Face sera-t-elle cachée à mes yeux, Trinité éternelle!

Ne croit-on pas entendre l'écho de la leçon fondamentale reçue dans la petite cellule de Sienne : « Ma fille, lui avait dit Notre-Seigneur, sais-tu qui tu es et qui je suis? Si tu as cette double connaissance, tu seras heureuse. Tu es celle qui n'est pas, je suis Celui qui suis. » Courte leçon, d'une inépuisable fécondité, qui guida la vie entière de Catherine et marqua son oraison du signe de l'humilité. La chère Sainte y pensait sans doute quand elle s'épanchait dans cet élan :

O Bien suprême et éternel, qui donc t'a porté, toi le Dieu

infini, à m'éclairer de la lumière de ta Vérité, moi, ta petite créature ? Nul autre que toi-même, ô Feu d'amour. L'Amour, toujours, l'Amour seul t'a poussé et te pousse encore à créer à ton image et ressemblance tes créatures raisonnables et à leur faire miséricorde, en les comblant de grâces infinies et de dons sans mesure... Pour moi, je suis celle qui ne suis pas. Si je disais que je suis quelque chose par moi-même, je mentirais, je serais fille du démon, père du mensonge. Toi seul, tu es Celui qui est.

Humilité magnanime. Il y avait en cette âme claire un irrésistible besoin de rendre justice à l'Infini ; un mouvement puissant la pressait de s'abaisser, et de se prosterner devant « Celui qui est ». Écoutez-la prier : vous croirez entendre l'accent des prières primitives. « Je parlerai au Seigneur, disait le patriarche Abraham, encore que je ne sois que cendre et poussière. » Ainsi Catherine : ses oraisons commencent par un cri d'humilité, de soumission et d'adoration; elle ne peut oublier qui elle est et qui elle aborde :

O souveraine et éternelle Bonté ! Eh ! que suis-je donc, misérable, pour que toi, Père éternel et souverain, tu m'aies manifesté ta Vérité... Vers toi, ô Médecin céleste, amour inexprimable de mon âme, je soupire avec ardeur. O Trinité éternelle et infinie, je recours à Toi, malgré ma petitesse, et je te supplie en union avec le corps mystique de la sainte Église de purifier par ta grâce toute tache en mon âme.

Car elle a non seulement l'humilité essentielle de la créature qui connaît ses origines, mais cette autre humilité, plus pénible à la nature, du pécheur qui connaît son histoire. Le souvenir de ses fautes la poursuit.

Mais quels désordres, demandera-t-on, pouvait bien pleurer cette privilégiée de la grâce qui n'a jamais connu le péché mortel? — La conscience des saints a des délicatesses qui nous étonnent et nous déconcertent. Ce sont eux

pourtant qui ont raison. Outre que Catherine ne cessa de se reprocher amèrement la tiédeur où l'avait fait tomber sa sœur Bonaventura, elle attachait une particulière gravité aux fautes d'omission et s'en accusa jusqu'au dernier jour, persuadée que ces fautes étaient la cause des défaillances de ses disciples et des malheurs de l'Église : plus fervente, sa prière n'aurait-elle pas arrêté les fléaux qu'elle voyait déjà fondre sur la chrétienté ? « Est-ce que si j'étais tout embrasée du feu de l'amour divin, disait-elle à son confesseur, je ne prierais pas mon Créateur avec un cœur de flammes, et lui, qui est souverainement miséricordieux, ferait miséricorde à tous mes frères et leur accorderait à tous d'être embrasés du feu qui serait en moi ? Quel est l'obstacle à un si grand bien ? Assurément mes seuls péchés. » Elle se reprochait donc avec véhémence de manquer à la grâce. Souvent, dans son oraison, alors que l'élan de la charité semblait l'emporter, elle s'arrêtait net, comme devant un obstacle menaçant de briser l'élan de sa prière, et on l'entendait s'accuser :

Seigneur, j'ai péché, prends pitié de moi ! J'ai toujours suivi la loi perverse qui est en moi... Je ne t'ai pas connu, toi, la vraie Lumière. Et pourtant il a plu encore à ta charité de m'éclairer... Je n'ai pas su garder ma mémoire uniquement remplie de toi et de tes bienfaits immenses. Mon intelligence, je ne l'ai pas tenue fixée sur ta volonté, uniquement appliquée à chercher ton bon plaisir ; aussi ma volonté ne s'est-elle pas employée à t'aimer de toutes ses forces et sans mesure, comme tu me le demandais. Je t'ai manqué !

*
* *

Ces effusions nous font retrouver, traduite en prière, la double connaissance de Dieu et de soi-même, tant louée dans les *Lettres* et le *Dialogue*. « De cette connaissance tu tireras tout le nécessaire, avait dit le Seigneur à Catherine.

La connaissance de toi-même t'inspirera l'humilité ; et dans la connaissance de moi-même ton âme s'embrasera d'un amour ineffable. » De fait, nous avons dans les oraisons de Catherine de Sienne quelques-uns des plus beaux accents, des plus émouvants que l'amour de Dieu ait jamais fait jaillir d'un cœur humain. En effet, si le respect de la Divinité éclate dans ces oraisons, il ne faut pas croire que la tendresse en soit absente : elle est partout, elle inspire tous les élans, elle suscite les gestes de la plus hardie confiance, elle fait jaillir les plus beaux cris de l'amour. Comment n'aimerait-elle pas tendrement, celle à qui le Verbe incarné avait dit : « *Pense à moi et je penserai à toi* » ? Et comment n'aurait-elle pas manifesté sa tendresse, celle qui était habituée aux plus familières visites du Seigneur? Je crois bien que l'amour ne s'est jamais exprimé plus simplement ni plus hardiment :

O ineffable et très douce Charité, qui ne s'enflammera à tant d'amour? Quel cœur se défendra de défaillir? Toi, ô Abîme de charité, il semble que tu deviens fou de tes créatures, comme si tu ne pouvais vivre sans elles, alors que tu es notre Dieu. Tu n'as nul besoin de nous, notre bien n'ajoute rien à ta grandeur ; tu es immuable, notre mal ne te porte aucun dommage, toi qui es la souveraine et éternelle Bonté. Qui te pousse donc à tant de miséricorde? L'amour...

O Père éternel ! ô Feu ! ô Abîme de charité ! ô éternelle Beauté, ô éternelle Sagesse, ô éternelle Bonté, ô éternelle Clémence, ô Espérance, ô Refuge des pécheurs, ô Largesse inestimable, ô Bien éternel et infini, ô Fou d'amour ! As-tu donc besoin de ta créature ? On le dirait, car tu agis comme si tu ne pouvais vivre sans elle, toi qui es la Vie, source de toute vie et sans laquelle tout meurt. Pourquoi donc es-tu si fou d'amour? Pourquoi t'éprendre de ta créature, lui donner tes complaisances, prendre en elle tes délices? Il est en toi comme une ivresse, ce désir de son salut : elle te fuit et tu pars à sa recherche; elle s'éloigne et toi, tu te rapproches. Pouvais-tu venir plus près d'elle qu'en te revêtant de son humanité?

Belle rencontre de la crainte et de l'amour. Loin de se gêner, ils s'aident l'un l'autre, se complètent, s'harmonisent et se fondent dans le plus noble et le plus complet des sentiments chrétiens : l'adoration. Il semble que dans ces oraisons l'âme chrétienne ait atteint les plus hauts sommets, ceux dont saint Paul disait qu'il n'est pas permis à l'homme d'en parler. Sa haute contemplation introduit Catherine dans ce que l'Apôtre nomme « les profondeurs de Dieu » ; impuissante à s'exprimer, elle se réfugie dans le silence de l'adoration ; car effrayée de la pauvreté des mots, toute vraie prière aboutit au silence :

O Déité éternelle! Eh! que dirons-nous de toi? Comment pourrons-nous porter un jugement sur toi? Que dire sinon que tu es notre bon Dieu qui ne veut que notre sanctification...

... Et que dirai-je? Je ferai comme le bègue, je dirai a, a, a, puisque je ne sais rien dire d'autre et que des mots finis ne sauraient exprimer le sentiment de l'âme qui infiniment ne désire que toi. Il me semble que je pourrais répéter la parole de Paul : *Ni la langue ne peut dire, ni l'oreille entendre, ni l'œil voir, ni le cœur penser ce que j'ai vu.* — Et qu'as-tu vu? — *Les mystères de Dieu.* Que dirai-je donc? Pas de sentiments grossiers ici. Disons seulement, ô mon âme, que tu as goûté et vu l'abîme de la souveraine et éternelle providence. Et je te rends grâces, à toi Seigneur, Père éternel, pour la bonté sans mesure que tu m'as témoignée, à moi si misérable et indigne de toute grâce.

Parce qu'elle est la religion parfaite, « le prosternement muet de l'amour », le don de soi dans le silence et l'anéantissement, l'adoration apaise l'âme et l'introduit dans une joie sereine, dans une sorte d'harmonie intime que rien ne saurait rompre et qui témoigne d'une haute contemplation lorsqu'elle est habituelle. « Seigneur, chantait David, qui te regarde est débordant d'allégresse. » La grande joie de Catherine était de penser que Dieu existe. L'Être, la Vérité,

la Beauté, la Sainteté, la Justice et l'Amour : Dieu existe et il est tout cela ! Il est Père, Fils et Saint-Esprit, infiniment, éternellement, immuablement heureux! Voilà ce qui plongeait Catherine dans une joie que rien ne troublait :

O Trinité éternelle, tu es ce jardin immense qui enferme les fleurs et les fruits. Tu es toi-même une fleur de gloire à toi-même et tu produis un fruit pour toi-même. Cette gloire et ce fruit, tu ne les peux recevoir d'aucun autre, car si tu pouvais recevoir de quelque autre que toi, tu ne serais plus le Dieu éternel et tout-puissant... Oui, tu es à toi-même ta gloire et ta joie. Les fruits que la créature te présente, viennent de toi; c'est de toi qu'elle les reçoit pour pouvoir te les rendre...

O Déité! Déité! éternelle Déité! Tu es l'Océan de la paix où vit et se nourrit l'âme qui se repose en toi par un tendre amour... O insondable Trinité, tu es la droiture sans tortuosité aucune, la simplicité sans ombre de duplicité, tu es la sincérité.

C'est cette joie, si sainte et si noble, qui s'exprime par des exclamations si fréquentes, par ces formules qui semblent ne revenir à chaque tournant de page que pour mieux déclarer l'impuissance de l'âme à dire soit la beauté de ce qu'elle contemple, soit l'amour dont elle se sent dévorée : « O Déité! Déité! O cher Dieu éternel!... inestimable et douce Charité! » Et particulièrement ces deux mots de flamme, si habituels aux lèvres de Catherine qu'ils sont devenus comme la signature de ses lettres et de ses oraisons : *Jésus Amour! Jésus Amour!*

*
* *

On aura remarqué dans ces oraisons la hardiesse de la pensée. Catherine n'est pas de ces âmes qui se contentent de voleter à travers les régions moyennes de la doctrine et s'arrêtent, timides, devant les mystères fondamentaux. Elle

court droit à ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond dans notre dogme comme à la source vive de l'oraison. D'un bond, d'un coup d'aile elle nous transporte au sein de la Divinité. Le mystère des mystères, la vie intime de la Trinité sainte, et son rayonnement dans le monde, voilà ce qui l'attire : sa vie fut une contemplation amoureuse de ce mystère, ses écrits l'enseignent, ses prières le chantent. Quoi qu'elle médite, « la Passion délicieuse et bienfaitrice » de Jésus, les privilèges de « la douce Marie », les malheurs même de l'Église, par une pente irrésistible elle ramène tout à ce centre, et c'est dans la lumière de cette contemplation fondamentale qu'elle apprécie et juge tout. Dans le sang du Christ, à ses yeux la Trinité se révèle :

O insondable et éternelle Trinité, je ne pouvais te connaître... Aussi, afin que je puisse te voir et te connaître en moi-même d'une connaissance parfaite, tu t'es unie à nous. Tu es descendue des extrêmes hauteurs de la Divinité jusqu'à la bassesse et la boue de notre humanité. Comme la faiblesse de mon intelligence était incapable de comprendre et fixer tes hauteurs, ô Dieu éternel, et que tu voulais que ma petitesse pût contempler ta grandeur, tu t'es fait petit, tu as enfermé la grandeur de ta Divinité dans la petitesse de notre humanité. C'est ainsi que tu t'es manifesté à nous par le Verbe, ton Fils unique. C'est ainsi que j'ai connu l'abîme de ta charité pour moi dans le Verbe. Souveraine et éternelle Trinité, Amour incompréhensible, tu nous as manifesté et toi-même et ta vérité par l'effusion de son sang. Alors nous avons vu ta Puissance, quand tu as pu nous laver de nos péchés dans ce sang. Alors tu as manifesté ta Sagesse qui, avec l'appât de notre humanité recouvrant l'hameçon de ta Divinité, a pris le démon et lui a ôté la souveraineté qu'il exerçait sur nous. Ce sang est la preuve de l'Amour, de ta charité...

Voyez comment, le 25 mars, elle médite sur le double mystère de l'Annonciation et de l'Incarnation. Elle les voit dans la Trinité :

O Trinité incompréhensible, dans le grand conseil éternel,

ta Sagesse a vu tout ce qui était nécessaire pour le salut de l'homme, ta Clémence l'a voulu et aujourd'hui ta Puissance l'a réalisé. Ainsi donc en ce conseil, la Puissance, la Sagesse, la Clémence ont été d'accord pour nous sauver.

O Trinité éternelle dans ce conseil ta grande Pitié voulait faire miséricorde à ta créature... Mais ta Justice faisait opposition à ce dessein. Dans ton grand conseil, elle revendiquait ses droits, elle alléguait que si la Miséricorde est ton attribut, elle-même, la Justice, ne l'est pas moins, qu'elle est éternelle comme toi. Et comme ta justice ne laisse aucun mal impuni, ni aucun bien sans récompense, il n'était donc pas possible de sauver l'homme puisqu'il ne pouvait satisfaire pour la faute qu'il avait commise contre toi. Quel moyen as-tu trouvé, alors, Trinité éternelle, pour réaliser ta vérité et faire miséricorde à l'homme ? Tu as décidé de nous donner le Verbe, ton Fils unique. Il revêtirait notre chair, cette chair qui t'avait offensé, il souffrirait dans cette humanité et satisferait ainsi à ta justice, par la vertu non de l'humanité, mais de la Divinité qui lui serait unie. Ainsi fut fait, ainsi tu as satisfait la Justice en donnant libre cours à la Miséricorde.

Tel était le motif ordinaire de son chant intérieur. Suivant le conseil que lui avait donné le Père éternel et qu'elle nous a transmis dans le *Dialogue*, elle « fixait l'œil de l'âme sur la Beauté souveraine ». De tout ce qu'elle a écrit, les pages les plus belles, les plus chaudes, les plus caractéristiques nous paraissent être celles qu'elle dicta sur la sainte Trinité. Là surtout sa pensée s'élève, son cœur s'émeut, son génie s'épanouit :

O Trinité éternelle, unique Déité ! Essence unique en trois Personnes ! Tu es une vigne à trois rameaux, s'il m'est permis de dire ainsi. Tu as fait l'homme à ton image et ressemblance, afin que par les trois puissances qu'il possède dans une âme unique, il portât le sceau de ta Trinité et de ton Unité. Par ces trois facultés non seulement il te ressemble, mais encore il s'unit à toi. Par la mémoire, il ressemble et s'unit au Père, à qui l'on attribue la Puissance. Par l'intelligence, il ressemble et s'unit au Fils, à qui l'on attribue la Sagesse. Par la vo-

lonté, il ressemble et s'unit à l'Esprit-Saint, à qui l'on attribue la Clémence et qui est l'Amour du Père et du Fils...

Esprit-Saint, viens dans mon cœur ! Par ta puissance attire-le à toi, ô Dieu vrai, et accorde-moi la charité en même temps que la crainte.

O Christ, garde-moi de toute mauvaise pensée : réchauffe-moi et embrase-moi de ton très doux amour, et toute peine me semblera légère.

O mon Père saint, mon doux Seigneur, maintenant aide-moi dans toutes mes actions.

O Christ Amour ! ô Christ Amour !

— Quoi de nouveau là-dedans ? dira-t-on. — Rien assurément que nous ne sachions déjà. Ces vérités, le catéchisme nous les dit, les théologiens les ont mises en formules ; mais en formules trop froides à notre gré et perdues en des traités longs et techniques qui n'ont pas coutume d'enflammer notre dévotion. Et d'abord qu'une jeune fille sans lettres se plaise à manier de telles idées, qu'elle en fasse la nourriture habituelle de ses méditations, qu'elle nous les présente vingt fois, cent fois sous des synonymes ou plus clairs ou plus passionnés, mais toujours conformes à l'orthodoxie la plus sévère, n'est-ce pas déjà merveille ? Il y a plus : ces formules théologiques abstraites, elle les a marquées de sa spontanéité et de sa grâce, et aussi de sa chaude énergie, elle nous les a laissées comme choses vivantes qui nous émeuvent et les a vêtues de splendeur et de beauté. Aujourd'hui encore elles conservent sa flamme intérieure et il suffit aux plus médiocres d'entre nous de se pencher sur ces pages pour que la tiédeur se dissipe et que les cœurs reprennent leur élan. N'est-ce donc pas remarquable que les oraisons d'une jeune fille traduisent les vérités les plus hautes et les plus mystérieuses, et en des accents qui entrent dans l'âme pour toujours ?

*
* *

Il est nécessaire d'ajouter que ces oraisons, fidèle miroir de l'âme de Catherine, nous disent la magnanimité de ses sentiments. C'est l'un des aspects les plus remarquables de cette âme : elle était tout occupée du salut du monde. « Je vous le dis, mon fils bien-aimé, écrit-elle au P. Dominici, toute âme qui contemplera ce Dieu fait homme courant à l'opprobre de la sainte croix et versant l'abondance de son sang, ne pourra résister et se remplira de l'amour véritable : elle aimera la nourriture que Dieu aime, elle aimera les âmes. » Les oraisons nous la montrent elle-même sous l'irrésistible pression de cet « amour véritable ».

On connaît la grande pensée de sa vie : le monde s'effondre dans le désordre, une effroyable vague de péchés envahit « le jardin de l'Église ». Le Seigneur néanmoins est prêt à pardonner au monde par le moyen de ses serviteurs : que les serviteurs de Dieu se lèvent donc, avec des prières ardentes, les désirs et les œuvres saintes, qu'ils se dressent, à côté du Christ en croix, médiateurs qui feront descendre la miséricorde ! Telle est la préoccupation de Catherine. D'autres, dans leurs prières, supplieront surtout pour eux-mêmes, pour le pardon de leurs péchés et l'accroissement du règne de Dieu dans leur âme. Lisez les Révélations de sainte Gertrude : sans doute vous rencontrez fréquemment la pensée du prochain, mais avant tout vous êtes témoins des rapports de Gertrude avec le Seigneur. Sainte Térèse elle-même, qui cependant assigne à la prière de ses filles un but apostolique, de quoi parle-t-elle surtout dans ses merveilleux écrits ? Des étapes d'une âme dans son ascension vers Dieu.

Et maintenant lisez les oraisons de sainte Catherine de

Sienne : vous n'êtes plus simplement en présence d'une âme qui veut s'unir à Dieu, car ce n'est pas de Catherine qu'il est question, ni de ses soucis, ni de ses souffrances, ni de ses joies, ni même de sa sanctification. Elle-même ne compte pas, elle s'oublie. L'affaire est bien autre, en vérité : il s'agit de toutes les âmes, de l'Église entière, du règne du Christ dans sa plus large extension. Ce que ces Oraisons évoquent, c'est le Pontife universel persécuté, l'Église accablée de maux et qu'il faut délivrer, l'univers que le péché submerge. Voilà l'unique affaire : le salut du monde. Qui voudra prier avec Catherine devra dilater son cœur : que sa prière s'étende, devienne universelle, véritablement catholique, qu'elle se fasse vaste comme l'Église, comme le monde, et embrasse tous les intérêts de Dieu pour lesquels on sera prêt à donner sa vie :

Divine et éternelle Charité, je te supplie de faire miséricorde à ton peuple. Je ne sortirai point de ta présence que je ne te voie lui faire miséricorde. Et que me servirait d'avoir la vie si ton peuple est dans la mort, si les ténèbres se lèvent sur ton Épouse... Je veux donc et je te demande en grâce que tu aies pitié de ton peuple.

Ah ! le beau cri : *Et que me servirait d'avoir la vie si ton peuple est dans la mort* ! Echo généreux de celui de l'Apôtre : *Pour mes frères je voudrais être anathème.*

O Trinité éternelle, ô Feu qui brûle toujours sans s'éteindre jamais... dilate mon âme pour le salut du monde : non que de moi-même je puisse produire aucun fruit, mais par la vertu de ta charité qui est principe de tous les biens.

Elle se reproche de ne pas assez se dévouer à l'extension du règne de Dieu :

O Vie éternelle, tu es là tout près de nous, et nous ne te connaissons pas, créatures insensées que nous sommes. O mon

âme, combien tu es misérable et aveugle ! Où est le cri, où sont les prières que tu devrais faire monter vers Dieu qui sans cesse t'y invite? Où est la douleur de cœur pour ces arbres plantés dans la mort ? Où sont les désirs angoissés qui fléchissent la divine pitié ? Il n'y en a pas en moi, parce que je ne me suis pas encore perdue moi-même; si je m'étais perdue et si j'avais cherché Dieu seul, la gloire et la louange de son nom, mon cœur échapperait, mes os distilleraient leur moelle. Mais je n'ai jamais produit que des fruits de mort parce que je ne suis pas greffée sur toi.

Elle se souvient que le Seigneur lui-même l'a excitée à la confiance : « Ne laisse pas faiblir ton désir, n'abaisse pas ta voix. Crie, crie vers moi pour que je fasse miséricorde au monde » (Dial., CVII). Aussi quelle hardiesse quand il s'agit du salut des âmes ! Cette confiance a-t-elle jamais été dépassée? Nous ne le croyons pas. A-t-elle même été souvent égalée? Une pauvre vieille que Catherine soigne avec une tendre affection bien qu'elle manifeste une repoussante ingratitude, va mourir en état de péché, car elle a de la haine contre sa bienfaitrice. Mais celle-ci ne peut admettre que cette âme se perde :

Eh quoi ! Seigneur, moi, une malheureuse petite femme, je serais née pour qu'à mon sujet des âmes créées à ton image fussent envoyées aux feux éternels ! Et tu permettrais que, devant être pour ma sœur un instrument de salut éternel, je lui sois une occasion d'éternelle damnation ? Non, ce n'est pas possible; ton infinie bonté ne saurait tolérer une si lamentable ruine... Malheureuse que je suis ! Est-ce que ce sont là les promesses que ta générosité me fit, quand tu m'annonçais que, selon mes désirs, je serais très utile au salut des âmes? Voilà les fruits de salut dont je devais être entre tes mains l'instrument : ma sœur mourant de la mort éternelle à cause de moi ! Ah ! je n'en doute pas, tout cela est la conséquence de mes péchés et je ne mérite pas d'obtenir d'autres fruits pour mes œuvres. Mais cela ne m'empêchera point d'implorer ton éternelle pitié, je ne cesserai point d'invoquer ton infinie bonté jusqu'à ce que les maux mérités par moi soient convertis en bien, jusqu'à ce que ma sœur soit délivrée de la mort éternelle.

Mais cette fois le Seigneur résiste ; il répond à Catherine que la justice ne peut tolérer qu'une haine si implacable demeure impunie et qu'il ne peut s'empêcher de châtier cette malheureuse. Mais la confiance de Catherine est plus forte que tout. Elle s'obstine dans la prière :

Punis sur moi le péché de ma sœur, quel qu'il soit ; c'est moi qui suis la cause de son malheur, c'est moi qui dois être punie et non pas elle. O mon Seigneur, je ne sortirai pas vivante de ce lieu, tant que tu ne m'auras pas accordé pour ma sœur le pardon que je demande.

« Pourquoi en dire davantage? ajoute le B. Raymond. L'efficacité de cette prière fut telle que l'âme de la malade ne pouvait sortir de son corps, bien que l'agonie durât depuis trois jours et trois nuits... Catherine, pendant tout ce temps, continuait de prier; elle finit, si je puis m'exprimer ainsi, par vaincre l'Invincible... Comme si le Seigneur n'eût pu résister plus longtemps, il envoya du ciel un rayon de sa lumière, éclaira miséricordieusement l'âme de l'agonisante et lui accorda une salutaire contrition. »

Une autre fois, Catherine prie pour sa « bella brigata », ses chers disciples dont elle veut à tout prix faire « des plantes odoriférantes dans le jardin de l'Église ». « Seigneur, je te recommande mes fils bien-aimés, car ils sont mon âme. » Mais elle entend être exaucée : elle étend la main vers le Seigneur : « Je veux, dit-elle, un signe que tu les sauveras. » Le jour où elle tient entre ses mains la tête sanglante de Nicolas Tuldo, « elle fixe la divine Bonté et dit : « *Je veux.* » Ce « je veux », son célèbre « *Io voglio* », semble la caractériser; elle l'adresse à tous, même à Dieu. Dans sa prière, il traduit son indestructible confiance et il arrache les miracles au Tout-Puissant qui lui répondait : « Ma fille très douce, tes pleurs m'ont vaincu, parce qu'ils sont unis à ma charité et qu'ils sont versés par l'amour que tu as

pour moi; je suis enchaîné par les liens de vos désirs douloureux. »

*
* *

O chère Sainte, aujourd'hui comme de votre temps, le péché s'étend sur le monde ; contre la sainte Église, « la douce Épouse du Christ », une conjuration universelle s'est formée. Mais par vous le Seigneur nous dit encore : « Que mes serviteurs me fassent violence par leurs larmes, les saints désirs, par leurs humbles et continuelles prières, car je veux faire miséricorde au monde. »

Apprenez-nous donc à prier. Allumez dans le cœur de vos disciples d'aujourd'hui, qui auraient tant aimé faire partie de votre « bella brigata », ce vif amour du prochain dont vous disiez qu'il est « une faim du salut des âmes qui les aiguillonne sans cesse et leur fait frapper jour et nuit à la porte de la miséricorde divine ».

Apprenez-nous à bien prier, en mettant en ordre nos sentiments, comme vous, à prier avec ferveur, car vous nous l'avez dit, ô chère Sainte, « la vérité appelle l'amour », et celui qui sait bien prier, sait bien penser et bien vivre.

M.-V. Bernadot.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

N. B. — *Les quelques notes qui suivent n'ont évidemment pas la prétention d'être une bibliographie complète et critique. Leur but unique est simplement d'indiquer quelques œuvres essentielles et facilement abordables au lecteur désireux d'étudier de plus près la vie et la doctrine de sainte Catherine.*

I. — ŒUVRES DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

L'opere della serafica Santa Caterina da Siena, nuovamente pubblicate da *Girolamo Gigli*. — 4 volumes, Sienne, 1707.

Édition fondamentale qui a servi de base à presque tous les travaux postérieurs (éditions et traductions), qui n'ont guère fait que l'améliorer et la compléter (surtout pour les Lettres).

Éditions des Lettres :

— Comprennent les tomes II-III de Gigli.

— Édition de Nicolas Tommaseo, 4 volumes. — Florence, 1860.

— Édition du marquis Piero Misciatelli : *Epistolario di Santa Caterina*. — Sienne, 1912 et sv.

— Édition du P. Lodovico Ferretti : *Lettere di S. Caterina da Siena*. — Siena, 1918 (2 volumes parus).

— Traduction française : *Lettres*, traduction de E. Cartier. — Paris, 1860, 4 vol.

Le Dialogue :

— Tome IV de Gigli.

— Édition critique par Matilda Fiorilli : *Libro della divina dottrina volgarmente detto Dialogo della divina Provi-*

denza, dans la Collection *Scrittori d'Italia*. — Bari, Laterza, 1912.

TRADUCTIONS FRANÇAISES.

Signalons les deux plus récentes :

— E. Cartier. — Lethielleux, 1892.

Traduction faite sur le texte italien de Gigli. — « L'œuvre du pieux tertiaire (Cartier était tertiaire de St-Dominique) a rendu grand service aux âmes avides de se nourrir de la doctrine mystique de la grande Siennoise. C'est par elle seule que depuis plus de cinquante ans s'est alimentée à cette source la piété française. — La traduction du *Dialogue* est loin de valoir cependant celle des *Lettres*, du même auteur. En maints passages, elle est incertaine, incomplète, parfois même en opposition avec la pensée de l'original. On devine que le traducteur ne trouvait pas dans sa propre pensée les précisions théologiques nécessaires pour l'intelligence de celle de Catherine. De là, ces hésitations qui laissent le sens obscur. » (P. Hurtaud, *Le Dialogue*, I, p. LXXVII).

— Nouvelle traduction par le R. P. J. Hurtaud. 2 vol. — Paris, Lethielleux, 1913.

Cet excellent travail, bien supérieur pour l'exactitude et la vigueur de l'expression à celui de Cartier, a rapidement atteint sa 8e édition. Il est précédé d'une magistrale Introduction où sont traitées à fond les questions d'auteur, des secrétaires, de la date de la composition, du titre du livre, de la division, des traductions françaises.

Anthologies de sainte Catherine.

— Taurisano : *Preghiere ed elevazioni di santa Caterina da Siena*. — Roma, 1920.

— A. Bernard : *Oraisons et Élévations de sainte Catherine de Sienne*, édit. de « La Vie Spirituelle », 1923.

— *Les Oraisons de sainte Catherine de Sienne* traduites en français par un religieux dominicain. — Librairie de l'Art Catholique.

— *Lettres de sainte Catherine au B. Raymond de Capoue*, traduites et mises dans l'ordre chronologique par le P. BERNADOT. Cette excellente publication donne bien l'idée de toutes les Lettres de la Sainte. Chaque lettre est précédée d'une notice.

— Nous devons mentionner ici le *Petit Dialogue*, longtemps

attribué à sainte Catherine, mais qui n'est que l'œuvre d'un disciple, écho refroidi des enseignements de la Sainte. « Il n'est mentionné nulle part, ni dans les écrits de Catherine, ni dans ceux de de ses disciples, ni dans les dépositions de Venise. Il n'a ni le style, ni l'accent, ni la flamme dévorante des *Lettres* et du *Dialogue* » (P. Hurtaud, *op. cit.*, p. LXXIV). Gigli l'a publié à la suite du *Dialogue* avec ce titre : *Dialogus brevis consummatam continens perfectionem*. L'original italien est perdu. Les éditions italiennes actuelles sont des traductions faites sur un texte latin de la Bible Vaticane.

— Traduction française du P. Bernadot, dans la collection « Les chefs-d'œuvre ascétiques et mystiques », avec une intéressante préface du P. Alix qui étudie l'origine de l'opuscule et son caractère doctrinal.

II. — BIOGRAPHIE DE SAINTE CATHERINE

Sources : Les Lettres de la Sainte.

Avant tout : **Legenda Major** du B. Raymond de Capoue, confesseur de la Sainte.

Il existe de l'original latin deux versions italiennes du commencement du XV^e^ siècle.

TRADUCTIONS FRANÇAISES :

E. Cartier : *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le B. Raymond de Capoue [suivie du *Supplément* de Caffarini et d'une partie du Procès de Venise]. — 3^e^ éd. Paris, Poussielgue, 1867.

— Traduction nouvelle par le P. Et. Hugueny, O. P. — Lethielleux, 1903.

Serre le texte de plus près que Cartier tout en étant plus élégante.

— *Procès de Venise*, avec un supplément de Thomas Caffarini, disciple de la Sainte.

Processus contestationum super sanctitatem et doctrinam Catharinae de Senis. Édité en partie par Dom Martène et Durand, au tome VI de l'*Amplissima Collectio*... Paris, 1729.

Une édition complète du Procès est en préparation par les soins du R. P. Taurisano, O. P.

— **Leggenda minore** de Thomas Caffarini. Texte original latin ; version italienne de Stefano Maconi. — Publié par Grottanelli, Bologne, 1868.

La *Legenda minor* est une reprise et une abbréviation de la *Legenda major* du B. Raymond, avec beaucoup de traits personnels. Elle a été récemment traduite en français par Madeleine et Robert Havard de la Montagne, sous ce titre : *Sainte Catherine de Sienne, sa vie, sa mort, ses miracles.* — Paris, Perrin, 1919.

III. — BIOGRAPHIES RÉCENTES, ÉTUDES D'ENSEMBLE

— Emile Chavin de Malan : **Histoire de sainte Catherine de Sienne.** — Paris, 1846.

Ouvrage d'une belle tenue littéraire, qui eut un succès légitime, mais dépassé au point de vue historique par les biographies plus récentes.

— Cardinal Alfonso Capecelatro : **Storia di santa Caterina da Siena e del Papato del suo tempo.** — Naples, 1856 ; Florence, 1863 (avec une savante bibliographie par Grottanelli). Traduction française par E. Jal, Poussielgue, 1863.

— Comtesse de Flavigny : **Sainte Catherine de Sienne.** — Paris, 1895.

— Rév. Mère Théodosia Drane : **Histoire de sainte Catherine de Sienne et de sa famille religieuse.** — Traduit de l'anglais. 2 vol., Lethielleux.

La plus complète peut-être des vies de la Sainte, mais manque d'élaboration et de relief.

— Edmond Gardner : **Saint Catherine of Siena.** — Londres, 1907.

Donne une bibliographie sommaire. Contient quelques lettres inédites.

— Johannes Joergensen : **Sainte Catherine de Sienne.** — Paris, Beauchesne.

Vie écrite visiblement *con amore* pour le grand public, sur le type de la *Vie de saint François* du même auteur. Sérieux effort de critique

et d'information. Style abondant et coloré : situe très heureusement sainte Catherine dans son milieu historique et dans l'intimité de sa famille religieuse.

— Abbé Jacques Leclercq : *La Mystique de l'Apostolat* : **Sainte Catherine de Sienne, catholique romaine.** — Paris-Bruxelles, 1922.

Cette publication récente est comme la conclusion et la reprise synthétique des derniers travaux sur la Sainte. L'auteur nous présente en une suite de tableaux largement brossés les divers aspects caractéristiques de l'âme de sainte Catherine et de son rôle historique.

— **Année Dominicaine**, au 30 avril.

— R. P. Mortier, **Histoire des Maîtres Généraux de l'Ordre de Saint-Dominique**, tome III, pp. 454-490 ; 606-614.

IV. — ÉTUDES SPÉCIALES

— Eugenio Lazzareschi : **Santa Caterina da Siena in val d'Orcia.** — Florence. 1915.

— Eugenio Lazzareschi e Niccolo Zuchelli : **Santa Caterina da Siena**, éd. Pisani. — Florence, 1917.

— R. P. Raymond Martin, O. P. : **La Vie mystique de sainte Catherine de Sienne**, n° 32 de la Publication *Études Religieuses*.

— R. P. Domenico Toncelli, O. P. : **La Casa di Santa Caterina.** — Rome, 1909.

— Marquis Piero Misciatelli : **Mistici senesi.**

— Rme P. Cormier : **Le B. Raymond de Capoue.** — Rome, 1902.

— Id. : **Beati Raymundi Capuani opuscula et litterae.** — Rome, 1895.

— Auvray : **Les deux versions italiennes de la légende de sainte Catherine de Sienne.** — Paris, 1910.

— Robert Fawtier, membre de l'École française de Rome : **La légende mineure de sainte Catherine de Sienne.** — Rome, 1913.

— Id. : **Catheriniana.** — Rome, Cuggiani, 1914.

— Id. : **Sainte Catherine de Sienne.** *Essai de critique des Sources. Sources hagiographiques.* — Paris, De Boccard, 1921.

Thèse radicale tendant à ruiner à peu près complètement l'autorité des meilleurs sources, notamment de la *Légende* du B. Raymond. Le P. Mandonnet, historien de compétence indiscutée, a commencé dans l'*Année dominicaine*, janvier et février 1923, un examen de cet *Essai*. Voici le jugement global qu'il porte sur le résultat de la « critique » de M. Fawtier : « La vie de sainte Catherine de Sienne, ou, pour parler plus exactement, l'autorité de la documentation historique de sa vie reste après les nouvelles recherches ce qu'elle était auparavant... Bien plus, la critique très faible et arbitraire, à mon avis, que vient de subir la documentation historique, n'en fait que mieux ressortir la valeur et la solidité. Je ne crois pas qu'il existe au XIV^e^ siècle, dans toute l'hagiographie, une personnalité dont la vie se présente dans son ensemble et son détail avec semblables garanties d'historicité » (*loc. cit.*, p. 6-7).

Nombreux articles d'édification et d'histoire sur sainte Catherine de Sienne dans la collection des Revues *Rosario*, *Memorie Domenicane* et l'*Année Dominicaine*, passim.

Avec la permission des Supérieurs
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne)